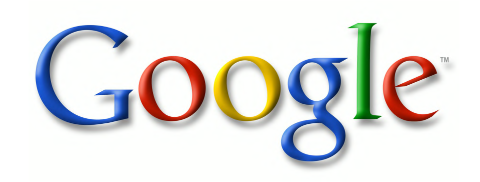
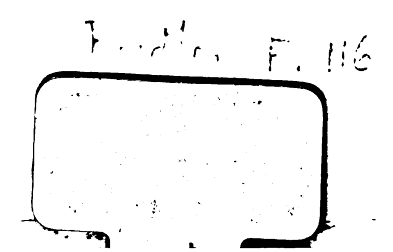
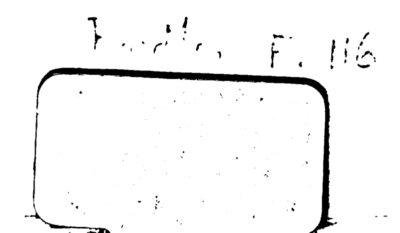
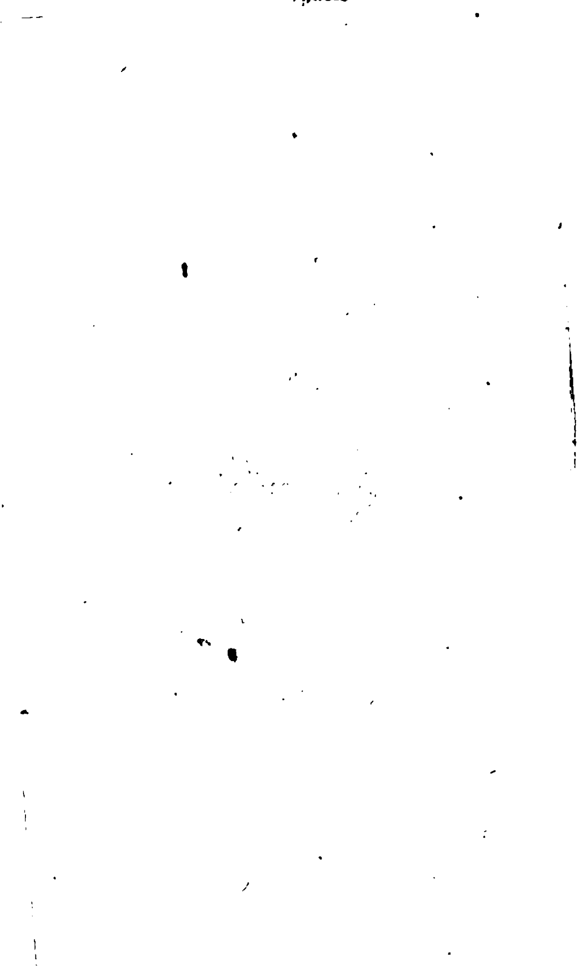



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA NUS TIO ILLU MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL, *ECRITE PAR LUI-MEME.*

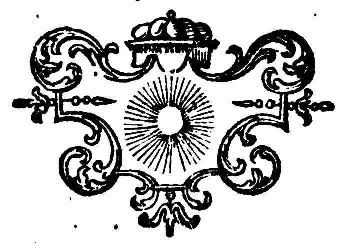
TRADUITE DE L'ANGLOIS ;

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME,

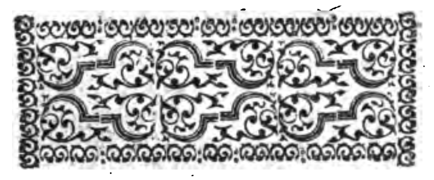
PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIV.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE QUATRIEME.

QUOIQUE la présence continuelle de mes peines ne me laissât guères de goût pour la joie, le bonheur d'avoir rencontré un frère si aimable, son ré-

cit, ses caresses, & l'attente de voir Gelin & Johnston, que je me représentois sous une idée avantageuse, suspendirent ma tristesse pour quelques momens. Ils entrérent; & moi, pour marquer à Bridge que j'avois déja pour eux les sentimens qu'il desiroit, j'allai au-devant d'eux, & je les embrassai avec un air d'ouverture & de tendresse qui les surprit. Ils regardérent Bridge, pour lui faire connoître leur embarras: Rassurez-vous, leur dit-il en s'attendrissant de nouveau, ce captif est mon frère. Je l'ai déja instruit de nos infortunes, il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il falut leur expliquer en peu de mots mon avanture, & j'eus peine après cela à suffire à l'ardeur de leurs caresses & de leurs embrassemens. Gelin portoit dans ses yeux & dans ses mouvemens, tout ce que mon frère m'avoit dit de sa vivacité. Il n'étoit pas besoin de me le nommer, pour le faire connoître. En un moment, il fut aussi familier avec moi, que s'il n'eût pas eu d'autre compagnon toute sa vie.

Ses

Ses manières étoient aisées, & sa figure prévenante. Johnston paroissoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu, mais il étoit aisé de remarquer dans cette réserve un esprit judicieux, avec toutes les apparences d'un excellent naturel. Si vous êtes malheureux en amour, dis-je à mon frère, vous êtes partagé bien heureusement du côté de l'amitié. Vos peines sont grandes, & vos consolations le sont aussi. Pour moi, tout est extrême dans mon infortune; & je n'y vois ni adoucissement, ni remède.

Il me répondit, qu'il ne connoissoit pas encore assez mes peines, pour me proposer des remèdes; mais que si je croyois l'amitié propre à les adoucir, c'étoit une consolation que j'allois avoir désormais comme lui. Ses compagnons me dirent aussi mille choses obligeantes, sur le fond que je devois faire sur leurs services & sur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles; mais les services que je pouvois attendre d'eux, étoient d'une nature à n'oser

presque les demander. Il eut falu prémièrement, que sans écouter trop la prudence, & sans considérer le mauvais état de leur vaisseau & l'inégalité du nombre, ils m'eussent prêté leur secours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le sort de cette bonne Dame me touchoit jusqu'au fond du cœur, & j'aurois cru une partie de mon sang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette prémière faveur, que je ne pouvois les presser raisonnablement de m'accorder, j'aurois souhaité qu'ils m'eussent conduit sur ses traces jusqu'à la Jamaïque, pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Will, & lui demander justice. Enfin, cette seconde démarche n'étant pas encore sans danger, parce que le Capitaine Will, qui savoit tous mes desseins, ne manqueroit pas de prévenir contre moi le Gouverneur, j'aurois voulu du moins qu'ils m'eussent conduir à la Martinique, où j'espérois pouvoir trouver encore Mylord Axminster; & qu'ils se fussent

fussent joints à ce Seigneur & à moi, pour sauver d'abord Madame Lallin, & pour favoriser ensuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les seuls services qui convenoient à mes peines, & qui pouvoient les adoucir.

Mais quelle apparence de les obtenir, ou de pouvoir même les proposer ? Mon frère & ses amis avoient leurs propres infortunes, qu'ils croyoient aussi pressantes que les miennes. Ils avoient besoin, comme moi, d'assistance & de consolation ; & ils attendoient peut-être de moi les secours que je pensois à leur demander. Cependant, je pris le parti de les sonder dès le premier jour, & de leur laisser entrevoir quelque chose de mes desirs, ne fût-ce que pour leur ôter l'espérance que je pusse consentir à les accompagner longtems. Je leur appris les motifs de mon départ de France ; les raisons d'honneur & d'amour qui m'appelloient à la suite du Vicomte d'Axminster; les obligations que j'avois à Madame Lallin, qui ne me permettoient pas de tarder à la secourir; enfin, la réso-

lution déterminée où j'étois de profiter des prémières occasions de continuer ma route vers l'Amérique. Il est bien triste pour moi, leur dis-je, que la satisfaction de vous voir me soit ravie presque aussi-tôt qu'elle m'est accordée ; mais je me dois aux plus indispensables & aux plus saints de tous les engagemens. Comparez ma situation à la vôtre. Vous brulez d'ardeur de revoir des épouses dont vous êtes surs d'être aimés, pour lesquelles vous n'appréhendez rien, & dont l'absence est la seule raison qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent, qui vous pousse sur les bords de leur Ile. Vous êtes surs, dites-vous, ou de les enlever la nuit, ou de les obtenir de jour à force ouverte ; vous n'êtes pas allarmés des obstacles ; vous n'avez besoin que d'un peu de patience, pour découvrir ce qui ne sauroit échapper tôt ou tard à vos recherches. Heureux amans ! de quoi accusez-vous donc la fortune & l'amour ? C'est à moi que les plaintes conviennent.

Je

Je cherche mon épouse : hélas ! je lui donne un nom qu'elle n'a pas encore. Si j'étois assuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour ! Je la cherche, & je suis sûr de la trouver irritée. J'ignore si mes justifications auront le pouvoir de l'appaiser. Son père me hait & me méprise ; la mort me seroit moins insupportable, que son mépris & sa haine. Quelle voie prendrai-je pour la retrouver, & pour me remettre dans son estime ? Le Ciel m'en avoit offert une, dans cette Dame généreuse qui étoit la compagne de mon voyage. J'ai perdu son secours par une perfidie sans exemple. J'ai peut-être à me reprocher son malheur, auquel elle s'est exposée en partie par tendresse & par estime pour moi. Je suis un ingrat & un misérable, si je perds un moment pour la secourir, & si je préfère quelque chose à un devoir si juste. Ainsi, voyez quel doit être le desordre de mon cœur, & la division de mes sentimens ; appellé là par l'amour, l'honneur, & la reconnoissance ; & retenu ici par la

présence & l'amitié d'un frère que je ne quiterai qu'avec un mortel regret.

Bridge me répondit, qu'il concevoit aisément que mes peines ne devoient pas être inférieures aux siennes, & qu'il étoit vivement affligé de ne se trouver capable de rien pour ma consolation. Je fus fâché qu'il eût compris si mal le but de mon discours. Peut-être n'aurois-je osé m'expliquer plus clairement, si Gelin ne m'en eût donné l'occasion, en me proposant de les accompagner à la recherche de leur Ile. Je ne saurois me persuader, me dit-il, que nos efforts soient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux présage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or si ce bonheur arrive aussi-tôt que je l'espère, je consens de bon cœur à remonter en mer avec vous, & à vous séconder dans toutes vos entreprises. Bridge & Johnston me firent la même promesse. Ils ajoutérent, que leurs épouses seroient du voya-

ge,

ge, & que nous pourrions nous établir tous ensemble dans quelqu'une de nos Colonies, ou retourner de compagnie en Europe.

Je baissai les yeux en silence, en méditant sur ce projet. Bridge s'apperçut bien que je ne le goûtois point, & il m'en demanda la raison. Je lui dis naturellement, qu'il m'étoit impossible d'y consentir. Mais, reprit-il, où espérez-vous trouver un vaisseau qui vous porte en Amérique? Je lui répondis: Cher Bridge, je ne vous cacherai pas mes espérances: je les fonde sur votre généreuse amitié, & sur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne sauroit mettre de changement dans votre sort & dans celui de vos épouses. Elles vous aiment; l'amour vous les conserve; elles vous seront fidèles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours, pour me conduire à la Martinique. Attendez, continuai-je en levant la voix pour prévenir le prémier mouvement qui les eût pu porter à rejetter ma demande, mes chers amis;
 at-

attendez, & ne refusez pas d'entendre mes raisons. Bridge & Johnston, vous êtes Anglois, vous êtes dans le parti du Roi Charles, notre légitime Souverain. Songez quel honneur vous pouvez vous acquérir, & à quelles récompenses vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminster à l'avancement de ses intérêts. Ce Seigneur a besoin d'être soutenu par des personnes de résolution. Le courage fera plus que le nombre. En Amérique, vingt braves soldats font une armée. Vous pouvez ainsi rendre au Roi, & à toute l'Angleterre, un service de la dernière importance, & cela sans vous exposer beaucoup; car Mylord Axminster est aimé dans nos Colonies; il lui suffira de se présenter pour être obéi, & à vous, de le conduire & de l'accompagner. Il ne sera pas plutôt reconnu dans sa commission, qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entreprise, avec tous les secours qui pourront vous en assurer le succès; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous.

vous. Considérez que ce que je vous propose, est aussi avantageux que facile. Gelin n'est pas Anglois, mais il est généreux: & en travaillant pour sa gloire, il voit bien qu'il travaillera aussi pour sa fortune, & par conséquent pour celle de son épouse. Si le souvenir de Madame Riding, continuai-je en m'adressant à Bridge, pouvoit ajouter quelque chose à de si grands motifs, je vous parlerois de la tendresse infinie qu'elle a pour vous, & de la reconnoissance que vous lui devez. Quelle joie ne lui causeroit pas votre présence, & quelle occasion plus favorable aurez-vous jamais de satisfaire à une partie de vos obligations pour le soin généreux qu'elle a pris de votre enfance?

Je ne sai si ce fut la force de ces raisons, ou le ton de mes paroles, qui fit impression sur Bridge; mais je remarquai qu'il réfléchissoit profondément sur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le prémier à répondre, qu'il trouvoit de la solidité dans ma proposition; & que, sans compter l'honneur de rendre un service

considérable au Roi d'Angleterre, & la satisfaction de m'obliger, il croyoit, comme je l'avois dit, que je leur ouvrois une voie de fortune & d'établissement. Ils s'accordérent enfin tous trois à penser la même chose; & la seule difficulté qui parut les arrêter, fut la longueur du tems qu'une telle entreprise sembloit demander. Ils en revinrent à me presser de tourner avec eux vers leur Ile, & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limiterions; au bout desquels, si le Ciel ne les favorisoit pas plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martinique, & de seconder Mylord Axminster dans tous ses desseins. Cette spécieuse promesse ne m'ébranla pas. Je renouvellai mes instances, & je leur représentai si vivement la différence de nos situations, c'est-à-dire le peu de risque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche, & l'importance dont il étoit pour Mylord d'être promtement secouru, qu'ils se rendirent à

mes desirs & à mes sollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflammai par de nouveaux motifs ; & pour ne pas laisser à leur ardeur le tems de se refroidir, je les engageai à tourner sur le champ leurs voiles vers l'Amérique. Leurs matelots & leurs soldats marquérent d'abord quelque mécontentement de notre résolution ; mais il nous fut aisé de les appaiser, en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services.

Bridge & ses compagnons me firent valoir infiniment le sacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confessai volontiers, qu'il surpassoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnoissance de Mylord Axminster & de la mienne. Cependant, il étoit vrai dans le fond, qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne consulter même que leurs seuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la suite, & de se reprocher l'inconstance qui les fit changer de résolution. Nous voguâmes avec un vent si favorable, que nous

n'employâmes pas un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit, malheureusement, qu'une connoissance incertaine de ces Mers, & des Iles dont elles sont remplies. Il savoit la situation de la Martinique; mais n'en ayant jamais fait le voyage, il n'en connoissoit ni les côtes ni les ports: desorte qu'au-lieu de prendre la route vers la partie occidentale de cette Ile, qui étoit alors la seule habitée par les François, il tourna tout-à-fait vers l'Orient, qui étoit encore un côté désert, ou peuplé seulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraïbes*. Après un circuit de cinq ou six heures autour de la côte, nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle rivière, le long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les terres. Nous y entrâmes sans balancer, & la campagne nous offrant des deux côtés des perspectives fort riantes, nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Ile ne fût un des plus habités. Il l'étoit en effet, mais par les Caraïbes. Ces peuples sont cruels. Il n'y eut qu'un bonheur

heur extrême, qui pût nous faire échapper de leurs mains. Comme la rivière se retrecissoit à mesure que nous avancions, le Pilote, qui craignoit que nous n'y trouvassions pas par-tout assez d'eau, nous conseilla de prendre terre sur l'une ou l'autre rive, & de chercher à pied des traces d'hommes & des marques d'habitation. Son conseil fut suivi. Johnston demeura seul sur le vaisseau, avec les matelots & six soldats; & nous en sortîmes bien armés, au nombre de douze. Nous suivîmes le bord de la rivière environ l'espace d'une lieue, toujours persuadés qu'un pays si agréable ne pouvoit être sans quelque Colonie d'Europe. Une multitude de cabanes, que nous découvrîmes dans un vallon, nous confirma agréablement dans cette pensée. Notre ardeur à marcher redoubla, & nous fûmes en un moment à portée de distinguer ce que nous n'avions apperçu qu'avec confusion dans l'éloignement. Je suis trompé, nous dit un de nos soldats, si ces cabanes ne sont pas habitées par des Sauvages.

vages. Il nous assura qu'ayant fait plusieurs fois le voyage d'Amérique, il connoissoit la structure de leurs logemens. Cet avis nous engagea à nous tenir sur nos gardes. Nous continuâmes néanmoins d'avancer, jusqu'à ce que nous apperçûmes plusieurs hommes nuds, que nous reconnûmes alors clairement pour les habitans naturels de l'Ile.

Ils prirent la fuite à notre vue. Nous étions si bien armés, que nous n'appréhendions point des gens qui nous paroissoient sans défense. Ainsi nous résolûmes d'entrer dans l'habitation, & de nous informer par des signes, si nous ne pouvions nous faire entendre autrement, de quel côté il faloit chercher l'Etablissement des François. A cinquante pas des prémières cabanes, nous passâmes une haie qui bouchoit l'entrée d'une grande prairie, au milieu de laquelle l'habitation étoit placée. Nous étions sans défiance, lorsqu'en tournant la tête le long de la haie, du côté intérieur de la prairie, nous découvrîmes plus de deux-cens Sauvages qui étoient assis tran-

tranquilement, & qui se levérent en poussant un grand cri, lorsqu'ils nous eurent apperçus. Toute notre résolution ne nous empêcha pas d'être effrayés. Quoique nuds, la plupart avoient des armes. C'étoient des arcs, & de grands bâtons pointus à peu près semblables à nos piques. Ils furent quelque tems à nous considérer, sans faire le moindre mouvement. Leur embarras étoit peut-être égal au nôtre, car nous demeurâmes de notre côté aussi immobiles qu'eux. Cependant, comme il faloit prendre une résolution, & que ce soin paroissoit me regarder, puisque c'étoit pour me rendre service que mes compagnons se trouvoient exposés au danger, je leur dis: Je crois qu'il y a un milieu à prendre ici, entre l'abattement & la témérité. Il faut voir s'il y a quelque chose à espérer de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge volontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en état, & ne quitez pas la place où vous êtes. Ils ne s'allarmeront point sans doute, lorsqu'ils me verront venir seul, avec des apparen-

parences tranquiles. Je n'attendis pas la réponse de mes compagnons, parce que j'appréhendois à tout moment qu'il ne prît envie aux Sauvages de fondre sur nous. Nous n'étions éloignés d'eux que de vingt pas. Je m'avançai. Peut-être aurois-je eu moins d'assurance, si j'eusse eu le tems de faire plus d'attention au péril. Je conservai néanmoins assez de présence d'esprit pour observer en marchant la contenance des Sauvages, qui ne me parut point menaçante; & je découvris parmi eux un homme couvert d'une longue robe noire, que je crus reconnoître pour un Européen. Les ayant abordé, je les saluai par une profonde inclination. Ils s'assemblérent en un instant autour de moi, & ils tâtérent mes mains & mes habits, comme pour s'assurer que je n'avois pas de mauvaises intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers signes: ils me répondoient sans doute dans leur langage, mais je ne pouvois rien démêler à des sons qui ne me paroissoient pas même articulés. L'homme vétu de

noir,

noir, qui avoit passé quelque tems à me considérer, s'approcha de moi, & je fus surpris de l'entendre me demander en François, de quelle nation j'étois, & si je savois sa langue? Je la sai, lui dis-je, & je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Apprenez-moi ce que nous avons ici à craindre, ou à espérer. Il me répondit, qu'il y avoit peu de fonds à faire sur le caractère farouche & capricieux des peuples de l'Ile, & qu'il admiroit notre hardiesse, de nous être hazardés à venir parmi eux en si petit nombre. La vôtre est bien plus grande, repris-je, puisque vous y êtes seul, & que vous paroissez vivre sans crainte avec eux. Il m'apprit qu'il étoit Missionaire François, & que le desir de donner quelques idées de Christianisme à ces Peuples barbares, lui faisoit compter pour rien les périls auxquels sa vie étoit exposée à tout moment. J'admire votre zèle, lui dis-je, si vous n'avez point d'autre intérêt en vue que celui de la Religion. Mais étendez votre charité jusqu'à nous, & tâchez de

de nous concilier l'esprit de vos Sauvages. Dites-leur que nous ne leur demandons rien, & que nous n'avions pas d'autre dessein que de savoir d'eux où sont les habitations des François.

Il se mit à discourir avec eux pendant quelques momens, & revenant à moi, il me rendit un fort bon compte de sa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laisseroient retourner avec lui vers mes compagnons, pour nous informer lui-même de ce que nous desirions d'apprendre ; & qu'ils nous permettroient de regagner notre vaisseau, sans nous faire la moindre insulte. Je les quitai avec le Missionaire, qui voulut m'accompagner. Gelin, charmé de rencontrer un homme de sa nation, vouloit l'interroger sur quantité de choses qui eussent allongé beaucoup notre entretien; mais cet honnête-homme, qui connoissoit le naturel des Sauvages, & qui ne nous croyoit pas encore échappés tout-à-fait du péril, nous conseilla de profiter promtement de l'heureuse disposition où il les avoit

mis,

mis, en nous faiſant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumières ſur la ſituation de la Colonie Françoiſe; &, par un bonheur que nous n'eſpérions point, ſes réponſes ſervirent à nous éclaircir ſur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal, qui étoit alors la plus conſidérable Habitation des François, ne pouvoit nous échapper ſi nous continuyions de côtoyer l'Ile, il nous apprit que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant, il y avoit vu arriver un Vaiſſeau de France, ſur lequel étoit un Seigneur Anglois avec ſa famille. Il étoit clair que ce ne pouvoit être que Mylord Axminſter. Cette penſée me cauſa toute la joie qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de queſtions au Miſſionaire. Quoiqu'il ne fût point informé des deſſeins du Vicomte, ni du terme de ſon voyage, il nous rendit un ſervice ineſtimable, en nous apprenant que ce Seigneur avoit trouvé, peu de

jours

jours après son arrivé au Fort-Royal, un Vaisseau Espagnol sur lequel il s'étoit embarqué pour l'Ile de Cube. La Martinique n'avoit rien après cela qui pût nous arrêter. Je remerciai cent fois le Missionaire, & je pressai mes compagnons de retourner au vaisseau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver. Gelin eût souhaité que son compatriote nous eût accordé son entretien jusqu'au bord de la rivière; mais il nous refusa cette faveur, pour nous rendre un service plus important. La connoissance qu'il avoit des Sauvages, lui fit craindre qu'ils ne nous laissassent point retirer aussi tranquilement qu'ils l'avoient promis; & il crut devoir retourner à eux, pour les entretenir dans les sentimens où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer, dans l'espérance presque certaine de joindre Mylord Axminister à la Havana, qui est la capitale de l'Ile de Cube. L'éloignement n'étoit pas extrême, & suivant le rapport du Missionaire, il n'avoit pas sur nous plus de quin-

quinze jours d'avance. Je conçus aussi-tôt par quel motif il avoit pris le parti de se rendre à la Havana. Il espéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur, père de son épouse, & tirer peut-être de lui quelque secours pour l'exécution de ses entreprises. Mes vœux ardens nous obtinrent du Ciel un tems favorable. Nous gagnâmes la Havana, & nous fûmes reçus sans difficulté dans le port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de mes desirs, & le succès m'en devint fort indifférent, lorsque je ne vis point l'autre accomplie. Mylord étoit déja parti. Nous apprîmes cette triste nouvelle, en touchant la terre. Mon sang se glaça tout d'un coup, & je tirai un mauvais augure de ce prémier renversement de mes espérances.

Nous entrâmes néanmoins dans la ville, *Dom Francisco d'Arpez* en étoit encore Gouverneur. Nous demandâmes l'honneur de lui être présentés, & il nous reçut humainement. Je lui dis que je cherchois son gendre. Je suis aussi fâ-

chê

ché qu'il soit parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes de ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. Dom Francisco ne s'expliqua ainsi d'abord que d'une manière vague; mais m'étant ouvert à lui davantage lorsque j'eus reconnu qu'il étoit bien disposé pour Mylord, il ne fit pas difficulté de m'apprendre ce qui s'étoit passé entre ce Seigneur & lui, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec joie, me dit-il; & quoique je dusse peut-être conserver encore quelque ressentiment de l'ancien outrage qu'il m'a fait en enlevant ma fille, sa présence, & les caresses de la petite Fanny, m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ses malheurs, & le dérangement de sa fortune. Je lui ai offert ici un asyle avec la moitié de mon bien; mes instances & mes offres n'ont point été capables de le retenir. Il m'a parlé de je ne sai quelle commission dont il s'est chargé pour le service du Roi son Maître, & il m'a proposé de lui donner quelques se-
cœurs

cours d'armes & de soldats. Mais outre que je n'ai point ici présentement de vaisseaux de guerre dont je puisse disposer, je n'ai pas cru que, sans un ordre particulier de mon Roi, il me fût permis de rien entreprendre au préjudice de la République d'Angleterre, qui est alliée maintenant à l'Espagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occasion d'un Vaisseau François qui faisoit voile vers le Nord, pour se remettre en mer, après avoir tiré promesse du Capitaine qu'il relâcheroit dans quelqu'une des Colonies Angloises, dont son père étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pu lui faire changer cette résolution, ajouta Dom Francisco, quoique je lui en aye représenté tous les dangers; & je n'ai pas réussi mieux à lui persuader de me laisser du moins sa fille, qui n'est guères propre à l'accompagner dans une entreprise si périlleuse.

Quoi? dis-je au Gouverneur, vous ne savez pas à quel port il avoit dessein d'aborder, ni quelle route nous devons prendre pour

ſuivre ſes traces ? Il m'aſſura qu'il l'ignoroit entièrement; mais que, ſuivant ſes conjectures, il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloiſe, & qu'il s'imaginoit que ce ſeroit à la Caroline ou dans la Virginie, à moins qu'il ne prît le parti d'aller droit juſqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumières ſi peu certaines ne pouvoient ſervir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclairciſſement que nous tirâmes dans l'île de Cube. En redoublant mon inquiétude, elles enflammérent mon ardeur; &, ſans penſer à faire un plus long ſéjour à la Havana, je preſſai mes compagnons de remettre promtement à la voile. Nous gagnerons le continent, leur dis-je, & nous mouillerons à chaque port pour y prendre langue. Il ne me parut pas, le prémier jour, qu'ils fuſſent éloignés de ce ſentiment. Nous nous retirâmes le ſoir, dans le deſſein de remonter dès le lendemain en mer. Si je paſſai une nuit inquiète & agitée, ce ne fut pas la crainte de leur infidélité qui cauſa

mon

mon insomnie, je n'en avois jamais eu la moindre défiance : au contraire, le fond que je faisois sur leur amitié, étoit ma seule consolation ; & je ne me croyois pas encore haï du Ciel, puisqu'il me laissoit trois amis généreux & fidèles. Cependant, soit qu'ils eussent déja commencé à se repentir du voyage qu'ils avoient entrepris, soit qu'ils fussent effrayés de la longueur & de l'incertitude de la nouvelle route que je leur proposois, ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les résolutions. Ce fut Gelin qu'ils députérent le matin pour me l'annoncer.

Il entra seul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilités Françoises, il me déclara qu'il étoit chargé par ses compagnons, de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus longtems. C'étoit pour eux, me dit-il, un si mortel chagrin, qu'ils avoient passé toute la nuit à délibérer de quelle manière ils devoient m'apprendre cette fâcheuse nouvelle, & qu'ils

avoient senti tous la même répugnance à en accepter la commission. Mais l'état de leur propre fortune, & l'importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop longtems à retourner à la recherche de leurs épouses, ne leur permettoit pas de s'engager dans une entreprise aussi douteuse & d'une aussi longue durée que la mienne. Ils m'offroient leur bourse, & tous les secours qu'ils étoient capables de m'accorder dans l'indigence où ils se trouvoient eux-mêmes. S'ils étoient assez favorisés du Ciel pour voir exaucer leurs desirs, ils me promettroient de reprendre la route d'Amérique avec leurs épouses, & de se rendre au lieu qu'il me plaîroit de leur assigner, pour me servir de tout leur pouvoir, & aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la nécessité où ils étoient de me quiter, ils seroient au desespoir si je ne leur faisois point la justice de reconnoître, que c'étoit la raison & l'honneur qui leur imposoient cette loi; & si je ne conservois pas pour eux autant d'estime & d'affection, qu'ils m'en

m'en promettoient pour tout reste de leur vie.

J'écoutai l'éloquent Gelin avec un serrement de cœur, dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Je demandai si sa résolution étoit bien certaine, & si ses compagnons pensoient comme lui. Elle est inébranlable, me répondit-il vivement, & nous pensons tous de la même manière. Le ton seul dont il fit cette réponse, me persuada qu'il étoit l'auteur du dessein, comme il en avoit été l'interprète; & j'avoue que je conçus dès ce moment contre lui une aversion, qu'il m'a été ensuite impossible de surmonter. On verra combien j'ai eu depuis de nouvelles raisons de l'augmenter, & de quels accidens funestes elle a été l'occasion. Je n'ajoutai ni plaintes, ni prières à la question que je lui avois faite; mais continuant toujours de compter beaucoup sur Bridge, dont le caractère s'accordoit mieux avec le mien, je me rendis à sa chambre, où je le trouvai avec Iohnston. Il vint au devant de moi d'un air triste

& attendri. Accusez-en votre mauvais sort & le mien, me dit-il en m'embrassant ; & croyez qu'après ma chère épouse, vous êtes ce que j'aime le plus. Je vai périr pour elle, s'il est nécessaire ; mais tout ce qui me restera de sang & de force après l'avoir délivrée, comptez que je l'employerai à votre service. Que dites vous ? interrompis-je : hélas ! je ne vous en demande pas tant. Mes intérêts n'ont pas besoin d'un secours qui puisse vous couter du sang. Qu'ai-je à souhaiter de vous pour moi-même, que vous me conduisiez seulement dans quelque lieu d'où je puisse espérer de me rendre auprès de Mylord Axminster ? Si je vous ai proposé quelque chose de plus dangereux, c'est pour l'intérêt de votre Roi, c'est pour votre propre honneur & pour votre avantage. Cette glorieuse entreprise a-t-elle des difficultés qui vous épouvantent ? renoncez-y, à la bonne heure. Mais pourquoi refuseriez-vous d'achever ce que vous avez commencé en ma faveur ? Il ne vous reste presque rien à faire. Aidez-moi,

moi du moins à gagner le continent. Mettez-moi dans le prémier port de la Caroline. Je vous rends alors votre foi & vos promesses. Vous m'abandonnerez sans infidélité. Mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laisser dans cette Ile ? Cher Bridge ! ajoutai-je en l'embrassant tendrement, êtes-vous encore mon frère ? Est-ce là ce que j'attendois de votre générosité & de votre affection ?

Gelin, qui avoit été peut-être un peu piqué de ce que je l'avois quitté si brusquement dans ma chambre, prit la parole avec feu, sans laisser à mon frère le tems de me répondre. Il me demanda quel sujet j'avois de me plaindre, & si je ne devois pas être satisfait de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors pour mon service ? N'avoient-ils pas fait violence à leur plus chère inclination, en interrompant la recherche de leurs épouses ? N'avoient-ils pas oublié leurs propres intérêts, pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus pressans, ni d'une autre nature que les leurs ? Nous devions trouver Mylord Axmins-

minster à la Martinique. Je ne leur avois pas proposé d'abord d'aller plus loin, ils avoient eu néanmions la complaisance de pousser jusqu'à la Havana. De quoi pouvois-je les accuser? S'étoient-ils engagés à parcourir toutes les côtes de l'Amérique, & à m'accompagner jusqu'au fond de la Nouvelle Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être conduit si nous ne rencontrions pas Mylord sur la route? Quand ils eussent pu négliger jusqu'à ce point leurs chères épouses, le mauvais état de leur vaisseau leur permettoit-il raisonnablement de recommencer un voyage de six ou sept cens lieues, sur-tout vers les Mers du Nord, où la navigation est plus difficile? Non, non, mon cher Monsieur Cléveland, ajouta le disert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, & peut-être avez-vous quelques actions de graces à nous rendre. Considérez que nous sommes amans comme vous, & que nous avons les mêmes empressemens & les mêmes desirs. Nos devoirs

voirs ont même quelque chose de plus indispensable que les vôtres : il est question de nos épouses, & votre inquiétude n'est que pour une amante. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre, nous aurions souhaité de pouvoir être utiles à ses intérêts ; mais il nous est encore moins possible de rendre service à lui qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s'il peut savoir quelque jour combien elle étoit sincère.

Après une explication si nette & si positive, je sentis bien qu'il me restoit peu de chose à espérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponse de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit des excuses, il m'embrassa plusieurs fois ; il répandit même des larmes ; & il m'offrit pour conclusion, de passer encore la mer de Bahama, & de me conduire jusqu'à la pointe de la Presqu'Ile de Tégeste, d'où je pouvois pénétrer par terre jusqu'au fond du continent. Ma douleur, & un juste sentiment de fierté, me firent prendre le parti de refuser cette of-

ſre ; d'autant plus que la Preſqu'Ile étant habitée par les Eſpagnols, & ſa diſtance de l'Ile de Cube n'étant que d'environ trente lieues, je comptois de trouver facilement à la Havana l'occaſion d'un vaiſſeau pour le paſſage. Partez, leur dis-je, je ne puis vous retenir malgré vous : mais ſi je juge bien de la ſituation de votre fortune, & de vos véritables avantages, le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur, & vous regretterez peut-être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient ſe juſtifier de nouveau, & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étendue de leur promeſſe ; mais je me retirai auſſi-tôt en refuſant de les entendre. Ils me laiſſérent ſeul dans ma chambre pendant quelques momens. J'étois réſolu de les laiſſer paſſer ſans les voir davantage. Cependant Bridge ſe préſenta à ma porte un moment après. Il me renouvella, d'un air triſte, les aſſurances du regret qu'il avoit de me quiter ; & il me pria de lui accorder deux choſes, ſans leſquel-

les il se croiroit, me dit-il, le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent pistoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage; & l'autre, de lui marquer exactement dans quel lieu du Monde il pouvoit se flater de me rejoindre, aussi-tôt qu'il auroit réussi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre. Je n'acceptai son argent qu'après de longues instances. Pour sa seconde priére, je le fis convenir qu'il m'étoit impossible d'y satisfaire. Je vois moins clair que vous, lui disje, dans la destinée qui m'attend. C'est le hazard qui va règler ma course; & je n'ai rien de certain à attendre, que beaucoup d'inquiétudes & de nouvelles douleurs. Adieu donc, reprit-il avec un air de tristesse dont je fus touché: je souffre mortellement de la nécessité de vous quiter, mais mon cœur se doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon épouse. Ils partirent le même jour. Je

 crus

crus leurs regrets sincères dans le fond. L'engagement qui les appelloit, étoit plus fort que toutes les loix & que toutes les promesses. Je jugeai d'eux par moi même. Quelle raison assez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vue un seul moment Mylord Axminster & sa fille?

Je demeurai donc seul à la Havana avec ce motif, pour me consoler de ce que j'étois libre du moins, & de ce que je pouvois prendre les mesures qui conviendroient le mieux à mes desseins. Je faisois beaucoup de fond sur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adressai, non seulement pour savoir dans quel tems je pouvois compter qu'il s'offriroit une occasion de quiter son Ile, mais pour prendre aussi son conseil sur la route que je devois choisir, & pour l'intéresser à me prêter quelque assistance. Je n'espérois pas qu'il fît pour moi, ce qu'il avoit refusé de faire pour Mylord Axminster & pour sa fille; mais je ne lui en demandois pas tant. Aussi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce

qui

qui dépendoit de lui. Il me fit présent d'un Nègre, qui étoit depuis longtems son esclave, & dont il connoissoit la fidélité. Ce n'étoit pas tant un valet qu'il avoit dessein de me donner, qu'un guide & un interprète, parce que cet esclave avoit parcouru une grande partie du continent de l'Amérique, & qu'il savoit les principales langues qui y sont en usage. Le Gouverneur ajouta à ce présent une somme d'argent considérable, & quelques passeports en manière de recommandation, pour me procurer une reception favorable de tous les Espagnols entre les mains desquels il pourroit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le tems de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclaircissement ni de secours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le passage de quelque vaisseau qui fît voile vers les Colonies Angloises, & de remettre toute la conduite de mon voyage au hazard. Deux mois se passérent dans cette attente: je les employai à l'étude

de la sagesse, comme au seul moyen d'adoucir le chagrin d'un si long retardement, & de modérer l'impatiente ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin le Ciel exauça une partie de mes desirs. Il amena un vaisseau de St. Domingue, qui portoit diverses marchandises dont il devoit faire le débit le long de la côte même où je souhaitois d'aborder. Je n'eus pas d'autre grace à demander au Capitaine, que de me recevoir sur son bord. Je partis avec mon esclave, & les libéralités du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduisant au vaisseau, d'employer tout mon crédit auprès de Mylord Axminster, pour le porter quelque jour à retourner dans l'Ile que je quitois.

Nous traversâmes heureusement le canal de *Bahama*, & lorsque nous eûmes passé la pointe de la Presqu'Ile de *Tegeste*, nous ne fîmes plus que côtoyer le rivage, en prenant terre dans tous les ports & dans toutes les habitations où le Capitaine pouvoit se défaire de

ses

ses marchandises. Nous mouillâmes d'abord dans quelques petits Ports Espagnols qui se rencontrent les prémiers sur la côte ; mais ce fut envain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas beaucoup plus heureux dans une habitation de Presbytériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoissoient pas même le nom de Mylord. Cependant ils m'apprirent que quelques mois auparavant, un vaisseau de leur nation qui venoit de *Cuba* s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur rade, & qu'ils y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroissoient pas des personnes du commun. Je suivis le panchant que tous les malheureux ont à se flater, & j'osai croire que c'étoit Mylord même & sa suite, dont on me parloit. Ces foibles raisons ne laissérent pas de relever extrêmement mon espérance. Nous gagnâmes de-là quelques petits ports de la *Caroline* : mais quoique nous eussions à faire à des Anglois, de qui je devois attendre na-

naturellement plus de lumières, je n'en reçus aucune pendant l'espace de plus de cent lieues de côtes. Mes inquiétudes commencérent à devenir plus fortes ; j'avois peine à concevoir que Mylord, qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût passé un si grand nombre sans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la résolution du Capitaine Espagnol, qui m'avoit déclaré plusieurs fois, que son dessein n'étoit pas d'aller plus loin que la baye de *Chésapeak*. Mylord ne s'étant pas arrêté à la Caroline, il y avoit apparence qu'il avoit poussé jusqu'à la *Virginie*, ou peut-être même jusqu'à l'extrémité de nos Colonies dans la *Nouvelle Angleterre*: & quel espoir pouvoit-il me rester de le rejoindre, si j'étois obligé de retourner sur mes pas avec le Vaisseau Espagnol, ou d'attendre dans quelque port désert & sans nom, la commodité d'un autre vaisseau, qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hazard ? Il falut avancer pendant quelque tems avec ces allarmes. Nous avions déja

ja gagné les côtes de la Virginie, & nous approchions de la baye de Chésapeak, lorsqu'à l'entrée même de cette grande baye, dans un petit port nommé *Riswey*, où notre Capitaine se proposoit de finir son voyage, j'appris enfin ce que je desirois si impatiemment d'entendre; c'est-à-dire, que Mylord Axminster, fils de l'ancien Gouverneur de tous ces pays, y avoit abordé peu de mois auparavant; que le vaisseau qui l'y avoit apporté ayant continué sa route vers le Nord, Mylord s'étoit pourvu d'une grande barque avec laquelle il étoit entré dans la baye, pour se rendre à *Jamestown*, qui est une des principales villes de la Virginie; qu'il y étoit arrivé heureusement avec sa suite; & que je pouvois compter absolument sur ce rapport, puisque je l'entendois faire par les personnes mêmes qui avoient conduit sa barque, & qui étoient revenus à Riswey peu de jours après lui avoir rendu ce service.

Je bénis le Ciel à la fin de ce récit; & le transport de ma joie fut

fut si visible, que tous ceux qui en furent témoins, marquèrent de l'admiration. J'observai que quelques-uns des principaux habitans du bourg paroissoient après cela me regarder avec plus d'affection, & qu'ils s'entretenoient en jettant les yeux sur moi, comme s'ils eussent pris quelque intérêt à ma personne. Je ne doutai point qu'ils ne fussent occupés à former leurs conjectures sur le sujet de mon voyage, & sur celui de ma joie; je m'imaginai même, que la part qu'ils y paroissoient prendre, venoit de quelque cause secrette, que j'expliquai à l'avantage de Mylord Axminster. Je ne me trompois point. Ce Seigneur, qui avoit trouvé la mémoire de son père & la sienne encore vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois, n'avoit pas balancé à se faire connoître d'eux, & à leur annoncer sa commission. Ils s'étoient soumis jusqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre; mais c'étoit moins par choix & par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le

le peuple sans examen & sans liberté : desorte que n'ayant pas d'intérêt particulier qui les attachât à la personne du Protecteur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité du Roi, & de rentrer promtement dans leur devoir, lorsqu'ils y furent rappellés par le fils de leur ancien Gouverneur, dont ils avoient autrefois suivi si volontiers les ordres. Cette petite Habitation fut donc la première conquête que Mylord Axminster fit pour son Maître, & elle ne lui coûta que la peine de se nommer, & de déclarer ses intentions. Il en obtint ensuite fort facilement tout ce qui lui étoit nécessaire pour gagner Jamestown ; les habitans n'eussent pas même refusé de le suivre en corps, & de former une compagnie pour sa défense, s'il eût cru avoir besoin de ce secours. Je fus informé de ce détail par toutes les personnes du bourg auxquelles j'eus occasion de parler, & je n'en trouvai pas une seule qui ne fût disposée favorablement pour Mylord & pour moi-même.

Ils

Ils m'offrirent de me faire conduire aussi à Jamestown. J'acceptai leurs offres, & quitant le Capitaine Espagnol qui retournoit vers St. Domingue, je me remis entièrement à la bonne-foi de mes compatriotes. Ils m'accordérent une barque & quatre matelots. Nous entrâmes dans la baye ; où le vent s'accorda mal pendant quelque tems avec l'impatience de mes desirs. Cependant, comme je n'appréhendois plus d'autre obstacle, je comptois pour rien un si léger retardement ; lorsqu'étant à l'embouchure de la rivière de *Powhatan*, qui se décharge dans la baye, & par laquelle il faloit remonter pour gagner Jamestown qui est situé sur ses bords, j'apperçus un vaisseau de guerre prêt à sortir de cette rivière, & qui paroissoit faire voile vers la grande mer. Je ne doutai point que ce ne fût un Vaisseau Anglois: mais la joie que cette rencontre auroit pu me causer, se changea dans une crainte & une tristesse mortelles, aussi-tôt que je crus le connoître pour le vaisseau du Capitaine *John Will*.

Ma

Ma conjecture ne se trouva que trop certaine. C'étoit le vaisseau de ce perfide. Hélas! c'étoit lui-même; & le frémissement que j'éprouvai tout d'un coup, m'annonça aussi-tôt que sa vue, le précipice où j'allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls? Quelque inévitable que ma perte dût me paroître, le Ciel sait que ce ne fut pas la prémière pensée qui m'occupa. J'avois à m'allarmer pour quelque chose de plus cher & de plus précieux que ma vie & ma liberté. Le Capitaine Will venoit de Jamestown, il y avoit sans doute rencontré Mylord. Un perfide ne l'est jamais à demi. Je ne crus pas devoir douter un moment qu'il n'eût mis le comble à l'horrible traitement qu'il m'avoit fait, en achevant de me perdre dans la personne de ce Seigneur. Je ne voyois rien qui pût l'en avoir empêché: son vaisseau étoit si bien armé, qu'il n'y avoit point d'apparence que Jamestown eût été en état de lui résister; desorte qu'en supposant que le Vicomte eût été reçu dans cette ville

le aussi favorablement qu'à Riswey, il n'étoit pas vraisemblable qu'il eût pu se mettre assez-tôt en défense pour repousser notre ennemi par la force. Je concluois donc qu'il avoit été opprimé, & peut-être saisi par ce traître, qui le tenoit apparemment prisonnier sur son vaisseau, & qui le conduisoit en triomphe à Londres, pour le livrer au Protecteur.

J'eus le tems de faire ces réflexions, à cause de l'éloignement du vaisseau. Elles me causérent toute la douleur qu'on peut s'imaginer, cependant elles ne m'ôtérent pas la force & la liberté d'esprit dont j'avois besoin dans une si dangereuse conjoncture. C'est en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent des autres hommes, & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractère. Je ne sai si l'on trouvera qu'il y ait de l'ostentation à le publier; mais quand j'aurois quelque gloire à espérer de ces sortes d'aveus, elle m'auroit couté trop cher pour me faire naître un sentiment aussi frivole que celui qu'on appel-

appelle vanité. Il est donc vrai que j'ai toujours su prendre assez d'empire sur mes peines, pour conserver l'usage libre de ma raison; mais il ne l'est pas moins que cette fermeté d'esprit, qui a pu contribuer à la sagesse de ma conduite, n'a jamais servi de rien à la tranquilité de mon ame. Les malheureux peuvent être distingués communément en deux classes. L'une, de ceux qui succombent en quelque sorte sous le poids de leurs misères, & qui y deviennent quelquefois moins sensibles, par cette raison même qu'ils n'y résistent pas; à peu près comme un arbre est moins blessé par le vent, lorsqu'il cède à l'impétuosité de son souffle. L'autre classe est de ceux qui se roidissent contre le malheur, & qui parviennent aussi de cette manière à en diminuer le sentiment; ne fût-ce que par cette raison, que l'effort qu'ils font pour résister occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame, il lui en reste moins pour sentir ce qui doit l'affliger. Pour moi, je puis me placer dans une troisième classe,

se, & je suis peut-être le seul individu de ma malheureuse espèce. J'ai combattu toute me vie contre la douleur, sans que mes combats ayent jamais pu servir à la diminuer; mon ame ayant toujours eu assez d'étendue pour être capable tout à la fois, & de l'effort qu'il faut pour résister à l'infortune, & de l'attention qui la fait sentir. Je souffris donc mortellement de toutes les pensées qui m'agitoient, mais je n'en fus pas abattu jusqu'à ne pouvoir prendre une résolution. La prémière à laquelle je m'arrêtai sans balancer, fut de me livrer volontairement au Capitaine Will, si je pouvois découvrir que Mylord & sa fille fussent sur son vaisseau. Il n'y avoit point de prison, ni de sort cruel, qui ne me parussent doux si je les partageois avec eux. Mais comme je n'étois pas absolument certain de leur malheur, je crus qu'il faloit employer l'adresse pour m'en éclaircir. J'avois heureusement changé d'habits dans l'Ile de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiser, en défigurant mon visage.

Je fis l'ouverture de mon dessein aux matelots qui me servoient de guides. Ils consentirent volontiers à me rendre service. Je pris de l'un d'eux une mauvaise perruque, dont je me couvris la tête; & m'étant sali le visage & les mains avec la vase qui étoit au fond de la barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Ensuite, n'appréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes matelots de me conduire droit au vaisseau. Nous nous en approchâmes à la portée de la voix. J'apperçus le Capitaine qui étoit sur le pont. Il nous fit signe de la main, de nous approcher davantage; & le tems étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échelles. Mon dessein étoit de monter moi-même sur le vaisseau. Cependant je fis réflexion que ce seroit une imprudence, supposé que Mylord n'y fût point; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le rapport de mes compagnons, étant toujours libre à leur retour de sui-

vre la résolution que j'avois prise, si ce cher Seigneur étoit dans les prisons du Capitaine. J'instruisis en peu de paroles le plus sensé de mes matelots, & j'attendis l'éclaircissement de mon sort dans la barque, pendant qu'il alloit subir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Consolez-vous, me dit-il, Mylord est sans doute en sureté, car le Capitaine ignore ce qu'il est devenu. Je suis trompé s'il ne le cherche, ajouta le matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin, si je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu savoir où nous allons, & d'où nous sommes partis. Je l'ai satisfait, & il m'a ordonné de me retirer.

Ce récit fit renaître l'espérance & la joie dans mon cœur. Nous ne perdîmes pas un moment pour nous éloigner. Le seul chagrin qui me resta jusqu'à Jamestown, me vint du souvenir de Madame Lallin, que je croyois toujours entre les mains de son ravisseur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel; & quoique je destinasse ma

vie

vie au service de Mylord & de sa fille, je sentis que la reconnoissance me l'auroit fait exposer volontiers pour secourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à Jamestown. En arrivant, il nous parut qu'il y avoit quelque confusion sur le port, & que les habitans y étoient dans l'attente de quelque évènement extraordinaire. Une grande partie d'entre eux vint avec empressement jusqu'au bord du rivage, pour y recevoir notre barque; & je remarquai qu'ils témoignérent de la surprise de n'y appercevoir qu'un inconnu, avec un Négre & quatre matelots de Riswey. Ils nous demandérent si nous n'avions point rencontré le vaisseau du Capitaine Will, & ils n'ajoutérent rien à cette question. J'entrai dans la ville, sans pouvoir m'assurer encore si je pouvois les regarder comme mes amis, & sans avoir osé les interroger sur ce qu'il m'importoit le plus de savoir. La crainte de nuire aux intérêts de Mylord par quelque indiscrétion, me fit prendre un nom différent du mien. Je feignis d'être amené à Jamestown par des raisons de Commerce, & je me logeai dans

une maison fort simple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre matelots, que je voulois ne pas perdre de vue jusqu'à ce que je visse plus clair parmi tant d'obscurités.

L'Anglois chez qui je me trouvai logé étoit heureusement un zèlé Royaliste, qui gémissoit de ce qui s'étoit passé tout récemment à Jamestown. A peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même si j'étois informé de ce qui venoit d'arriver, & ce que je pensois du nouveau Gouvernement d'Angleterre. Il me fit cette question, d'un air à me faire pénétrer dans ses desirs. Je lui fis une réponse dont il fut satisfait; desorte que ne gardant plus de mesures dans le reste de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement, & sur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occasion de ses invectives contre le dernier, pour me faire instruire de ce qu'il avoit fait à Jamestown. Voici ce que je pus recueillir de son récit.

My-

Mylord Axminster étoit arrivé heureusement dans cette ville, deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de panchant à la soumission, qu'à Rifwey. Le Gouverneur & le plus grand nombre des habitans l'avoient reçu avec le même zèle, qu'ils eussent pu marquer pour la personne du Roi. Il avoit passé quinze jours dans cette ville, occupé à prendre des mesures pour ramener le reste du pays à l'obéissance; & se croyant sûr en particulier de la fidélité de ceux de Jamestown, il en étoit sorti pour se rendre à *Powhatan*, qui est une ville considérable, située comme Jamestown sur la rivière qui porte son nom, mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il y trouva la même facilité à se faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles: desorte que son entreprise eût réussi par-tout paisiblement, s'il n'eût pas eu d'autre obstacle que de la part des habitans du pays. Les choses étoient en cet état, lorsque le vaisseau du Capitaine Will étoit arrivé à l'improviste au port

 de

de Jamestown. J'ai déja dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de résistance dans une ville qui ne s'attendoit pas d'être attaquée, quoiqu'elle soit d'ailleurs une des plus fortes places du pays. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ses portes au Capitaine, ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret, que ne s'attendant pas d'avoir longtems un si mauvais hôte, il espéroit se retrouver après son départ dans la liberté de retourner à son devoir, & de suivre ses inclinations. Mais s'il étoit sincèrement attaché aux intérêts du Roi, avec le plus grand nombre de ses habitans, il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns qui étoient dans d'autres sentimens. Ceux-ci ne tardérent point à découvrir à Iohn Will l'arrivée de Mylord, & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide desiroit d'apprendre, & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour se faire un mérite en Angleterre de son zèle pour le Protecteur. Il fit donc au Gouverneur & aux habitans de Jamestown

des reproches fort vifs de leur changement, & il se hâta de prendre des mesures pour opprimer l'ennemi de la République d'Angleterre.

Pendant ce tems-là, Mylord étoit tranquille à Powhatan; & cette ville étant beaucoup moins capable de défense que Jamestown, rien n'étoit plus facile que de l'y surprendre. Le Capitaine Will fit prendre terre à deux-cens hommes, de trois-cens qu'il avoit sur son vaisseau; il se mit à leur tête, sans perdre un moment, & il se fit conduire par terre à Powhatan. C'étoit fait sans doute de Mylord, qui ne pouvoit échapper de ses mains, s'il eût été pris au dépourvu. Mais le Gouverneur de Jamestown eut la générosité de lui dépêcher secretement un de ses domestiques, pour l'avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que pût faire ce messager, il eut beaucoup de peine à prévenir John Will; desorte que ce ne fut pas sans un secours particulier du Ciel, que le Vicomte trouva le tems & le moyen de s'éloigner de la ville avec sa fuite. Il n'avoit pas d'autre voie de

de salut à choisir, étant destitué d'armes, & hors d'état de résister à deux-cens hommes de troupes réglées. Will eut ainsi le regret d'avoir fait une démarche inutile. Cependant il n'épargna rien pour découvrir les traces de Mylord, & il employa plus de quinze jours à le faire chercher, soit à Powhatan, soit aux environs. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir des nouvelles, il revint à Jamestown, où il demeura encore plus d'un mois à continuer ses recherches, & à envoyer une partie de ses soldats de différens côtés. Enfin, s'imaginant que Mylord auroit peut-être regagné la mer pour prendre la route d'une autre Colonie, il prit le parti de quitter Jamestown, & de le chercher dans tous les Etablissemens des Anglois. J'avois rencontré son vaisseau le jour même de son départ. Pour la confusion que j'avois remarquée sur le port en arrivant, elle venoit de deux causes; du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitans qui ne ressentissent beaucoup de joie; & de l'espérance qu'ils avoient en voyant

yant venir ma barque le long de la rivière, que ce pourroit être Mylord, qui avoit évité heureusement son ennemi, & qui prenoit assez de confiance en eux pour retourner dans leur ville.

Si je trouvai quelque chose de consolant dans ce récit, parce qu'il m'assuroit du moins que le Vicomte étoit hors de péril, il y avoit aussi dequoi me causer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une course si longue & tant de recherches, je n'étois guères plus avancé qu'en quitant l'Ile de Cuba; car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre, & du succès que je pouvois espérer. Je m'informai si Mylord avoit eu quelque rélation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jamestown. On me nomma plusieurs personnes qu'il avoit vûes particulièrement; mais on m'en nomma un trop grand nombre, pour me pouvoir persuader qu'il les eût mis tous dans sa confidence; & la crainte de commettre une indiscrétion en m'ouvrant trop légèrement, me fit pren-

dre la résolution de quiter cette ville sans m'être ouvert à personne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon esclave, me flatant que si j'avois quelques lumières à attendre sur le lieu de retraite que Mylord avoit choisi, c'étoit dans la dernière ville d'où il étoit parti avec sa famille. Je fis cette route bien tristement. Mes espérances, dont j'avois cru le terme si proche à Riswey, sembloient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en restoit étoit même si foible & si confus, qu'il se changeoit tous les jours en craintes, & dans certains momens en desespoir. L'amour occupoit toujours le prémier rang dans mon cœur, mais ce n'étoit pas ses douceurs qu'il me faisoit sentir. L'impatience de rejoindre Mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit ensuite. Il s'y méloit aussi de l'inquiétude pour la malheureuse Madame Lallin; & tous ces sentimens étoient accompagnés de mes desirs & de mes vœux ordinaires pour le repos d'une vie tranquile & propre à l'étude de la Sagesse. Desorte

que

que voyant s'éloigner de plus en plus les choses qui pouvoient me satisfaire, je sentois souvent mon courage prêt à m'abandonner, sans rien trouver hors de moi qui fût capable de le soutenir.

Iglou, c'étoit le nom de mon esclave, avoit déja vécu assez longtems avec moi pour connoître la situation de mon ame, & il m'étoit assez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoissance qu'il avoit de toute cette partie de l'Amérique, & son adresse que j'avois mise plus d'une fois à l'épreuve, étoient mes seules ressources. Je l'encourageois souvent pour l'exciter à me servir avec zèle, & je lui faisois espérer des récompenses proportionnées à ses services. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de Mylord & les recherches du Capitaine y faisoient encore l'entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes mesures qu'à Jamestown, m'informant sans éclat de la manière dont les choses s'étoient passées, & cherchant à recueillir des discours publics quelque motif d'es-

d'espérance, & quelque règle de conduite. Chacun plaignoit Mylord, & parloit diversement du chemin qu'il avoit pris; mais il n'y avoit rien de favorable à conclure de cette diversité. Il me vint à l'esprit, que si Mylord avoit fait confidence de sa route à quelqu'un, ce devoit être à un Gentilhomme Anglois, chez qui il s'étoit logé avec sa famille à Powhetan. Je ne perdis pas un moment pour former une liaison étroite avec ce Gentilhomme; & voyant qu'il faisoit quelque difficulté de s'ouvrir à moi par un excès de discrétion, je l'excitai à la confiance en lui apprenant ce que j'étois à Mylord, & les raisons qui me faisoient prendre tant d'intérêt à son sort. Enfin cette voie me réussit, & c'étoit la seule dont je pusse attendre un heureux éclaircissement.

J'appris de cet honnête-homme ce qui n'étoit connu que de lui, & ce qu'il eût continué de cacher à tout autre qu'à moi. Non seulement il avoit rendu à Mylord tous les services du zèle & de l'amitié pendant son

son séjour à Powhatan; mais, à la prémière nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will, il s'étoit chargé du soin de son évasion & de celui de sa sureté. Il lui avoit conseillé de prendre par terre le chemin de la Caroline, & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque distance de Powhatan, il lui avoit fait trouver sur le champ des voitures & des provisions pour cette route, avec deux guides fidèles qui connoissoient parfaitement le pays. Il avoit eu deux raisons de donner ce conseil à Mylord: l'une étoit pour l'approcher des Espagnols, chez lesquels il seroit plus à portée de chercher un asyle, s'il y étoit contraint par la fureur de ses ennemis: l'autre avoit été l'espérance de faire prendre le change au Capitaine Will, qui ne s'imagineroit pas que le Vicomte fût retourné sur ses pas, & qui continueroit sans doute à le chercher vers le Nord, lorsqu'il auroit perdu l'espoir de le trouver dans la Virginie. Mylord étoit parti avec sa fille & Madame Riding, accom-

pagné de six Gentilhomme Anglois, de huit domestiques & de ses deux guides, ce qui lui composoit une suite de seise personnes. Vous le trouverez infailliblement, me dit son Libérateur, ou à *Warwick*, qui est de ce côté-ci la première habitation de la Caroline, ou du moins à . . . . . s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le pays.

Après ces heureuses nouvelles, je ne demeurai à Powhatan qu'aussi longtems qu'il faloit pour acheter deux chevaux; & comptant sur les promesses d'Iglou qui s'engageoit à me conduire surement à Warwick, je refusai d'accepter un autre guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant, ce qu'il pensoit de la disposition des habitans du pays, & s'il croyoit que Mylord pût y retourner avec sureté. Il me répondit qu'il ne connoissoit personne dans la ville qui ne fût disposé à rentrer dans l'obéissance du Roi, & qu'il portoit le même jugement du reste de la province; mais qu'il craignoit qu'on

n'osât se livrer à ses véritables sentimens, tant que le vaisseau du Capitaine Will tiendroit tout le pays dans le respect & dans la contrainte; que le dessein de Mylord étoit de former, s'il pouvoit, un corps de troupes dans la Caroline, & de chercher ensuite l'occasion de rejoindre le Capitaine, & de lui faire payer la frayeur qu'il lui avoit causée à Powhatan. Je partis, suivi du seul Iglou. Nos chevaux étoient vigoureux. Ayant à traverser un pays désert & d'une assez longue étendue, nous prîmes des provisions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai, par les incommodités qu'il me falut essuyer sur la route, de celles que Mylord & sa chère famille avoient dû souffrir avant moi. Il est vrai qu'ayant deux chariots couverts, ils avoient pu passer moins durement les nuits, & se mettre du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étois privé de cette douceur, je me trouvois obligé de m'arrêter aussi-tôt que l'obscurité commençoit, & de choi-

fir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois appercevoir. Je me croyois trop heureux, lorsque je découvrois quelque arbre dont le feuillage étoit propre à me servir de couverture. Iglou m'offroit tous ses habits, pour me garantir du moins de l'excessive fraîcheur de la nuit; mais je m'obstinai à les refuser, par un sentiment d'humanité. Je ne voyois pas que ma qualité de Maître lui fît perdre celle d'Homme, ni qu'elle pût lui ôter par conséquent le droit naturel qu'il avoit à des secours qui lui étoient aussi nécessaires qu'à moi. Nous avançâmes ainsi pendant quelque tems au travers de mille difficultés, & nous gagnâmes les montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignorasse absolument la disposition des lieux, je ne laissai point de m'appercevoir qu'Iglou me faisoit tourner beaucoup vers le Couchant, & que nous laissions la Caroline un peu trop sur la gauche. Je lui en demandai la raison. Il m'expliqua la nécessité qu'il y avoit de prendre le long des montagnes, pour éviter des marais impraticables

que nous aurions trouvés devant nous. Cette chaîne de monts & de rochers, qu'on appelle Apalaches, règne le long des Colonies Angloises pendant un espace immense, & les sépare de quantité de Peuples barbares qui habitent le milieu du continent. Mais quoiqu'elle soit assez haute pour fermer presque continuellement le passage, elle s'abaisse en quelques endroits jusqu'à se diviser par des vallées profondes & étroites, dont les divers détours forment des gorges & des voies de communication. Nous en traversâmes un grand nombre. Je remarquai qu'Iglou n'approchoit jamais de ces ouvertures, sans jetter les yeux de côté & d'autre avec une attention inquiète. Il évita plus d'une fois de répondre aux questions que je lui fis sur son inquiétude, & son silence fit naître enfin la mienne. J'exigeai absolument qu'il s'expliquât. Vous le voulez, me dit-il d'un air sérieux; vous en serez peut-être moins tranquille. Ces embouchures nous exposent toujours à quelque péril. Quoique les Sauvages qui

qui habitant de l'autre côté des montagnes ne soient point cruels & sanguinaires, ils sont adonnés presque tous au vol & à la rapine. Vous ne seriez pas en sureté, s'ils nous appercevoient. Cet avis fit un effet terrible sur moi. Je sentis frémir tous mes membres. Croyez-vous, répondis-je aussi-tôt, que Mylord soit venu par cette route? Il me dit qu'il n'en doutoit point, si ses guides lui avoient fait prendre la plus courte & la plus commode. O Ciel! m'écriai-je, vous savez pour qui j'implore votre secours. En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes craintes & mes vœux sur moi-même. Je ne fus plus occupé que du danger de ce que j'aimois, & je n'avançai qu'en tremblant, & en faisant mille questions à Igleu sur le naturel des Sauvages, & sur la manière dont ils en usoient avec leurs prisonniers.

Il connoissoit parfaitement leurs usages, étant né lui-même parmi ces Peuples, mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me rassurer.

Ce-

Cependant, après quelques jours de marche, nous découvrîmes tout d'un coup un corps d'environ cent Sauvages, qui venoient du fond d'une vallée, & qui ne pouvoient continuer leur chemin sans croiser le nôtre. Iglou, tout ému, me conjura d'arrêter. Je me charge de votre sureté, me dit-il; mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer en vous cachant soigneusement. Il me fit mettre pied à terre, & m'ayant fait avancer vers quelques buissons qui étoient à notre droite, il me recommanda de m'y tenir avec nos chevaux jusqu'à son retour. Ne quitez point ce poste, reprit-il, parce que tant que je serai assuré que vous y êtes, j'aurai l'adresse d'en éloigner les Sauvages. Ne vous allarmez pas non plus de mon retardement, quand vous devriez passer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant, il se dépouilloit de ses habits; & je fus surpris en un moment, de le voir nud, avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être sans inquiétude, & de compter sur sa fidélité. Je le laissai faire à

sans lui demander même quel étoit son dessein. Il me quita, en baisant mes mains pour me donner un témoignage d'affection. Je demeurai seul, assis derrière les buissons qui me couvroient entièrement, & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne déguiserai point mes craintes, elles étoient extrêmes: mais je prens le Ciel à témoin, que ce n'étoit pas mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Mylord & Fanny. Quel devoit être leur sort, s'ils avoient eu le malheur de tomber sans précaution dans le précipice qu'on m'alloit faire éviter! Tout mon sang se glaçoit à cette pensée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages, je me serois livré mille fois à eux, si j'eusse pu m'assurer que Mylord ne se fût point échappé du même danger.

Je perdis Iglou de vue, & je passai le reste du jour dans la situation où il m'avoit laissé. J'étois accablé d'un mortel ennui, lorsque je l'entendis revenir dans l'obscurité. Il eut soin de me faire entendre sa voix,

pour

pour prévenir la frayeur que son approche m'auroit pu causer. Eh bien Iglou, lui dis-je, que vas-tu m'annoncer? Mylord & Fanny sont-ils la proie de quelque Sauvage, & faut-il avoir le même sort? Il voulut envain me dissimuler ses propres soupçons; j'entrevis son embarras; & je lui ordonnai d'être sincère. Il me répondit que le péril étoit passé pour moi; que les Sauvages avoient pris une autre route, sur de faux avis qu'il leur avoit donnés; & que si nous en avions encore quelques-uns à craindre, ce ne seroient plus assurément les mêmes: mais puisque je voulois être informé de la vérité, il y avoit lieu de croire que Mylord avoit été moins heureux que moi. Je me suis mêlé, continua-t-il, avec les Sauvages; & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur nation, je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait semblant de m'être égaré depuis quelque tems dans ces lieux, & d'avoir besoin qu'ils m'aprissent par où je devois retourner à mon habitation. Ils m'ont rendu le service que je leur démandois; mais ils ont voulu

lu savoir avant que de me quiter, si je n'avois pas rencontré quelques prisonniers qui s'étoient échappés de leurs mains depuis plusieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'est que ces prisonniers, & je n'ai osé les presser de me l'apprendre, de peur de me rendre suspect : j'ai profité seulement de cette ouverture, pour éloigner de vous le péril, en leur faisant entendre que j'avois rencontré effectivement ce qu'ils cherchoient, du côté opposé à celui où nous allions. Ils ont pris aussi-tôt le chemin que je leur ai montré. Mais, pour m'exprimer sincèrement, ajouta Iglou, je tremble que les prisonniers dont ils ont parlé ne soient Mylord & sa suite; car je juge par quelques-unes de leurs réponses, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voisins. Ce bon esclave m'exhorta là-dessus à ne pas perdre de tems pour nous éloigner, & à profiter même de la nuit, qui n'étoit pas si obscure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce récit me jetta dans une consternation inexprimable. Ah! Iglou, lui dis-je, il n'est pas question d'aller

ter plus loin, ni de quiter ce lieu, sans être assuré de ce que je dois craindre ou espérer pour Mylord. Il faut le chercher, dussai-je y perdre la vie & la liberté. Aide-moi, comme tu as déja fait, & dis-moi quel conseil tu peux me donner. Il me confessa que son embarras égaloit le mien, & qu'il lui étoit impossible de deviner de quel côté nous devions commencer nos recherches. Si Mylord est encore accompagné de ses guides, me dit-il, il y a de l'apparence qu'il aura repris son chemin vers la Caroline; mais s'il n'a personne avec lui pour le conduire, je ne vois rien qui puisse régler nos conjectures sur sa route. Tout étoit en effet si obscur & si desespérant dans la conduite que je devois tenir, que je n'y voyois pas le moindre jour. La situation où je devois m'imaginer qu'étoit Mylord, étoit un autre abîme qui mettoit toutes mes idées en confusion: car s'il étoit vrai qu'il se fût échappé des Sauvages après avoir eu le malheur d'y tomber, dans quel état avoit-il pu se trouver

ver en fuyant ? Devois-je penser qu'il eût conservé ses voitures, sa suite, ses provisions ? Etoit-il même vraisemblable qu'il eût pu sauver Fanny & Madame Riding ? Cette dernière réflexion me pénétroit jusqu'au fond de l'ame. O Dieu ! répétois-je à chaque instant, votre protection auroit-elle manqué à Fanny ? L'auriez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers ?

Je me persuadai, après y avoir pensé longtems, que si Mylord s'étoit sauvé avec sa suite, il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les Sauvages ne l'eussent pas cherché de ce côté, s'ils n'eussent eu quelque raison de croire que c'étoit par-là qu'il avoit choisi sa route ; & raisonnant sur les mesures qu'il pouvoit avoir pris pour éviter leurs poursuites, il me paroissoit qu'il avoit dû penser d'abord à se cacher, plutôt qu'à s'écarter ; parce que l'un lui auroit été plus difficile que l'autre dans un pays qu'il ne connoissoit pas. Ce fut le Ciel, sans doute, qui m'inspira ce raisonnement. Ah ! ce fut le Ciel, & je lui en rends graces en-

co-

core aujourd'hui ; car c'étoit fait, ſans cela, de tout ce qu'il y avoit d'aimable & de vertueux ſur la terre. Dieux! dans quelle deſcription ſuis-je obligé d'entrer ici! & comment mes lecteurs croiront-ils après l'avoir lue, qu'il puiſſe me reſter quelque choſe de plus triſte & de plus attendriſſant à leur raconter dans ces Mémoires!

Je fis entrer Iglou dans ma penſée, & nous étant déterminés à ne pas quiter le lieu où nous étions ſans en avoir parcouru toutes les parties, nous attendîmes impatiemment la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour, & nous viſitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre apparence d'être propre à ſervir de retraite. Vallées, bois, haies épaiſſes, nous ne laiſſâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieues. Nous ménageâmes ſi peu nos chevaux, que malgré l'ardeur du Soleil qui ſe faiſoit vivement ſentir, nous les tinmes en action pendant la plus gran-

de partie du jour, & ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi, que les croyant épuisés de fatigue, & ne pouvant plus résister nous-mêmes à la nôtre, nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyères assez hautes pour y prendre quelque rafraîchissement. Je me couchai sur l'herbe, qui étoit fort épaisse, moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire, que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du soin de nos chevaux, ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir se courber tout d'un coup, & venir vers moi en rampant sur ses mains. Bon Dieu! lui dis-je avec un battement de cœur, qu'y a-t-il de nouveau, Igloü, qu'as-tu découvert? Il me répondit, qu'il venoit d'appercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyère; mais qu'en tenant la même conduite que nous avions observée la veille, il espéroit que nous pourrions non seulement éviter leur rencontre, mais tirer peut-être d'eux

d'eux quelque utile éclairciſſement. Il me recommanda de demeurer dans la ſituation où j'étois. Nos chevaux étoient derrière quelques arbres, où il les avoit placés à la fraſcheur, pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient eſſuyée ; deſorte que ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi, il ſe hâta de ſe dépouiller de ſes habits, pour joindre promtement les Sauvages. Il ne fut pas abſent plus d'un quart-d'heure, au bout duquel je le vis revenir, accompagné d'un homme nud comme lui, mais qui avoit la peau du corps beaucoup plus blanche. J'oſai me flater pendant un moment, qu'il m'apportoit d'heureuſes nouvelles, & qu'un Sauvage qui le ſuivoit ſi tranquilement ne pouvoit être notre ennemi. Hélas! dois-je donner le nom d'heureuſes aux nouvelles qu'il m'apportoit? Qu'on liſe, & qu'on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour un Sauvage, s'approcha de moi avec lui. Il me regarda fixement, ſans que ni l'un ni l'autre

prononçât une parole. Enfin il se jette à mon cou, & me serrant de toute sa force, c'est Mr. Cléveland! Je me dégageai de ses bras, & ne sachant quel jugement je devois porter de son action, je lui demandai d'un ton ému, qui il étoit; & puisque je le reconnoissois pour Anglois à son langage, par quelle avanture il se trouvoit nud dans cette région déserte. Vous ne me reconnoissez pas? reprit-il en versant des larmes. Ah! suivez-moi donc, & venez reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminster qui vous attend à cent pas d'ici: venez reconnoître sa fille, Madame Riding, & une partie des Officiers qui les ont suivis depuis Rouen, & parmi lesquels vous devez aussi vous souvenir de m'avoir vu. Le cher nom de Mylord Axminster, celui de sa fille & de Madame Riding; l'assurance de n'être qu'à cent pas d'eux, & d'en être déja attendu; l'amour, l'amitié, la reconnoissance; que sai-je? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant se fit sentir si vivement à mon cœur, que ne pou-

pouvant soutenir tant d'émotion, je tombai sans mouvement & sans connoissance. Cependant mes esprits ne tardérent point à revenir. J'ouvris les yeux, & considérant un moment celui qui m'avoit parlé, je le reconnus pour Mr. *Youngster*, l'Ecuyer de Mylord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche, & de lui tendre les bras, couché encore comme j'étois. Je vous reconnois, lui dis-je d'une voix foible, vous êtes Youngster, l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher père. Ah! que m'avez-vous dit? Où le trouverai-je? Hâtez-vous de m'y conduire. Et Fanny, ajoutai-je pouvant à peine prononcer ce nom, ne me flatez-vous pas? reverrai-je Fanny? Mon trouble étoit si grand, que joint à l'épuisement où je me trouvois de l'exercice du jour & de n'avoir pas encore pris de nourriture, je fus obligé de me faire soutenir par Iglou, tandis que Mr. Youngster me fit sa réponse.

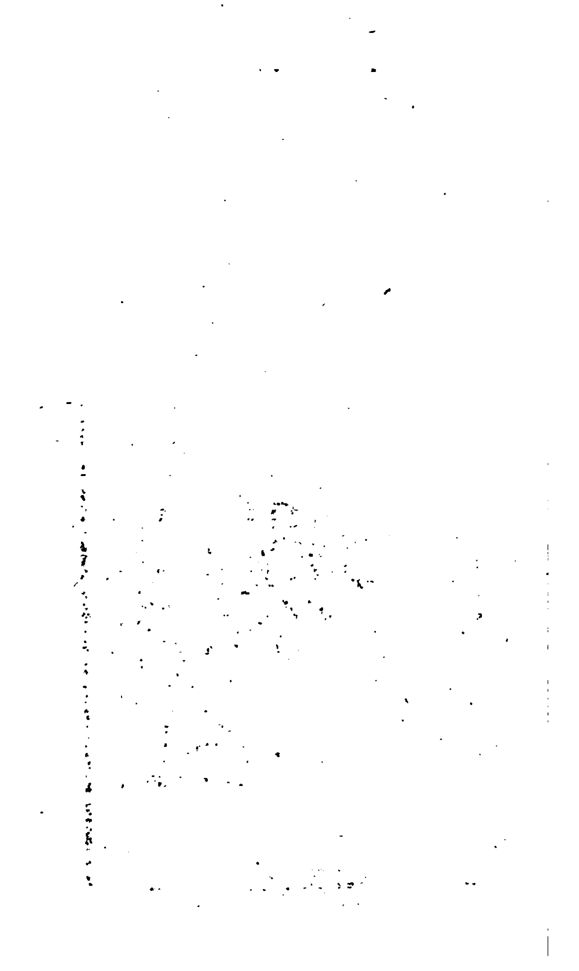
Il me dit, que loin de me flater, il me déclaroit qu'il n'avoit

qu'un récit horrible à me faire, & d'affreuses nouvelles à m'annoncer : Que j'en apprendrois mieux toutes les circonstances de la bouche même de Mylord ; mais qu'en attendant, il croyoit devoir me prévenir sur l'état où je l'allois trouver avec le reste de sa suite, qui se réduisoit à un fort petit nombre de personnes : Qu'ayant été trahi par ses guides, attaqué par une troupe de Sauvages, & fait prisonnier malgré la résistance de ses gens, dont la plupart avoient péri en le défendant, il avoit passé environ quinze jours dans l'habitation de ses farouches vainqueurs : Qu'on l'avoit dépouillé non seulement de son équipage, mais de tous ses habits, lui, Fanny, Madame Riding, & tout le monde qui lui restoit : Qu'ils avoient été obligés de se faire eux-mêmes des ceintures d'herbes & de roseaux ; & de composer pour les Dames & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles, de misérables tuniques de la même étoffe, qui suffisoient à peine pour mettre leur pudeur en sureté : Que les

les Sauvages ne les ayant point traité d'ailleurs avec dureté, & ne les ayant pas même gardé avec contrainte, ils avoient jugé à propos, suivant l'avis de Mylord, de prendre le tems de la nuit pour se mettre en liberté : Qu'ils avoient pris des mesures si justes, que leur évasion n'avoit pas été apperçue : Qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation, mais qu'ils ne s'en croyoient pas fort éloignés, parce qu'ils n'avoient osé jusqu'alors marcher que la nuit, & que dans l'état où ils étoient, leur marche n'avoit pu être que fort lente : Que Mylord affectoit de supporter son malheur avec courage, & de consoler ceux qui l'accompagnoient ; mais qu'il n'étoit que trop aisé de voir qu'il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur : Qu'il avoit pris la peine jusqu'alors de porter lui-même Fanny dans ses bras, pour lui épargner la fatigue de la marche, & qu'il avoit refusé constamment de laisser ce soin à ses domestiques, qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant marcher ainsi

à leur tête: Qu'ils avoient été assez heureux pour se munir de quelques provisions en quitant les Sauvages; mais que n'ayant pu être fort abondantes, il faloit s'attendre à les voir bientôt manquer: Enfin, que si j'étois assez revenu de ma foiblesse pour être en état de marcher, il alloit me conduire vers Mylord, qui me verroit sans doute avec plaisir: Que c'étoit par son ordre qu'il étoit venu, pour s'assurer si c'étoit en effet moi-même qui le cherchois, comme l'esclave le lui avoit fait entendre: Qu'il en doutoit encore, non seulement parce qu'Iglou ne prononçoit pas exactement mon nom; mais beaucoup plus à cause du peu d'apparence qu'il y avoit que je pusse me trouver en Amérique, moi qu'on croyoit marié à Rouen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce discours avec une consternation qui me rendoit immobile. Aussi-tôt que Mr. Youngster eut cessé de parler, je lui pris la main, que je serrai sans rien répondre; & quoique je me sentisse si foi-





foible que j'avois toujours besoin d'être soutenu, je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Mylord, en continuant de m'appuyer sur Iglou. Mr. Youngster marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la bruyère. Elle étoit mêlée de quelques arbrisseaux, ce qui lui donnoit l'apparence d'un petit bois. Je n'apperçus d'abord personne, quoique mes regards se répandissent de tous côtés avec une avidité extrême. Enfin, Mr. Youngster m'ayant fait tourner autour d'un buisson qui faisoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyère, je découvris un spectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, si je n'eusse été prévenu. J'apperçus Mylord, nud, étendu sur l'herbe, & la tête appuyée languissamment sur sa main. Il avoit trois de ses domestiques assis auprès de lui, qui se levérent en me voyant. Il voulut faire la même chose; mais le prévenant avec un mouvement tout passionné, je me jettai à genoux auprès des siens, & je les embrassai avec une ardeur

que nul autre que moi n'a jamais sentie. Ciel! vous en fûtes témoin. Oh! qu'il se passa en un instant d'étranges choses dans mon ame! . . . .

Mylord ne s'opposa pas à cette vive effusion de ma douleur & de ma tendresse, mais il ne me dit rien. Je levai la tête, après l'avoir tenue ainsi panchée pendant quelques momens, & je tournai mes yeux sur les siens. Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ses joues. Son visage me parût pâle & défait. Il me regardoit aussi sans rompre le silence, comme s'il eût été incertain de la manière dont il devoit en user avec moi. Cet embarras, dont il ne m'étoit que trop aisé de connoître la raison, me causa un mortel redoublement de tristesse. Je ne pus retenir mes plaintes. Ah! Mylord, lui dis-je, m'avez-vous fermé votre cœur, & refuserez-vous une légère marque de bonté & de tendresse, lorsque je viens la chercher au bout du Monde, dans le dessein d'y mourir à vos pieds? Hélas! que

que vous ai-je fait, & comment tant de respect & d'attachement ne sert-il qu'à m'attirer votre haine? Je m'efforçai en vain d'en dire davantage, des sentimens tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Mylord connut aisément que ma douleur n'étoit pas contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous hais pas, me dit-il, & je suis persuadé que mon malheur vous cause une sincère compassion. Apprenez-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette solitude. Je lui fis connoître, autant que je le pus dans le desordre où j'étois, que ce qu'il appelloit un effet du hazard, en étoit un de ma tendresse immortelle pour lui & pour sa fille; que c'en étoit un du desespoir où son départ de France m'avoit jetté, & de la résolution inébranlable où j'étois d'employer mon sang & ma vie à son service. Je lui appris que je n'étois demeuré en France après lui, qu'aussi longtems qu'on m'y avoit arrêté dans une prison; que depuis plus de six mois je parcourois les mers

& les déserts de l'Amérique, en cherchant ses traces, & en m'affligeant de la difficulté de les trouver; résolu de passer toute ma vie dans cette recherche, & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin, je m'expliquai assez pour le persuader de mon innocence, & de l'injustice qu'il m'avoit faite de la soupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la générosité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fusse tel qu'il souhaitoit, il ne ménagea plus ni ses sentimens ni ses expressions. Il m'embrassa d'un air qui marquoit du transport, & il me tint longtems entre ses bras, sans prononcer une parole. O Ciel, s'écria-t-il enfin, vous déployez sur moi toute votre puissance! Vous me faites sentir toutes les extrémités de la douleur & de la joie. Je suis le plus infortuné de tous les hommes. Mais Cléveland ne m'a point trahi, il m'aime encore, & vous m'accordez la satisfaction de le revoir! Il recommença alors à me serrer contre

sa

ſa poitrine, en me donnant mille noms tendres, & en m'arroſant de ſes larmes. J'en verſois auſſi, & ſes careſſes paſſoient juſqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé juſqu'à ce moment, entre le ſoin de ma juſtification, & la pitié de ſon malheur; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier ſentiment, toute mon attention ſe réunit ſur l'état où je le voyois. Il s'en apperçut à l'air triſte & pénétré dont mes regards s'attachoient ſur lui. Je lis dans vos yeux, me dit-il, à quel point mon infortune vous touche. Il eſt vrai qu'elle eſt extrême, & je cherche en-vain ce qui m'attire du Ciel un traitement ſi rigoureux. Je reprens quelque eſpérance, ajouta-t-il; vous me conſolerez, mon cher fils, & votre préſence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront ſans doute avec joie, me dit-il; mais j'appréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus longtems la force de réſiſter à ſes peines & aux miennes.

nes.

nes. Elle est déja d'une foiblesse qui me fait tout craindre pour sa vie. Je ne répondis à ce discours de Mylord qu'en baisant ses mains, avec une ardeur qui lui fit assez entendre mes pensées & mes sentimens. Je comprens que vous souhaitez de la voir, reprit-il, & je puis vous répondre d'avance qu'elle sera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais dans l'état où elle est avec Madame Riding & ses femmes, je vous conseille, pour ménager leur modestie, d'attendre que la nuit nous amène l'obscurité. Elles ne sont qu'à vingt pas d'ici, & je vois que le Soleil est prêt à se coucher. Il falut me faire cette violence. Je jettois néanmoins les yeux de tous côtés, dans l'espérance de l'appercevoir. Je crus même avoir remarqué sa tête qui s'élevoit au dessus de l'herbe, & mes regards demeurérent comme fixés vers cet endroit. Ses traits, son air, le son de sa voix, tout se renouvelloit déja dans mon cœur; & transporté du plaisir que j'allois sentir à la revoir, il y avoit des momens où j'oubliois son infortune

aîne & celle de son père ; pour ne m'occuper que de mon bonheur & de ma joie.

Je proposai néanmoins à Mylord dans cet intervalle, de prendre une partie de mes habits pour se couvrir, & d'envoyer aux deux Dames mon linge, & tous ce que nous pourrions rendre propre à leur usage. Je n'avois avec moi que le seul habit dont j'étois vêtu, avec un large manteau, ayant été obligé de laisser mes hardes à Powhatan, pour charger nos deux chevaux de vivres & de provisions ; mais j'étois pourvu suffisamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu, & il avoit un manteau comme moi ; desorte que nous pouvions trouver dans notre superflu dequoi couvrir Mylord, & fournir du moins quelques commodités aux deux Dames. Mon juste-au-corps étant trop étroit pour lui, il ne refusa pas d'accepter mon manteau, après avoir pris une chemise : il envoya à sa fille ma veste, le manteau d'Iglou, du linge, & tout ce qui pouvoit être propre à son usage

&

&, à celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté, me dit-il, d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre père & à votre épouse que vous rendez service.

Quoique Fanny & Madame Riding dussent être en état de paroître modestement avec les habits que nous leur avions envoyés, Mylord souhaita encore que j'attendisse à leur parler dans l'obscurité, pour leur épargner un reste de confusion qu'elles ne manqueroient pas d'avoir à la prémière vue. Je me fis une violence extrême. Il employa le tems qui restoit jusqu'à la nuit, à me raconter toutes les circonstances de son départ de France, & de son arrivée en Amérique. Il ne me cacha pas le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit causé à sa fille, à Madame Riding, & à lui-même. Il me confessa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quité si brusquement l'Europe, & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu; autant par un reste d'amitié qui avoit

avoit toujours combattu fortement pour moi dans son cœur, que par tendresse pour Fanny, qui n'avoit pas eu un moment de joie & de tranquilité depuis qu'elle étoit sortie de Rouen. Enfin il me demanda quel fond je faisois sur mon esclave, & si nous étions, lui ou moi, assez bien instruits de la route pour gagner surement quelque Habitation Angloise ou Espagnole. Je répondis aux prémières parties de son discours, par de nouvelles marques d'attendrissement & de reconnoissance. Pour ce qui regardoit Iglou, je priai Mylord de se reposer sur sa fidélité, & sur la connoissance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui-même. Iglou répondit de fort bon sens à toutes ses questions: mais Mylord, qui se croyoit déja fort avancé vers la Caroline, fut étonné d'apprendre qu'il nous restoit à faire environ cent lieues. Cette nouvelle lui causa un violent chagrin. Il demanda avec empressement à mon esclave, si nous avions encore à craindre la rencontre de quel-

ques Sauvages. Iglou lui dit que cela dépendroit de notre bonne fortune, parce que ces Barbares changeoient souvent d'habitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques-unes le long des montagnes. Je remarquai que l'inquiétude de Mylord n'étoit que pour sa fille; & comme cet intérêt m'étoit aussi cher qu'à lui-même, je pressai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous rassurer contre le péril. Ce bon esclave, après avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette proposition. Je suis Américain, nous dit-il, de la nation des Abaquis. C'est une nation douce, & beaucoup plus humaine que la plupart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle vallée, dont elle est en possession depuis longtems, & qui n'est guères plus loin qu'à trente lieues d'ici. Je m'y rendrai promtement si vous le souhaitez, & je vous amènerai de-là une escorte suffisante pour vous conduire en sureté. Il ajouta, pour inspirer de la confiance à Mylord, que sa famille tenoit un des prémiers rangs
dans

dans les Colonies de l'Europe ; qu'ayant été pris par les Espagnols & vendu au Gouverneur de l'Ile de Cube, il avoit vécu fort doucement dans son esclavage ; qu'il se souvenoit d'avoir vu Mylord à la Havana au palais du Gouverneur ; enfin, qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens, & tant d'attachement pour moi, qu'il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service.

Mylord l'entendant parler avec tant de zèle & de raison, me demanda encore une fois si l'on pouvoit se fier à ses offres jusqu'à un certain point. Je crois, lui dis-je, pouvoir vous en répondre presqu'autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Dom Arpez, qui m'a garanti sa fidélité, & je l'ai mise depuis à quantité d'épreuves. Mylord voulut savoir là-dessus si les trente lieues qu'il y avoit jusqu'à son habitation étoient tout-à-fait hors de notre route, si son peuple étoit aussi humain qu'il le prétendoit, s'il étoit assuré d'en obtenir du secours, & si l'on y étoit aussi

ſi nud que parmi les autres Sauvages. Les réponſes d'Iglou ſatisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit, qu'à le prendre de certains endroits par leſquels nous devions paſſer pour gagner la Caroline, il n'y avoit point à ſe détourner de plus de dix lieues pour aller à la vallée des Abaquis; qu'il étoit sûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit, non ſeulement par le crédit de ſa famille, mais encore plus par la joie que toute la nation auroit de le revoir après une abſence de ſix ans; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les uſages de ce peuple; & pour leur façon de ſe vêtir, qu'ils étoient nuds à la vérité pendant ſept ou huit mois de l'année, à cauſe de l'exceſſive chaleur; mais qu'ils ſe couvroient, pendant l'hiver, de la peau des bêtes qu'ils tuoient à la chaſſe.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs, me dit-il, je ne ſai ſi je dois prendre la moindre confiance à la Fortune. Mais ſi je croyois votre eſclave ſincère

cère & son rapport fidèle, je regarderois ce qu'il vient de m'apprendre, comme un bonheur dans la triste situation où nous sommes. Outre les périls que nous avons à courir jusqu'à la Caroline, & la longueur du chemin qui m'épouvante, je me sens une extrême répugnance à me présenter dans une Habitation Angloise dans ce misérable équipage. Si j'osois compter sur les Abaquis, nous tâcherions de gagner tous ensemble leur vallée; nous nous y fournirions de vêtemens & de vivres; & nous faisant accompagner des plus résolus, nous serions à couvert des insultes, non seulement des autres Sauvages, mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Will. Il me demanda ce que je pensois de ce projet. Je lui renouvellai les assurances que je lui avois données du bon caractère d'Iglou, & je lui dis que je remettois tout le reste à sa prudence. Il fit approcher encore une fois cet esclave, & lui ayant fait répéter ce qu'il avoit déja entendu, avec de nouvelles circonstances, il conclut qu'en

qu'en six jours, ou plutôt en six nuits, car c'étoit une sureté qu'il vouloit toujours prendre, nous pourrions nous rendre à la vallée des Abaquis. Ce qui nous restoit de vivres pouvoit nous suffire jusques-là; desorte que le dessein de ce voyage fut regardé comme une résolution prise.

Pendant que nous nous entretenions ainsi, & que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny interrompoit à tous momens mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Mylord. Il entendit ce que cela signifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendus par les deux Dames. L'obscurité n'étoit pas si profonde, qu'on ne pût fort bien distinguer les objets. J'apperçus Fanny. Hélas! dans quel état l'apperçus-je! Quel nom donnerai-je aux sentimens de tendresse qu'une vue si chère & si souhaitée me fit naître? & comment exprimerai-je en même tems la douleur & la compassion dont je me sentis pénétré?

Ses femmes avoient employé assez

ſez adroitement le linge & les habits que j'avois envoyés pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête & les pieds nuds. Ses cheveux étoient épars ſur ſes épaules. Elle étoit aſſiſe proche de Madame Riding, & elle avoit la tête appuyée ſur ſes genoux. Comme elle tenoit les yeux fermés, & qu'il ne paroiſſoit pas qu'elle nous apperçût: Regardez-nous ma fille, lui dit Mylord, c'eſt Cléveland que je vous amène. Elle jetta les yeux ſur moi, & elle les baiſſa auſſi-tôt avec un profond ſoupir. Je ſavois bien qu'elle n'étoit pas encore informée de mon innocence; deſorte qu'avec les plus violens tranſports dont on ait jamais été agité, je ne laiſſois pas de demeurer froid & immobile à l'extérieur, ſans avoir même la hardieſſe de me jetter à ſes genoux. Son père, qui jugea aiſément d'où venoient ſon ſilence & ma timidité, la fit lever en la prenant par la main. Faites donc, lui dit-il, quelques honnêtetés à Cléveland. Nous l'avons accuſé injuſtement, il nous a toujours aimés. Elle ſe leva, & je
me

me jettai alors à genoux devant elle avec une action si passionnée, qu'elle n'eut pas besoin d'autre interprète de mes sentimens. Je voulois baiser ses pieds; elle m'arrêta, & me priant d'une voix basse de me lever, je vis qu'elle versoit une abondance de larmes, & qu'elle se faisoit effort pour retenir ses gémissemens. Mylord, aussi attendri que moi de l'état où il la voyoit, me dit de l'embrasser. Ah Mylord, m'écriai-je, je ne demande que d'être souffert à ses genoux! & m'y jettant pour la seconde fois, je ne quiterois cette situation qu'avec la vie, si elle ne reprenoit pas les sentimens de bonté qu'elle avoit eu pour moi. Soyez sans inquiétude, me répondit le Vicomte; je vous réponds qu'elle vous aime, & que nous sommes tous fort satisfaits de vous revoir.

Madame Riding m'assura la même chose, en m'embrassant tendrement. Je leur adressai à tous trois, l'un après l'autre, mille choses tendres & touchantes; & Mylord s'étant assis, & nous faisant

ſant ſigne de l'imiter, je pris ma place aux pieds de ma Souveraine, avec plus de joie que je n'en aurois eu ſur le prémier trône de l'Univers.

Je ne ſai comment le cœur peut paſſer ſi ſubitement d'une certaine ſituation, à celle qui lui eſt oppoſée : un inſtant produit quelquefois cette étrange viciſſitude. Eſt-ce donc qu'il y a ſi peu de différence entre les mouvemens intérieurs qui font la douleur & la joie? Ou plutôt, n'eſt-ce pas en effet le même mouvement qui prend différens noms, ſelon qu'il change d'objet & de cauſe? Qu'on y faſſe attention, une véritable joie a les mêmes ſymptomes qu'une exceſſive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'uſage de la voix, elle cauſe une délicieuſe langueur, elle attache l'ame à conſidérer la cauſe de ſes émotions; & de deux hommes tranſportés l'un de joie & l'autre de douleur, je ne ſai lequel ſouffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le ſentiment dont il jouït. Pour moi, qui n'avois pu retenir

mes pleurs à la vue du triste état où j'avois trouvé Mylord & sa fille, je m'apperçus que j'en versois encore lorsque je commençai à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur estime. J'avois les yeux attachés sur Fanny, l'obscurité ne pouvoit me faire perdre un seul de ses regards. Je leur reprochai tendrement, à elle & à son père, les peines mortelles que leurs injustes soupçons m'avoient causées ; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affection. Ils me le promirent de la manière la plus tendre ; & Fanny elle-même, autorisée par son père, & touchée des témoignages de ma passion, ne se refusa pas à mes innocentes caresses.

Nous passâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmant dans la résolution de nous remettre à la conduite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour, pour prendre le chemin de la vallée des Abaquis. Les deux Dames se servirent de nos chevaux.

Nous

Nous étions continuellement autour d'elles, & si attentifs à leur rendre toutes sortes de services, qu'elles ne souffrirent point d'autre incommodité pendant sept nuits de marche, que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous passions le tems jusqu'au soir à nous entretenir de nos avantures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchissemens. Il me vint à l'esprit plus d'une fois de proposer à Mylord l'accomplissement de ses promesses, c'est-à-dire l'exécution de mon mariage avec sa fille. J'en parlai à Fanny. Qui sait, lui dis-je, à quoi le Ciel nous réserve? Un mal-entendu m'a exposé au malheur de vous perdre, dans un tems où nous n'appréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui, nous sommes peut-être à la veille de quelque nouvelle disgrace, qui peut nous séparer plus longtems que jamais. Ah! s'il faloit vous quiter sans être à vous! ... Hélas! repris-je après un moment de réflexion, soit après, soit a-

vant le bonheur de vous être uni, il ne faut plus espérer que je puisse vivre sans vous. Mais quelle plus douce consolation pourrois-je souhaiter, même en mourant, que de vous appartenir par les liens du mariage? Chère Fanny, n'y consentez-vous pas? Ai-je quelque chose à combattre dans votre cœur?

Elle me répondit que j'en étois le maître absolu, qu'elle me laissoit le soin de notre bonheur commun, & qu'elle le souhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc guères à l'obtenir, repris-je; & je m'adressai sur le champ à Madame Riding, que je priai de faire cette proposition à Mylord. Elle ne refusa pas de s'en charger; mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence, me dit-elle, qu'il consentît à me donner sa fille sans les cérémonies de l'Eglise. Cependant elle fit naître l'occasion de lui en parler, & elle fut surprise de lui entendre dire, non seulement qu'il y a-

voit

voit déja pensé, mais que son dessein étoit de prévenir ma demande, si nous pouvions jouïr d'un moment de tranquilité chez les Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureusement. Lorsque nous fûmes à une certaine distance de la principale habitation, Iglou nous fit entendre qu'il étoit à propos qu'il y entrât seul, pour disposer son peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir sans crainte & sans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Mylord. Ne trahis point ton Maître, & souviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il se jetta à mes pieds avec un transport de joie, & il me protesta que loin de mériter que j'eusse la moindre défiance de sa fidélité, il alloit me faire voir non seulement qu'il nous étoit dévoué entièrement, mais encore que les Européens ne rendent point justice aux Américains, en les prenant

nous pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta, en nous promettant de ne nous pas causer d'impatience par sa lenteur. Quoique Mylord eût été l'auteur de ce voyage, je remarquai que se voyant si proche d'être livré à la discrétion d'un Peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi, qui connoissois parfaitement mon esclave, je n'avois d'autre crainte que celle qui est inséparable de l'amour, même dans l'éloignement du danger....

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais s'il se présenta d'abord seul, ce ne fut que par une précaution semblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ses compatriotes, c'est-à-dire par la crainte de nous causer quelque allarme, si nous l'eussions vu trop bien accompagné. Nous entendîmes son rapport avec empressement. Il nous dit d'un air satisfait, que nous connoîtrions bientôt s'il étoit considéré parmi les siens. Il nous prévint seulement sur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous pa-

vostre bizarres & incommodes ; & il nous pria particulièrement, de ne nous pas offenser de la curiosité avec laquelle on s'approcheroit de nous pour observer nos manières & notre figure. Il n'avoit pas fini son discours, que nous vîmes sortir de l'habitation un gros de Sauvages, qui n'étoit pas composé de moins de cinq ou six cens personnes. Iglou nous pria encore de ne nous pas allarmer. Il nous apprit que c'étoit par l'ordre des Chefs, & pour nous faire honneur, qu'une partie des habitans s'étoient assemblés pour venir au-devant de nous. Ils s'avancérent en effet vers le lieu où nous étions. S'étant arrêtés à cinquante pas de distance, ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'il devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaisir d'empêcher toute cette troupe de s'approcher, & qu'il suffisoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux, Mylord donna ordre au petit nombre de personnes qui composoient sa.

ſa ſuite, de garder beaucoup de meſures avec les Sauvages, & de les traiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui ſe détachérent du corps, & qui ſuivirent Iglou. Nous nous tinmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré Mylord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs prémiers reſpects, ils le saluérent en courbant le corps & en croiſant les bras de mille façons différentes. Ils me firent enſuite les mêmes civilités, & ils n'en adreſſérent pas moins aux deux Dames. Cette prémière cérémonie ſe paſſa en ſilence. Iglou prit enfin la parole pour eux, & il nous aſſura en leur nom, qu'ils étoient charmés de nous voir, & qu'il n'y avoit point de ſervices qu'ils ne fuſſent diſpoſés à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur répondre, que nous étions perſuadés de leur générosité & de leur bonne-foi, & que c'étoit ſur ce fondement que nous n'avions point appréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur aſſiſtance & leur amitié.

Auſſi-

Aussi-tôt que ces complimens furent finis, & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & sincère que nous tâchions de répandre dans nos manières & sur nos visages, ils nous firent des caresses beaucoup plus familières. Ils nous baisérent plusieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une apparence d'étonnement, & je crus appercevoir du bon-sens & de la réflexion dans la manière dont ils se communiquoient leurs remarques. Leur figure n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils sont bazanés, mais sans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau est une espèce de brun foncé, qu'ils apportent presque en naissant, & qui se soutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils sont nuds, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur ame; & quoiqu'il y ait en général quelque chose de farou-

 cho-

che dans leur air & dans leurs regards, on ne sauroit dire que ce soit férocité, ni que leur extérieur soit capable de causer de l'épouvante. La plupart étoient armés d'arcs & de flèches, & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes qui traversoient bizarrement leurs cheveux.

Quelque attention qu'ils eussent tous à nous observer, j'en remarquai deux qui s'attachérent à moi plus particuliérement, & qui me renouvelloient à tous momens leurs caresses. Iglou me fit connoître que l'un étoit son père, & l'autre son frère. Il leur avoit déja dit que j'étois son Maître, & que je l'avois toujours traité avec une indulgence qu'on n'a pas ordinairement pour un esclave; de sorte qu'ils s'efforçoient à l'envi à me marquer leur reconnoissance. Ils conservérent si constamment cette disposition, qu'ils ne se lassérent pas dans la suite de m'en donner sans cesse de nouvelles preuves.

Iglou nous proposa de nous rendre

dre dans l'habitation. Nous y consentîmes. A peine l'eut-il dit aux autres Sauvages, que sur un signe qu'ils firent à ceux qui ne s'étoient point encore approchés, nous les vîmes accourir vers nous avec précipitation. Il falut essuyer pendant longtems leurs salutations & leurs caresses. Il y avoit parmi eux quelques femmes, qu'Iglou présenta à Fanny & à Madame Riding. L'une étoit sa sœur. Il me pria d'engager Fanny à recevoir ses services, & à souffrir qu'elle fût continuellement auprès d'elle. Ces femmes étoient de la même couleur que leurs époux, mais elles avoient quelque chose de plus doux dans le visage & dans les yeux. Fanny traita avec bonté la sœur d'Iglou, qui s'appelloit *Rem.* Nous entendions pendant ce tems-là un bruit confus de paroles, dont nous ne pouvions distinguer l'articulation; & comme les marques d'amitié se renouvelloient si souvent qu'elles commençoient à nous devenir incommodes, je témoignai à Iglou que nous souhaitions d'être

conduits dans quelque lieu où nous pussions être plus tranquiles. Il me dit qu'on nous avoit préparé des logemens où nous serions les maîtres, & dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que nous y voudrions recevoir; mais qu'il faloit donner quelque chose à l'ardeur de son peuple, dont la conduite se règloit ordinairement par les prémières impressions. Nous fûmes obligés, pour suivre ce conseil, de souffrir qu'on nous portât à l'habitation d'une manière extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages, qui nous firent asseoir sur leurs mains, qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts, pour composer une espèce de banc; & nous faisant passer les bras à droite & à gauche sur leurs épaules & autour de leur cou, ils nous transportérent dans cette posture, avec une légèreté surprenante, l'espace de plus de cinq-cens pas qu'il y avoit jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs rues & dans leurs maisons. Leurs

rues

rues ne ſont point pavées ; mais le fond en eſt de ſable, ce qui les rend très incommodes en Eté, à cauſe de la pouſſière que le moindre vent agite continuellement. Les maiſons ſont compoſées d'un mélange de bois, de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage ; mais en récompenſe elles ſont ſi longues & ſi larges, qu'une ſeule ſuffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux Chefs qui en ayent de particulières. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes. Nous y entrâmes avec joie, pour nous délivrer de la foule du peuple ; & quoique les chefs y fuſſent entrés avec nous, ils eurent la complaiſance de ſe retirer lorsqu'Iglou les eut averti de notre part que nous avions beſoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un ſi dangereux voyage nous avoient rendu le repos abſolument néceſſaire. Iglou nous fit apporter par quelques Sauvages, qui avoient reçu ordre de nous ſervir, un grand nombre de peaux dont il nous fit

composer des lits, aussi conformes qu'il lui fut possible aux usages d'Europe. Il triomphoit de joie en nous faisant rendre ces services, qui nous marquoient non seulement son affection, mais encore l'autorité de sa famille, & la considération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertissoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer, & par laquelle il vouloit nous surprendre agréablement. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de sa nation, nous vîmes notre porte s'ouvrir, & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeiles chargées de viandes rôties, & des meilleurs fruits du pays. Elles nous les servirent, sinon avec magnificence, du moins avec assez de propreté pour ne nous laisser rien appercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuser d'en manger quelque chose, quoique la faim ne fût pas notre besoin le plus pressant. Les filles Sauvages danserent pendant notre repas. Iglou les animoit, croyant ce spectacle fort

fort propre à nous divertir. Enfin je lui fis connoître que nous souhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au sommeil, nous nous entretînmes longtems de l'état de notre fortune. Mylord nous témoigna qu'il étoit fort satisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors de cette nation, répondoit parfaitement aux promesses d'Iglou. Nous étions du moins assurés de pouvoir nous y délasser tranquilement pendant quelques jours. Pour l'escorte que nous eussions souhaité d'obtenir jusqu'à la Caroline, nous ne crûmes pas que ce fût une proposition à faire dès les prémiers momens de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commencions à voir fort bien qu'il ne lui seroit pas difficile de nous la faire accorder. Tout s'achemine heureusement, reprit Mylord après ces réflexions, & je ne sai comment nous pourrons assez reconnoître les obligations que nous avons

à.

à Cléveland. Un discours si obligeant fut une ouverture extrêmement favorable pour mes desirs. J'y répondis aussi-tôt de la manière la plus propre à faire connoître leur ardeur; & Mylord, qui comprit le sens de ma réponse, me dit ouvertement, que Fanny seroit mon épouse quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai, ô Dieu! m'écriai-je; peut-il y avoir à présent le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut être exécuté dès ce moment? Vous allez trop vite, repartit Mylord, attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réflexion, ajouta-t-il, que nous sommes sans Ministre, mais cette difficulté n'empêchera pas que je ne vous donne ici ma fille. L'Autorité Sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un père. Mon consentement & ma bénédiction suppléeront au défaut des cérémonies de l'Eglise, & nous le réparerons dans la suite par une célébration plus canonique.

Cette assurance formelle me mit dans la plus douce situation où je me

me sois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flatai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver, & que j'allois être élevé pour toujours au-dessus de la fortune & de tous les revers. Il est vrai que ma joie étoit mêlée de quelque tristesse, lorsque je pensois à l'état auquel Fanny étoit réduite, & aux misérables circonstances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les évènemens. Quelle fête! Quelle pompe nuptiale! Dans le fond de l'Amérique, au milieu d'un Peuple barbare dépourvu des commodités les plus nécessaires à la vie! Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l'excès de notre misère, n'en fût moins sensible à notre bonheur commun, & que cela ne me dérobât quelque chose de sa tendresse & des marques que j'osois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponse les confirma. Hélas! me dit-elle, quelle bizarre destinée! quels auspices pour les suites de notre amour & de notre mariage! Elle pro-

prononça ces quatre mots en me serrant la main, & en laissant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un si triste présage; mais rejettant ce mouvement comme une foiblesse, je ne pensai qu'à rassurer Fanny. Notre tendresse, lui dis-je, & notre constance l'emporteront sur la malignité de notre sort. Je ne m'allarme de rien, si vous m'aimez. Ah si je vous aime! reprit-elle tendrement. N'est-ce pas encore un présage terrible pour moi, que vous en puissiez douter? Non, ajouta-t-elle en redoublant ses larmes, je ne serai pas plus heureuse que ma mère. J'eus beaucoup de peine à dissiper ses frayeurs & son agitation, & j'y employai une partie de la nuit, pendant que Mylord & Madame Riding la passoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des pressentimens de Fanny, que je la connoissois d'un caractère d'esprit solide, & fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant, comme je ne prévoyois rien, du moins par rapport

à elle & à moi, qui dût me causer de véritables allarmes, je ne laissai pas de passer tranquilement une nuit qui devoit être suivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les desirs de mon cœur seront demain satisfaits, disois-je en m'endormant; j'obtiendrai ce que j'aime; j'en serai plus fort contre les coups de la Fortune. L'étude de la Sagesse sera desormais ma seule occupation, j'y trouverai toujours assez de ressource pour me défendre contre des maux d'une certaine nature. L'indigence, par exemple, n'aura jamais le pouvoir de me causer un moment de chagrin. Si je suis foible par quelque endroit, c'est par le cœur; & c'est heureusement de ce côté-là que je serai le moins exposé, puisque j'épouse demain Fanny, & que rien dorénavant ne sera capable de me séparer d'elle, non plus que de Mylord & de Madame Riding. Le sommeil me prit dans ces pensées, & je ne me réveillai le lendemain que pour les reprendre avec un renouvellement de joie & de contentement.

Iglou, qui fut informé de la conclu-

clusion si prochaine de mon mariage, se donna beaucoup de mouvement sans m'en avertir, pour engager ses compatriotes à le célébrer d'une manière éclatante. Je passe sur cette fête ridicule, que nous fûmes obligés de souffrir par des vues d'intérêt. Nous n'y considérâmes que l'utilité dont notre complaisance nous pouvoit être pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il falut accepter un festin qui nous fut offert par les principaux, & consentir à prendre place à table avec eux. Mylord se fit même un plaisir de nous faire observer leurs cérémonies. Il en laissa la direction au père d'Iglou, qui tenoit un des prémiers rangs dans l'assemblée. Aussi-tôt que le souper fut fini, ce Sauvage vint me prendre à la place où j'étois assis, pendant que sa fille prenoit aussi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maison, & tous les assistans formérent un cercle autour de nous. Rem, sœur d'Iglou, me présenta une espèce de corde composée d'écorce d'arbre, & elle

le me fit entendre qu'il faloit que je la reçusse pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit serrer fortement les nœuds. Ensuite offrant à Fanny le bout de la même corde, qui étoit fort longue, elle l'aida à me la passer aussi autour du corps, & me lier comme elle l'étoit ellemême. Nous tenions ainsi l'un à l'autre, à la distance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'approchérent alors successivement, & feignirent l'un après l'autre d'employer toute leur adresse pour desserrer nos nœuds. A mesure que chacun d'eux se retiroit, il témoignoit par un branlement de tête & par quelques paroles, que son entreprise n'avoit pu réussir. Lorsqu'ils eurent tâché de nous délier par adresse, ils revinrent dans le même ordre, & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'ayant pas eu plus de succès que la prémière, le pére d'Iglou & sa fille nous conduisirent auprès de Mylord, & ils lui dirent, comme nous l'apprîmes ensuite par l'explication d'Iglou, qu'ils avoient trouvé

sa fille liée comme il la voyoit, qu'ils s'étoient efforcés inutilement de la mettre en liberté, & que c'étoit à lui à tenter s'il réussiroit plus heureusement. On lui avoit mis entre les mains une corde, qu'on lui fit jetter pour toute réponse autour de sa fille & de moi; il nous lia ainsi étroitement l'un avec l'autre, & outre les nœuds qu'il fit à sa propre corde, il en ajouta quelques-uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Des Sauvages témoignérent leur applaudissement par de grands cris. L'un d'entre eux dit alors en levant la voix, que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étant trouvés inutiles, & le pére lui-même ayant contribué à serrer nos liens, il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre; que nous n'avions à nous plaindre de personne, puisque nous nous en étions chargés volontairement; qu'il étoit bien clair que c'étoit le Soleil même qui nous avoit inspiré cette envie; qu'il béniroit notre union; & que nous devions lui promettre par reconnoissance, de ne nous re-

pentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le Soleil, & ne reconnoissent pas d'autre Divinité. Il eût falu, pour achever notre mariage selon leurs coutumes, prendre cet Astre à témoin de la constance de notre engagement; mais ayant d'autres principes de Religion, je choisis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en présence du Ciel & de son père; & elle fit en même tems la même chose à mon égard, par l'ordre de Mylord, qui lui dicta lui-même ses expressions. Il nous fit ajouter à ce serment, la promesse de nous présenter aux pieds des autels aussitôt que nous en aurions la commodité, pour y recevoir la bénédiction d'un Ministre; & il nous donna ensuite la sienne avec les plus vives marques de tendresse & de satisfaction. Je me jettai à ses genoux, dans un transport de joie & de reconnoissance. J'y demeurai quelque tems, sans pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroissoit un songe. Je me demandai mille fois si j'étois encore

core ce malheureux Cléveland, accoutumé à souffrir & à se plaindre, & je me crus réconcilié pour toujours avec la Fortune.

Après avoir souffert pendant quelques momens les caresses & les félicitations bizarres des Sauvages, nous retournâmes à notre cabane. Mylord, qui avoit été fort content du zèle de ces Barbares, changea la résolution qu'il avoit prise de ne pas leur proposer si-tôt de nous accorder une escorte. Il crut au contraire que ce seroit dans la prémière ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce secours ; & il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle manière il leur feroit cette proposition. Je leur laissai ce soin, tandis que j'étois occupé avec ma chère épouse à satisfaire mon amour & le sien.

J'étois tendre & passionné, & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant, croira-t-on que dans une nuit toute consacrée à la joie & aux douceurs de l'amour, la tristesse & la douleur me firent encore sentir leur amertume? Etrange ca-
price

price du Sort, qui ne m'a jamais laiſſé goûter de plaiſir ſans mêlange! Je tenois Fanny dans mes bras, je n'aurois pu me former même l'idée d'une condition plus douce: mais dans le tems que je recevois ſes plus tendres careſſes, je m'apperçus qu'elle pouſſoit des ſoupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquile. Je lui en fis des reproches, auxquels elle ne put répondre ſi bien, qu'elle ne me laiſſât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accuſé ſon indifférence, ſi j'euſſe pu douter de ſon amour; mais j'en avois des preuves que rien n'étoit capable de me rendre ſuſpectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laiſſé découvrir quelque choſe de ſon trouble, & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ſes ſoupirs. Je la preſſai envain de s'expliquer, à moi qui l'adorois, à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle ſe plaignit à ſon tour de l'injure que je faiſois à ſa tendreſſe, & elle me força de renfermer mes agita-
 tions

tions dans mon cœur. Mais elles n'en fubfiftérent pas moins, & je fentis trop bien qu'il manquoit quelque chofe à fa félicité, & par conféquent à la mienne.

N'anticipons pas fur cette nouvelle fource de peine. Quoique je n'en aye guères effuyé de plus fenfibles, elles ont été précédées par un fi grand nombre d'autres infortunes, qu'en fuivant fimplement l'ordre des évènemens de ma vie, j'aurai toujours dequoi foutenir l'attention de mes lecteurs.

Les nouvelles affurances que je reçus de l'affection de Fanny furent fi perfuafives, que les joignant aux preuves paffées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment fans lui faire injuftice. Ainfi je conclus à n'attribuer les marques de fa trifteffe qu'à la mauvaife fituation de notre fortune, & à mille incommodités que tout notre zèle ne pouvoit l'empêcher de reffentir. Je favois d'ailleurs, que le fond de fon humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, mê-

me dans la condition la plus heureuse; & loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractère, je le goûtois extrêmement, parce qu'il dispose toujours un cœur à la tendresse & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire souvenir, que ce n'étoit pas à moi qu'elle devoit faire un mystère de ses peines, puisqu'elle étoit bien assurée que ma vie même ne seroit jamais épargnée pour les dissiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laisser rien appercevoir à Mylord de ce petit démêlé. Nous apprîmes le matin, qu'Iglou avoit choisi ce jour-là pour proposer notre départ aux Sauvages, & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit pas de raisons qui pussent nous empêcher de l'espérer, desorte que nous comptions sur d'heureuses nouvelles à son retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que sa commission n'avoit point réussi. Je me suis hâté de venir seul, dit-il tristement à Mylord, pour vous prévenir sur le sujet qui

va amener ici nos principaux chefs. Je leur ai expliqué vos desirs, & l'intention où vous êtes de vous rendre incessamment à la Caroline. Ils ont paru affligés de votre résolution, qui les privera si-tôt du plaisir de vous voir. Cependant, lorsque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent nécessairement, & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y consentent, ils se sont accordés tous d'une voix à vous laisser la liberté que vous desirez. Pour l'escorte, elle vous sera accordée, aussi nombreuse que vous le demanderez, & le desir d'en être est déja si répandu, que chacun sollicite avec empressement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureusement finie, continua Iglou, & je me disposois à revenir pour vous en rendre compte, lorsqu'un des plus anciens de la troupe a fait une proposition qui va vous causer beaucoup de chagrin. C'est de vous laisser partir à-la-vérité, mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtresse:

Iglou

Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce dessein, ajouta-t-il, a été reçu de tout le monde avec des cris de joie & d'applaudissement. Je me suis efforcé envain de la faire changer, en leur représentant que vous feriez difficulté d'y consentir. Ils ne m'ont pas écouté, & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce récit nous causa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagés dans cet embarras, & de lui demander où étoit sa bonne-foi & celle de ses compatriotes? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes, qui marquoient sa sincérité & son desespoir. Les Sauvages ne tardérent point à paroître. Ils firent expliquer leur demande à Mylord par Iglou; & sans attendre sa réponse, ils nous environnérent Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joie qu'ils avoient de nous conserver parmi eux. Je me dégageai de leurs

 mains,

mains, & m'approchant de Mylord, je l'embrassai, & je le serrai de mes bras, en tâchant de leur faire entendre par mes signes que je ne voulois point me séparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendrir, ou à les persuader. Il ne me parut pas qu'ils fissent même attention à la force de nos raisons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui dansoient autour de nous, & qui nous baisoient affectueusement au front & à la poitrine. Mylord, voyant bien qu'il seroit difficile de les faire changer de pensée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque tems pour délibérer sur leur prière. Ils se retirérent, sur quelques instances que nous leur fîmes de nous laisser seuls.

Il seroit difficile de se représenter notre incertitude & notre affliction. Nous tinmes conseil sur cet étrange évènement. Il ne sembloit pas qu'il y eût deux partis à prendre: car, abandonner Mylord pour de-

meu-

menter parmi les Abaquis, n'étoit pas même une chose à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confessoit avec larmes, que les Sauvages ne revenoient guères d'une résolution qu'ils avoient une fois prise avec tant de joie & d'unanimité, & que ce n'étoit ni par raisonnemens, ni par prières qu'il faloit espérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me disoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zèle & de leur amitié; ils vous accorderont une autorité absolue dans la nation, vous les gouvernerez.

Cette manière de s'expliquer nous fit douter pendant quelques momens s'il ne nous trompoit pas, & s'il n'agissoit pas de concert avec ses compatriotes. Mais nous rendîmes plus de justice à sa

bonne-foi, lorsque nous le vîmes prêt à suivre la résolution à laquelle Mylord s'arrêta. Ce fut de nous dérober secrettement, & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline, au risque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma disposition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres, dont nous appréhendions de ne pouvoir nous fournir aisément. Iglou promit d'y employer toute son adresse. Ce projet nous rendit plus tranquiles. Mais il nous fut aisé de remarquer dès le même jour, que les Sauvages avoient quelque défiance de notre dessein, & qu'ils nous observoient. Nous apprîmes d'Iglou quelque tems après, qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour sur nos démarches, & que sous prétexte de nous rendre service, ils demeureroient sans cesse dans la cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle causa tant de chagrin & d'impatience à Mylord,

lord, que si le petit nombre de domestiques qui lui restoit n'eût point été nud & sans armes, il eût pensé à nous ouvrir un passage par la force. Mais j'étois le seul qui eût une épée & deux pistolets, & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut presque sans remède, ou du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hazard, & de la longueur du tems.

Mylord étoit inconsolable. Outre l'ennui du séjour & les incommodités de notre situation, il faisoit réflexion à tous momens, que cette espèce de captivité le rendoit inutile aux affaires du Roi. Rien ne l'affligeoit tant que cette pensée. Il employa un mois tout entier à méditer sur notre fuite, ou à solliciter les Sauvages par tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le seconda de tout son zèle. Enfin, ne voyant nulle apparence de réussir, & prévoyant bien que les difficultés ne feroient qu'augmenter à l'avenir, parce que l'habitude de nous

voir seroit encore un lien plus fort pour les Abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je suis résolu, nous dit-il un jour, de vous quiter pendant quelque tems, & d'accepter l'escorte des Sauvages sous la conduite d'Iglou. Je vous laisserai tous mes domestiques. Mon absence ne sera pas de longue durée. Si je réussis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir assez fort pour vous tirer de cette prison. Si mes entreprises ne tournent point heureusement, vous me reverrez bientôt ici pour la partager avec vous. Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger pour vous pendant mon éloignement. C'est par affection que ces Barbares vous retiennent. Ils sont d'un caractère fort humain. Je vai vous les attacher encore plus, en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, & en leur faisant valoir cette preuve de mon estime & de ma confiance. Conduisez-vous doucement avec eux, entrez dans leurs manières & dans leurs usages : ils con-

continueront à vous respecter, comme ils ont fait jusqu'aujourd'hui. Et plus j'y pense, ajouta-t-il, plus je trouve dequoi me consoler de la nécessité où je suis de vous laisser ici sans moi : vous y serez plus en sureté, que si vous me suiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à opposer au raisonnement de Mylord, pour ce qui concernoit Fanny; car j'étois persuadé par la connoissance que j'acquérois de plus en plus de l'humeur des Sauvages, qu'il n'y avoit rien à appréhender parmi eux; & je concevois bien qu'à la réserve de certaines incommodités, elle auroit moins à souffrir chez les Abaquis, que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Mylord que j'aurois voulu suivre, & mon épouse que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, sans savoir ce que j'ai à espérer pour le succès de vos desseins, ni même pour la

ſureté de votre vie ? Vous allez vous expoſer à mille dangers, que je ne partagerai pas. Nous ne ſerons pas même informés des lieux où la Fortune va vous conduire. Quelle vie allons-nous mener, dans les allarmes où nous ſerons continuellement ? Et ſans parler de mes propres peines, comment voulez-vous que Fanny ſe conſole de votre abſence ? Il me répondit, que nous l'aurions ſans ceſſe préſent, elle en moi, & moi en elle; que nous faiſions tous deux la meilleure partie de lui-même; & que nous ne devions point douter par conſéquent qu'il ne nous ramenât l'autre auſſi promtement qu'il lui ſeroit poſſible, pour la rejoindre à celle qu'il laiſſoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même abſolument de ne rien oppoſer davantage à ſa réſolution, & il chargea Iglou preſqu'auſſi-tôt de demander l'eſcorte aux Sauvages.

Sa demande, & la promeſſe de

nous

nous laisser dans l'habitation, furent reçues de ces Barbares avec une joie incroyable. Ils laissérent à Mylord le choix des sujets & du nombre. Cent hommes lui parurent suffire. Il se reposa sur Iglou du soin de les choisir, & ne voulant plus d'autre délai que celui qui étoit nécessaire à ses gens pour préparer leurs armes & leurs provisions, il ne tarda point à partir aussi-tôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus pressantes instances, que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ses domestiques. Il nous laissa Youngster, en qui il avoit beaucoup de confiance, avec deux autres Anglois qui l'avoient suivi depuis Rouen. Ses adieux, & la manière touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre sureté, nous pénétrérent jusqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher père & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas! que ne me fut-il

permis de le suivre! J'aurois répandu tout mon sang pour le défendre. J'aurois attiré sur moi seul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût couté que la vie, & c'eût été la plus légère de toutes les pertes que j'étois destiné à souffrir.

Cependant je demeurois chargé d'un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chère. Fanny, dis-je à mon épouse lorsque je me trouvai seul avec elle & Madame Riding, c'est à présent que nous allons éprouver si l'amour suffit pour rendre deux cœurs tranquilles & heureux. Nous n'avons plus d'autre ressource. Madame Riding aura les consolations de l'amitié, & nous celles de l'amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire : Ah ! si j'étois du moins bien assurée que vous m'aimez ! Elle n'ajouta rien, & je remarquai que Madame Riding lui avoit fait signe des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai sur le champ de repartir avec ma tendresse ordinaire, qu'elle ne

devoit pas se plaindre de son sort, si elle pouvoit être heureuse par la possession d'un bien dont elle avoit une si parfaite assurance. Mais, quelque éloigné que je fusse de soupçonner le moindre mystère dans son expression, je ne laissai pas d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander si elle comprenoit quelque chose aux doutes de Fanny ? Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une réponse flateuse; ce qui ne m'empêcha point de trouver dans son air & dans le tour de ses paroles une apparence de contrainte, qui eût été capable de m'allarmer, si j'eusse eu l'esprit tourné naturellement aux soupçons. Mais n'en pouvant former de raisonnables, je ne témoignai point d'empressement pour être mieux éclairci.

Je remarque ainsi, à chaque occasion, les seules lumières que j'aye jamais eues sur un des plus terribles évènemens de ma vie. Fanny étoit tendre & fidèle: mais avec ces qualités, qui la rendoient capa-

capable d'une grande passion, il lui en manquoit une essentielle pour être heureuse du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au sien. Ainsi nous étions destinés tous deux, elle à me rendre malheureux sans le vouloir, & moi à l'être sans le mériter.

L'affection des Sauvages devint si vive, lorsqu'ils se crurent assurés que c'étoit volontairement que nous consentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occupérent qu'à nous en donner des preuves continuelles. Leur prémier soin fut d'apporter à l'envi dans notre cabane, tout ce qui pouvoit servir à l'embellir. Nos murs, & le pavé même de nos chambres, furent couverts de peaux. Comme l'ardeur du Soleil paroissoit nous incommoder, ils transplantérent quelques arbres d'une grosseur considérable, dont ils environnérent notre maison pour nous fournir de l'ombre; & voyant que nous n'étions pas disposés à suivre leur façon de se vétir, ou plutôt à nous tenir presque nuds comme eux, ils nous

nous firent présent d'un grand nombre de peaux, les plus belles du monde, dont nous nous composâmes des habits fort commodes. Rem, sœur d'Iglou, étoit sans cesse auprès de mon épouse. Son frère lui avoit recommandé à son départ de ne s'en pas écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive & la mémoire facile, desorte qu'elle apprit en peu de tems assez d'Anglois pour nous entendre. Je me fis aussi une occupation d'apprendre la langue des Abaquis, & j'y réussis plus promtement que je ne l'avois espéré. Cette connoissance fut un nouveau lien qui nous attacha encore plus les Sauvages. Je n'eus pas plutôt commencé à m'expliquer avec un peu de facilité dans leur langue, que j'eus peine dans la suite à me procurer un moment de solitude & de liberté. Ils s'empressoient à toutes les heures du jour de me venir voir, & de m'entretenir. Leur étonnement paroissoit extrême, lorsqu'ils entendoient sortir de ma bouche quelque chose qui s'accor-

doit avec leurs idées, ou qui leur en faisoit naître de nouvelles. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur donnai quelques conseils, dont ils se trouvérent si bien, qu'ils s'accoutumérent peu à peu à ne rien entreprendre sans me consulter. J'étois de toutes leurs assemblées; & quelque peu de goût que j'eusse pour leurs divertissemens, il faloit en être aussi, on m'y faisoit toujours prendre la prémière place. Enfin, je reconnus aisément que mon crédit ne feroit qu'augmenter sans cesse, avec ma facilité à m'exprimer; & qu'il ne me seroit pas même difficile de parvenir, comme Iglou me l'avoit prédit, à les règler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit pas assurément mon ambition. Cependant deux mois s'étant déja écoulés depuis le départ de Mylord, & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ses nouvelles ne me permettant pas de vivre tranquile, je résolus de mettre la disposition des Abaquis

à

à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette résolution & mes motifs. Elle en approuva un, qui étoit l'envie d'acquérir assez d'empire sur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de Mylord, ou du moins ce qui étoit nécessaire pour nous éclaircir du sort de son voyage. Pour le second, qui venoit de ma tendresse pour cette chère épouse, & qui n'étoit que le dessein de m'assurer de plus en plus contre l'inconstance des Sauvages, elle eût souhaité, me dit-elle, que j'eusse pris une voie propre seulement à les soutenir dans les sentimens qu'ils avoient eu pour nous jusqu'alors, mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juste ; car à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé, nous devions nous attendre qu'il ne nous seroit jamais facile de sortir de leurs mains, & les difficultés ne pouvoient manquer de croître, à mesure que leur attachement augmenteroit.

Je répondis néanmoins à Fanny, que des craintes éloignées ne devoient pas l'emporter sur l'utilité présente, dont mon autorité seroit infailliblement pour Mylord; qu'en devenant, s'il étoit possible le principal chef des Abaquis, j'allois me mettre en état de rendre service non seulement à son père, mais peut-être même au Roi Charles; que cette nation étoit nombreuse & résolue; que si je réussissois à la rendre capable de discipline, je ne doutois pas que je n'en pusse former un corps considérable, & me faire craindre peut-être en Amérique en me mettant à leur tête; qu'il étoit sûr du moins que nous n'avions point d'autre voie à choisir pour découvrir ce que Mylord étoit devenu, & pour nous employer utilement à son secours.

Outre l'amour & la confiance qui ne me permettoient pas de rien déguiser à Fanny, j'avois une forte raison de lui faire savoir mes desseins. Je m'étois apperçu qu'un Sauvage des plus accrédités de

de la nation, & dont le suffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques, s'apprivoisoit extrêmement auprès d'elle. On croira sans peine que ce n'étoit pas la jalousie qui m'avoit rendu si clairvoyant : mais j'étois persuadé que si ce bon Abaqui, qui se nommoit *Moou*, entreprenoit d'inspirer aux autres de me choisir pour leur chef, il obtiendroit leur consentement sans opposition. J'avois déja sondé le vieil Iglou, qui étoit aussi fort considéré dans la nation, & je lui avois trouvé un dévouement sans réserve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre adroitement à Moou, de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumières que j'avois apportées d'Europe. Elle exécuta si bien cette commission, que Moou entra tout d'un coup dans toutes nos vues, & ne se donna pas un moment de repos jusqu'à ce qu'il eût inspiré les mêmes sentimens à ses compagnons. Il rendit

dit compte du ſuccès de ſes ſoins à mon épouſe ; & pour ſe faire apparemment un mérite de ſon zèle, il parut deux jours après à notre porte, ſans nous avoir averti de ſon deſſein, accompagné de la plus grande partie des habitans, qui prononçoient mon nom avec de grands cris, & qui me priérent par ſa bouche de me charger du gouvernement de la nation. J'affectai de marquer quelque incertitude à cette propoſition. Elle ſervit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la portérent ſi loin, qu'ils euſſent employé infailliblement la contrainte, ſi je n'euſſe élevé la voix pour leur faire connoître que j'acceptois leurs offres. J'ajoutai néanmoins que j'y mettois une condition. Comme je m'engagerai, leur dis-je, à ne rien épargner pour le bien public & pour rendre la nation heureuſe & floriſſante, il me paroit juſte qu'on s'engage auſſi par un ſerment ſolemnel à me reſpecter & à m'obéir. On ne me répondit que par des acclamations, qui marquoient le

le consentement. Je promis alors sans réserve, d'employer toutes mes lumières & tous mes soins à l'établissement d'un gouvernement sage, qui distingueroit bientôt les Abaquis de tous les autres Peuples de l'Amérique. J'indiquai l'assemblée générale au lendemain, & congédiant la multitude, je priai les principaux chefs d'entrer dans ma cabane, pour conférer sur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entens qu'elle soit absolue. Je n'exigerai jamais rien, ajoutai-je, dont je ne vous fasse connoître la justice; mais il faut que mes règlemens soient suivis avec exactitude. Je leur demandai là-dessus quelle étoit la forme de leurs sermens, & par quels liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéissance. Ils me dirent que le Soleil étant leur toute-puissante & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fussent jamais tentés de se parjurer après l'avoir attesté; qu'ils

qu'ils appréhenderoient trop le sort de quelques-uns de leurs pères, que le Soleil avoit puni avec une extrême rigueur pour avoir violé leurs sermens. Ils me racontérent ensuite diverses histoires, pleines d'absurdités & de contradictions, telles que l'imposture les invente & que la superstition les fait croire dans toutes les fausses Religions. Il n'étoit pas question de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d'abord des avantages considérables de leur simplicité & de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la suite des idées plus justes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voisins quelque peuple aussi docile & aussi humain qu'eux, qu'on eût pu inviter à s'unir sous mon gouvernement à la nation des Abaquis, pour composer ainsi un Etat plus nombreux, & plus propre par conséquent à recevoir une forme soli-

de

de & durable. J'étois déja informé que le nombre des Abaquis ne paſſoit pas ſix mille, en y comptant même pluſieurs petites habitations qui étoient liées d'amitié avec eux, & qui n'étoient pas ſituées à une longue diſtance du bourg principal où nous étions. Ils me répondirent, qu'ils n'avoient point d'autres voiſins que les *Rouintons*; que loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux, c'étoit un Peuple ſi féroce & ſi cruel, qu'il ne faloit en attendre que des hoſtilités & des inſultes; qu'ils étoient de tout tems ennemis déclarés des Abaquis, par cette ſeule raiſon, que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'accorder; qu'il ſe paſſoit peu d'années ſans quelque combat ſanglant, qui affoibliſſoit l'une ou l'autre nation; que les derniers avantages ayant été remportés par les Abaquis, leurs cruels ennemis avoient eſſuyé des pertes ſi conſidérables, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent ſe remettre de longtems; mais que ceux qui
 étoient

étoient échappés au carnage ne respirant que la vengeance, attendoient sans doute impatiemment que leurs forces fussent rétablies pour recommencer la guerre.

Cette réponse me donna occasion de demander à mes Abaquis, comment il se pouvoit faire que leur nation fût si peu nombreuse, aussi-bien que la plupart de celles qui habitent cette vaste partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déja faite plusieurs fois avec étonnement; car j'avois peine à concevoir qu'un peuple sain & vigoureux, qui habitoit depuis longtems une vallée dont l'air & les fruits étoient excellens, se fût si peu multipliée qu'on y pût compter à peine cinq ou six mille personnes. Ils me satisfirent par deux raisons. L'une étoit la guerre presque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs voisins, & qui ne finissoit ordinairement que par l'extinction presqu'entière de l'une des deux nations. Il faloit quelquefois plus d'un demi-siècle aux vaincus, pour répa-

rer leurs pertes. J'ai appris dans la suite, qu'il en est de même à peu près de tous les autres Peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en second lieu, que c'étoit une espèce de loi parmi eux, de ne pas s'étendre au-delà des bornes de leur vallée, parce que tous les environs étoient sablonneux & stériles; desorte que s'il arrivoit que leur Jeunesse devînt trop nombreuse, & que la nation se multipliât excessivement, ils se déchargeroient de tous ceux qui leur étoient incommodes, en les envoyant chercher au loin quelque nouvelle contrée, propre à former une autre habitation.

J'employai ainsi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclaircissemens qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les intéressai même particulièrement au soutien de mes entreprises, en leur promettant de les consulter souvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans tou-

tes les occasions mon estime & ma confiance. Je distinguai surtout Moou & le vieux Iglou. Ce fut à eux que je donnai le soin de règler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le sens fort droit, & j'avois remarqué plusieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'est pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs, l'attachement que son fils avoit pour moi, & la prière qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zèlé pour mon service. Je résolus de le tenir sans cesse auprès de moi, & de lui laisser, comme à une espèce de Prémier-Ministre, le soin de quantité de choses que je ne pourrois pas exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d'un caractère moins paisible & moins judicieux, je me proposai de l'employer d'une autre manière, qui seroit conforme à ses inclinations. Je lui devois quelque distinction, non seulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu, mais encore parce qu'il étoit

étoit assez considéré & assez entreprenant pour se faire craindre si je l'eusse négligé, & pour me rendre des services considérables, si je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma personne.

Ayant passé le reste du tems à méditer seul sur l'ordre que je voulois établir dans la nation, je me rendis le lendemain au lieu de l'assemblée, qui étoit une vaste prairie à quelque distance de l'habitation. J'étois accompagné des principaux Sauvages. J'admirai en allant, l'inclination qu'ont tous les hommes à flater ce qu'ils regardent comme supérieur à eux. Ce n'étoit pas à des vues d'intérêt ou d'ambition que je devois attribuer l'empressement des Sauvages à s'approcher de moi, & les efforts qu'ils faisoient pour me plaire. Ne connoissant pas les honneurs & les richesses, ils n'en avoient ni l'espérance ni le desir. C'étoit donc dans ces Barbares un mouvement naturel, causé par cette seule idée, qu'ils alloient me voir élevé au-dessus d'eux, & dans un de-

degré de grandeur qu'ils commençoient à craindre & à respecter, quoiqu'il fût leur ouvrage. Je m'attache avec complaisance à cette réflexion, parce que je trouve dans ce panchant des hommes à la soumission & à la dépendance, un caractère marqué de la puissance d'un Souverain-Etre, qui les a fait tels qu'ils sont, & qui les avertit par-là, non seulement qu'ils ont un Auteur & un Maître; mais encore, que c'est vers lui qu'ils doivent diriger leurs prémiers respects & leurs principales adorations.

L'assemblée des Sauvages, qui m'attendoit avec impatience, éleva des cris jusqu'au Ciel en me voyant paroître. Moou & le vieux Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place, où je pouvois être apperçu de tout le monde. J'avois consenti en partant de chez moi, à me laisser couvrir la tête de plumes. Je portois l'arc sur l'épaule, & le carquois au côté; & comme je devois être vu pour la pré-

mière fois d'un grand nombre d'Abaquis, & d'autres petits Peuples qui ne faisoient, comme j'ai dit, qu'un même corps avec eux, & qui étoient venus aussi de leurs habitations pour la cérémonie du serment, je m'efforçai de prendre un air propre à leur inspirer l'opinion que je voulois qu'ils eussent de moi. Les cris cessérent aussi-tôt que j'eus fait entendre par quelques signes que j'avois dessein de parler. Ma harangue étoit méditée, & dans le goût qu'il faloit pour leur plaire. J'exposai la proposition qu'on m'avoit faite de me charger du soin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois eue à y consentir, & les instances pressantes par lesquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point répugnance, leur dis-je, qui m'avoit rendu si difficile à vaincre; je souhaitois sincèrement leur bien; je voulois les rendre heureux, paisibles, les faire craindre & respecter des Rouintons leurs ennemis : mais j'appréhendois qu'étant accoutumés à ne dépendre de per-

sonne, ils ne se portassent pas volontiers à l'obéissance : je ne pouvois me résoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient, s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontés ; & je craignois de les exposer à des punitions cruelles, s'ils devenoient parjures. Je rapportai là-dessus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit appris des terribles effets de la colère du Soleil. J'en ajoutai d'autres, avec des circonstances capables de les effrayer ; & je donnai toute la force qu'il me fut possible au ton de ma voix, à mes gestes, & à mes regards. Mon principal dessein étoit de leur faire regarder le serment qu'ils alloient faire, comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lieu pour m'assurer d'eux, & j'étois persuadé par ce qu'on m'avoit dit la veille, que c'étoit le seul moyen de les rendre capables de discipline. Je conclus donc en leur demandant s'ils étoient disposés à jurer de m'obéir, c'est-à-dire à s'exposer aux plus affreux châtimens s'il leur arrivoit

rivoit de manquer de reſpect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force ſur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre, que j'appréhendai en finiſſant mon diſcours, que l'impreſſion n'en fût trop vive, & qu'elle ne refroidît un peu leur ardeur. Toute l'aſſemblée demeura quelque tems en ſilence, comme ſi elle eût été ſuſpendue entre le deſir & la frayeur. Cependant, ayant renouvellé ma demande d'un ton beaucoup plus doux, ils reprirent courage, & ils me témoignérent par leurs cris, qu'ils bruloient d'envie de me voir leur Chef & leur Gouverneur.

Je fis ſigne alors à Iglou & aux principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dreſſer quelque autel, & accompagner leurs ſermens de quelques pratiques idolâtres & ſuperſtitieuſes : mais je remarquai avec joie, que rien n'étoit plus ſimple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres, ni appareil de Religion. Tout con-

ſiſtoit à le reconnoître pour leur Divinité, & chacun étoit libre de l'honorer à ſa manière, ſans s'aſſujettir à aucune méthode, & ſans s'aſſembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conſéquent nulle formule particulière de ſerment; & pour mettre quelque uniformité dans ce qu'ils alloient faire, je dictai en peu de mots à Iglou ce que je ſouhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'approchérent de moi,& répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour à tour ſans bruit & ſans confuſion. J'admirai leur modeſtie, & je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur reſpect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour, avec le même ordre & le même ſilence. Je jugeai plus avantageuſement que jamais du caractère d'un Peuple ſi religieux, & je ne doutai point que je ne puſſe réuſſir à le civiliſer & à le gouverner heureuſement.
Ce

Ce qui me persuada encore plus, que leur retenue pendant la cérémonie venoit d'un fond réel de Religion, fut le bruit qui succéda à leur silence aussi-tôt qu'elle fut achevée. Il me seroit difficile d'exprimer leurs transports & les marques de leur joie. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler, comme je me l'étois proposé. Je fus reconduit à l'habitation avec tant de tumulte & des témoignages si extraordinaires d'affection, que le prémier usage que je fus obligé de faire de mon autorité fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma cabane avec ma famille, à qui la longueur de mon absence avoit causé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux sujets qu'ils me laissassent prendre un peu de repos.

Youngster me conseilla, pour achever d'établir mon pouvoir, de choisir avec la direction d'Iglou un certain nombre de Sauvages sûrs & fidèles, qui me servissent comme de garde, & qui fussent em-

ployés à faire exécuter mes volontés. Je n'approuvai point ce conseil. Je n'ai eu que deux buts, lui dis-je, en acceptant le Gouvernement. Le prémier est de me rendre utile à Mylord, &, s'il est possible, aux affaires du Roi. Je ne vois point que des gardes pussent me rendre ce prémier but plus facile. L'autre est de m'employer, autant que le prémier me le permettra, à civiliser ces pauvres Sauvages, à les tirer des ténèbres de l'Idolâtrie, & à leur faire goûter quelques idées de Morale & de Discipline; je n'apperçois point encore comment des gardes pourroient servir à ce projet. En un mot, dis-je à Youngster, je ne prétens point ici à l'Empire, & bien moins encore à la Tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus longtems que je ne le souhaite avec les Abaquis, ce ne sera pas par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai sentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur & à leur repos. Mais si j'ai besoin de

vo-

votre conseil sur quelque chose, ajoutai-je, c'est sur les moyens de rendre incessamment service à Mylord, & de nous assurer en prémier lieu de ce qu'il est devenu. Prenons là-dessus de justes mesures, avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raisonnâmes longtems sur cette importante matière. Madame Riding & mon épouse, qui étoient de notre entretien, me communiquérent aussi leurs pensées. Youngster s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline, mais il ignoroit absolument le chemin. Il n'y avoit point d'apparence qu'il le pût trouver sans guide. Je m'étois déja informé avec soin, s'il y avoit quelqu'un dans l'habitation qui en fût mieux instruit. Les Abaquis ne s'éloignoient guères de leur vallée, & les longs voyages de mon esclave Iglou étoient regardés comme une chose sans exemple parmi eux. Il sembloit donc qu'il n'y eût qu'un miracle du Ciel qui pût nous faire sortir d'embarras. J'avois quelque connoissance de l'Astronomie,

& j'en pouvois tirer quelque secours pour reconnoître notre situation à l'égard de la Caroline; mais la pratique de ces règles est toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les corps célestes & les cercles & les lignes qui y répondent sur la Terre, ne peuvent être connues que d'une manière fort générale; & dans des lieux aussi vastes & aussi déserts que les campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de causer un égarement considérable. Cependant, ne voyant point de voie plus sure, je résolus enfin de prendre cinq ou six Sauvages des plus hardis, de les flater par toutes les espérances qui pouvoient les animer, & de les envoyer vers la mer, au rique de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raisonnement. Quoiqu'il ne fût pas naturel d'espérer qu'ils allassent directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu'un heureux hazard les y conduisît. Mais en supposant qu'ils s'écartassent autant que je le

pou-

pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançant toujours vers la mer suivant les directions que je voulois leur donner, ils pussent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la Presqu'Ile de Tégeste s'ils prenoient trop sur la droite. Or dans l'une ou l'autre de ces deux contrées, ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie d'Europe. J'avois dessein de leur confier une lettre, écrite en trois langues différentes, c'est-à-dire en Anglois, en François & en Espagnol, ces trois nations étant les seules qui ayent des Etablissemens sur cette côte d'immense étendue. Ma lettre devoit contenir une prière honnête, par laquelle j'intéresserois ceux à qui elle seroit présentée, à traiter favorablement mes Envoyés, & à m'instruire par un mot de réponse de ce qu'ils pourroient avoir appris touchant la personne de Mylord, & le succès de son entreprise. Ce plan me parut d'autant plus possible, qu'il ne me sembloit pas que depuis la vallée

des

des Abaquis jusqu'à la mer il dût y avoir beaucoup plus de cent lieues. J'en jugeois par l'espace que j'avois traversé depuis Riswey jusqu'à Powhatan, & depuis cette dernière ville jusqu'au lieu où nous étions.

Youngster, qui avoit un extrême attachement pour Mylord, insistoit à vouloir accompagner les six Sauvages. Mais ne voyant pas qu'il pût servir à faire réussir plus heureusement leur commission, & pressentant qu'il nastroit des occasions où son secours seroit nécessaire à Fanny, j'exigeai absolument qu'il demeurât auprès d'elle. Aussi-tôt que je fus fixé à cette résolution, je fis appeller Iglou, à qui j'ordonnai de me choisir six de ses plus braves & de ses plus intelligens Abaquis. Il ne tarda point à me les amener. J'employai toute mon adresse pour échauffer leur zèle & leur courage. Ils s'estimérent si honorés de ma confiance, qu'ils me parurent disposés à tout entreprendre. Je com-

commençai dès ce jour-là à leur donner les instructions nécessaires pour leur route; & comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveller plusieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma lettre, & tout ce qu'ils purent porter de provisions. Leur départ soulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes par nos ardentes prières d'intéresser le Ciel à bénir leur voyage.

La vie que nous menâmes ensuite chez les Abaquis n'auroit pas été sans agrémens, si nous eussions été en état de les goûter. Mais mon épouse, toujours livrée à une tristesse secrette, ne paroissoit sensible à rien de tout ce qui pouvoit servir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquile, en la voyant si abattue. Je l'ai déja dit, je ne me défiois pas de son amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puisse tromper un époux tendre & passionné. J'étois sans cesse auprès d'elle, & la moindre froideur auroit-telle pu échap-

échapper à un amour aussi vigilant que le mien? Non, elle m'adoroit; & c'étoit le sujet de mon desespoir, qu'avec tant de tendresse elle parût encore desirer quelque chose, dont la privation l'affligeoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ses peines, me portoit bien à croire qu'il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de sensibilité pour notre malheureuse fortune: mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'appercevoir fort souvent des marques qui me faisoient entendre autre chose. Si je lui faisois un reproche tendre de sa mélancolie, si je m'efforçois de la dissiper par des protestations d'amour & par un redoublement de caresses, j'avois presque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroissoit d'abord s'attendrir en me regardant, & ses yeux demeuroient ensuite attachés sur moi avec un air de curiosité & d'inquiétude; comme si elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque cho-

chose qu'elle souhaitoit & qu'elle n'appercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de l'interroger d'une manière trop pressante: mais sa peine n'en passoit pas moins jusqu'au fond de mon cœur; & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoissant point la cause ni même la nature, je ne pouvois donner ni explication ni bornes à la mienne.

J'espérai que les soins que j'allois prendre pour le gouvernement des Sauvages, & auxquels je la priai de joindre les siens, pourroient contribuer à la mettre dans une situation plus tranquile. Je me charge, lui dis-je, de règler tout ce qui a rapport aux hommes; & votre occupation avec Madame Riding, sera de mettre l'ordre qui vous paroîtra le plus convenable parmi leurs femmes. Elle consentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laissai effectivement la disposition absolue, & je fis avertir toute la nation par un cri public, que c'étoit à elle que toutes les femmes devoient obéir,

com-

comme à leur Maîtresse & à leur Gouvernante.

Pour moi, je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé, par l'établissement de la sureté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous, que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouintons, sur le récit qu'on me faisoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignés de nous que de dix lieues. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous momens. Je pensai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas appréhender leurs surprises. Je fis creuser autour de l'habitation un fossé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler, sans en excepter les femmes, & je mis la main moi-même au travail pour les exciter. Cet ouvrage, auquel environ six mille personnes s'employoient continuellement, fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainsi environ-

ronnés d'eau de toutes parts. Je ne laissai pas même de chemin de communication; mais je fis placer d'espace en espace des ponts mobiles, & je chargeai quelques Sauvages du soin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la nation parut extrêmement satisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la stupidité des Sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'industrie, même pour leur conservation, quoique la nature seule dût suffire pour leur en inspirer. Ils ne l'emportent guères en cela sur les Bêtes: c'est-à-dire que toute leur méthode dans la guerre, consiste à se jetter impétueusement les uns sur les autres, & à se battre avec furie, jusqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué soit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien des Abaquis, j'avois médité longtems sur les changemens extérieurs qu'il me sembloit d'abord à propos de mettre dans leur

leur forme de vie, & dans leur manière de se vétir. C'est quelque chose de si choquant pour un Européen, que de les voir nuds, hommes & femmes, presque sans aucun égard pour la pudeur, que j'avois résolu sans délibérer, de les obliger à se couvrir le corps; & j'y voyois peu de difficulté, non seulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de tigres, de léopards, & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chasse; mais parce qu'ils étoient accoutumés à s'en revétir pendant l'hiver, & qu'il n'étoit question que de leur faire conserver cet usage pendant l'été. Cependant, lorsque je vins à réfléchir plus particulièrement sur ce dessein, je fus porté par d'autres raisons à changer de sentiment. Le motif de la pudeur, qui étoit le seul que j'eusse de souhaiter qu'ils fussent couverts, ne me parut pas aussi fort, que les inconvéniens inévitables qui suivroient bientôt de l'établissement des habits. A le bien prendre, la honte d'être nud n'est

n'eſt pas un ſentiment naturel. C'eſt un préjugé de l'éducation, & un ſimple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & préſente dans mes Sauvages mêmes, qui ne rougiſſoient pas de leur nudité, & qui regardoient cet uſage comme une choſe indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente ſimplicité, dans laquelle ils étoient accoutumés de vivre? Au contraire, il me parut qu'ils ſuivoient bien plutôt en cela l'inſpiration droite de la Nature. Elle les avertiſſoit par la rigueur du froid, qu'il étoit néceſſaire qu'ils ſe couvriſſent en hiver; & la chaleur leur faiſoit regarder leurs vêtemens en été, comme des choſes ſuperflues & incommodes. Si je les oblige, diſois-je, à ſe vétir dans toutes les ſaiſons, ils ſentiront bientôt que c'eſt par une autre vue que celle de ſatisfaire aux beſoins naturels; ils regarderont leurs habits comme des ornemens; ils ſe piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure; ils en viendront aux re-

recherches curieuses, aux affectations, aux modes, & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour-propre, dont on voit tant de misérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile; & je croirois leur rendre un fort mauvais office, en les faisant sortir d'une grossièreté innocente, pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la mollesse.

Je fis à peu près le même raisonnement sur ce qui concernoit leur façon de se loger & de se nourrir. Leurs viandes étoient grossières & mal apprêtées. C'étoit la chair insipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs forêts. Ils n'y mettoient nulle distinction. Leurs campagnes ne manquoient pourtant pas d'oiseaux de toute espèce, ni leur rivière & leurs étangs de poissons délicats: mais il leur étoit bien plus facile de tuer, avec leurs flèches, un buffle ou une chèvre sauvage, qu'une perdrix ou un fai-

faiſan; & la Nature leur apprenoit à prendre toujours les voies les plus ſimples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une conſtitution robuſte, & rien n'étoit ſi rare parmi eux que les maladies de foibleſſe & de langueur. Ainſi je crus encore que ce ſeroit les traiter en ennemis, que d'introduire parmi eux le pernicieux uſage de nos ſauces & de nos ragoûts. Si c'eſt un malheur pour les hommes que leurs organes s'altérent, & qu'il ayent beſoin du ſecours continuel des alimens pour les réparer, les plus heureux ſans doute ſont ceux qui ſe le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour les maiſons, elles étoient commodes ſans être belles ni régulières. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y repoſer librement dans toutes les poſtures que demandent ſes beſoins. Que faut-il de plus à des hommes qui ne s'attendent pas à faire un ſéjour éternel ſur la Terre? Quelle

néceſſité de conſtruire des maiſons qui durent plus longtems que nous ? N'eſt-ce pas un mal, que notre infirmité nous oblige à vivre cachés preſque continuellement ſous un toit, & qu'elle nous prive ainſi de la vue du Ciel, qui eſt le plus beau ſpectacle de la Nature ? Cependant nous ne ſaurions nous diſpenſer de nous faire à nous-mêmes ces eſpèces de priſons. Mais la raiſon ne demande pas que nous y mettions des ornemens capables de nous y attacher.

Le ſeul changement que je réſolus donc de faire parmi les Sauvages, regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le prémier de ces deux articles n'étoit pas une entrepriſe à tenter tout d'un coup. On ſait avec quelle force les hommes ſont entraînés par les préjugés de la Religion qu'ils ont reçue en naiſſant. Je voulois ménager les occaſions, & faire naître quelques évènemens qui puſſent rendre les Abaquis capables de recevoir des impreſſions fortes &

& durables. Ma penſée ſe developpera mieux dans la ſuite par les effets. En attendant ces heureuſes conjonctures, je m'appliquai tout à la fois à règler la police extérieure, & à établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre & de ſubordination, qui font le plus ferme lien de la Société.

Quoique les Abaquis ne fuſſent pas dans le même degré de groſſiereté & d'ignorance que pluſieurs autres Peuples de l'Amérique, & qu'il leur reſtât du moins quelques ſentimens d'humanité & quelque connoiſſance de la Loi naturelle, j'avois remarqué dans un grand nombre de leurs uſages des ſingularités ſi barbares, qu'elles m'avoient inſpiré autant d'horreur que de compaſſion. Ils avoient coutume, par exemple, lorſqu'il leur naiſſoit un enfant, d'examiner avec ſoin s'il apportoit quelque ſigne d'une mauvaiſe conſtitution, ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal diſpoſé. Ceux qui avoient ainſi quelque défaut

naturel, étoient sacrifiés sans miséricorde. Outre cette abominable pratique qui faisoit périr un nombre infini d'innocens, ils avoient encore celle d'observer, cinq ou six jours après la naissance, s'il ne paroissoit pas sur le visage de ceux-mêmes qui étoient assez sains pour avoir échappé à la rigueur de la prémière loi, quelques marques qui fussent d'un mauvais présage pour l'avenir. Ils en distinguoient d'heureuses & de malheureuses, & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient pas telles qu'ils souhaitoient. Il n'étoit pas étonnant, qu'avec cette coutume & les deux raisons que j'ai déjà rapportées, la Nation fût si peu nombreuse. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite, & lorsque je crus avoir fait quelque impression sur eux par mes discours, j'ordonnai par un cri public que tous les enfans fussent élevés desormais sans distinction.

Les

Les familles étoient séparées, & à la réserve d'un fort petit nombre qui se joignoient quelquefois ensemble par des raisons particulières, chacune avoit son logement à part, & se procuroit par son propre travail les choses nécessaires à la vie. Mais malgré cette union, ils connoissoient peu les rélations de sang, & les devoirs mutuels de la parenté. Le fils n'étoit obligé à aucun respect pour son père, & le père n'en exigeoit point de ses enfans. A peine un jeune Abaqui avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir se passer du secours d'autrui, qu'il ne dépendoit plus de personne, & qu'il se trouvoit en égalité non seulement avec les vieillards, mais avec ceux mêmes de qui il tenoit la naissance. Ils n'avoient même aucun nom particulier pour exprimer la qualité de père. La plupart suivoient cet usage dans toute son étendue, & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs parens que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quel-

ques-uns, dans lesquels la Nature étoit assez forte pour conserver ses droits. Tel étoit Iglou & toute sa famille. Je n'ai jamais vu d'exemple de tant d'amitié & d'une si parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu à peu ceux qui leur ressembloient, & je me fis une étude de me les attacher particulièrement; étant persuadé qu'il n'y en avoit point dont j'eusse plus de zèle & de fidélté à espérer, que de ceux qui étoient capables de ces sentimens naturels. Mais ce qui me parut surprenant, fut de voir règner dans les familles une concorde admirable, malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les divisions étoient presqu'inouïes parmi eux. J'attribuai cette tranquilité à deux causes; au caractère naturel de la Nation, qui étoit doux & ennemi de la violence; & à la crainte commune qu'ils avoient des Rouintons, qui les tenoit sans cesse en allarme, & auxquels il leur eût

été

été difficile de réſiſter s'ils ſe fuſſent diviſés.

Cependant, pour établir leur paix & leur union ſur des fondemens plus ſolides, je leur expliquai les devoirs de la Nature, qui aſſujettit juſqu'à un certain point les enfans à l'Autorité Paternelle. Je leur fis comprendre, que s'ils étoient obligés de s'aimer les uns les autres, parce qu'ils étoient citoyens d'un même lieu, & unis par les mêmes intérêts, ils devoient quelque choſe de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bienfait de la naiſſance & de l'éducation : qu'en changeant de demeure, ils pouvoient perdre les rélations de la Société, mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du ſang : qu'en croiſſant même & en avançant en âge, ils n'acquéroient point de droits qui puſſent diminuer ceux de leurs pères, puiſque la force & la ſanté portoient toujours ſur la vie qu'ils avoient reçue d'eux, comme ſur leur principe : qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un

devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur : que le tems viendroit d'ailleurs où les enfans auroient leur tour, & qu'après avoir respecté leurs pères, & leur avoir rendu leur obéissance, ils auroient aussi des enfans dont ils se feroient obéir & respecter.

D'un autre côté, j'instruisis les pères des bornes raisonnables que devoit avoir leur autorité, & de la manière tendre & compatissante dont ils devoient l'exercer : que quelque droit que la Nature, & les Règlemens que j'allois établir, leur accordassent sur leurs enfans, ce n'étoit pas pour leur propre satisfaction qu'ils devoient en user ; que c'étoit pour le bien de ces mêmes enfans, & pour l'avantage général de la Nation : que leur qualité de pères leur imposoit à eux-mêmes des obligations, que je tiendrois la main à leur faire observer : qu'une attention continuelle, des soins sans ménagement, de la sagesse, de la bonté & de la patience, du respect, de l'attachement & de la soumission étoient

étoient ceux des enfans. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public, je visitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maisons, & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confesser que leur vie en seroit plus douce, leur union plus assurée, & la forme extérieure de leur Société plus riante & plus agréable.

Lorsqu'ils furent ainsi disposés à ce grand changement, que je regardois comme la partie la plus essentielle de mon dessein, j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à observer, & le plus propre à subsister longtems. Dans chaque famille, je règlai que le plus âgé seroit considéré comme le chef, à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raison considérable, dont le jugement appartiendroit à un tribunal supérieur. L'ordre de la naissance devoit règler de-même tous les autres rangs. Je ne jugeai pas à propos d'exclure les femmes des droits que j'accordois aux hommes. La Nature leur y don-

donne les mêmes prétentions qu'à nous ; & si le principal fondement de l'autorité des pères sur leurs enfans est le bienfait de la naissance & de l'éducation, il semble qu'une mère y devroit avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coutent si cher. J'ordonnai donc par une Loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité suivroient l'âge, sans distinction de sexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai aussi-tôt un Corps, ou un Conseil, dont je bornai les membres au nombre de vingt, & je le composai de ceux qui m'avoient paru les plus raisonnables & les plus modérés dans toute la Nation. Quoique je n'en exclusse point les femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me semblérent nécessaires. Comme le but de cet Etablissement étoit d'en faire un souverain Tribunal auquel je voulois laisser toute mon autorité lorsque je quiterois la Nation, je m'attachai extrêmement à

à prendre toutes les mesures qui pouvoient le rendre respectable. La prémière règle que j'établis pour le choix des membres, fut celle de l'âge. Les hommes n'y devoient pas être admis s'ils n'avoient atteint quarante ans, & les femmes si elles n'étoient audessus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les femmes & les hommes n'étoit pas injurieuse pour leur sexe. Elle étoit fondée sur la même raison qui a porté la plupart des Législateurs à réserver au nôtre la connoissance & le maniment des affaires publiques, c'est-à-dire sur les incommodités de la grossesse auxquelles la Nature assujettit les femmes jusqu'à un certain âge, & sur les soins qu'elles sont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des enfans. Mais comme elles sont délivrées de ces embarras à cinquante ans, & que je ne voyois point d'autre raison qui les rendît moins capables que nous à cet âge des soins du Gouvernement, je voulus qu'elles y prissent

autant de part que les hommes. Je sai que les mauvais-plaisans & les ennemis de cet aimable sexe rejettent sur d'autres causes l'usage presque généralement établi d'éloigner les femmes des affaires : ils l'attribuent à leur foiblesse & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis, qui détruit cette injuste accusation. Les femmes y vivant sans contrainte, & n'y recevant point une autre éducation que celle des hommes, y étoient aussi vigoureuses & aussi prudentes que leurs maris : preuve assez forte, que si elles le sont moins dans la plupart des autres Pays du Monde, c'est par un effet de l'injustice & de la tyrannie des hommes, qui les attachent contre l'ordre de la Nature à des occupations qui les amollissent, & qui usurpent ainsi sur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge, il faloit pour être admis dans le Conseil, avoir mené une vie sage & exemte de reproche. Quoique les Abaquis euf-

cussent été jusqu'alors sans Loix, & à parler proprement sans Religion, ils savoient fort bien faire un juste discernement entre les Vertus & les Vices. La douceur, la fidélité dans les promesses, la tempérance même, étoient en estime parmi eux, & ne le cédoient qu'à la hardiesse & à la valeur, qui étoit le souverain degré de distinction. C'étoit par les prémières de ces qualités que le vieil Iglou s'étoit fait considérer, & Moou par les secondes. Je règlai qu'un membre du Conseil devoit posséder du moins les prémières. Lorsqu'une place viendroit à vaquer dans le conseil, chaque famille devoit choisir dans son sein une personne de l'un ou l'autre sexe qu'elle jugeoit propre à la remplir, & c'étoit au Conseil même que je laissois à décider ensuite qui mériteroit la préférence.

Au reste, cet Etablissement avoit deux objets. Le prémier étoit la connoissance & le gouvernement général des affaires & des intérêts

de la Nation. Les Conſeillers devoient s'aſſembler à des jours règlés, & traiter enſemble de tout ce qui concernoit le Bien-public. C'étoit une peine que j'étois diſpoſé ſans doute à leur épargner pendant tout le tems que j'avois à vivre avec eux; mais je voulois les mettre peu à peu dans une habitude d'ordre & de police, qui pût ſe ſoutenir lorſqu'ils m'auroient perdu. Il faloit à ce Peuple, bon mais groſſier, quelque choſe de ſimple, & en même tems de ſi viſiblement utile, qu'il ſentît lui-même la différence avantageuſe de l'état où je le voulois mettre, d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le ſecond emploi des Conſeillers devoit être l'inſpection particulière des familles. Je diviſai toute la Nation en vingt parties, qui répondoient au nombre des membres du Conſeil. Chaque Conſeiller devoit avoir ſa demeure dans le quartier qui lui feroit aſſigné, s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire

traire à l'ordre, & faire ſon rapport au Conſeil, à qui il appartiendroit d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être, que c'étoit donner trop d'occupation à un ſeul tribunal, compoſé ſeulement de vingt perſonnes, que de lui attribuer ainſi l'adminiſtration de toutes les affaires publiques & particulières : mais on doit faire attention que des Sauvages, nuds, ſans ambition & ſans avarice, n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler, & qu'à la réſerve de quelques querelles que le hazard pouvoit faire naître, il ne devoit guères arriver d'occaſion où la ſageſſe & la pénétration du Conſeil euſſent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus pas devoir en établir un grand nombre. Celles de la Nature ſuffiſoient, & leur plus importante partie ſe trouvoit déja compriſe dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur

ceur & de patience, que chacun souhaite qu'on ait pour lui-même. Telle fut la seule Loi politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis, & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la nécessité. Je ne laissai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenses & des distinctions pour les actions extraordinaires de vertu, d'abolir quelques coutumes superstitieuses de leurs Assemblées; & sur-tout de faire quelques règlemens utiles touchant la proie qu'ils rapportoient de leurs chasses, & qui étoit presque la seule chose qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux divisions.

Trois jours m'ayant suffi pour ces divers Etablissemens, & la docilité des Sauvages semblant me répondre desormais du succès de toutes mes entreprises, je formai un autre dessein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que si la subordination que j'avois établie dans les familles me coutoit quelque peine

ne à soutenir & à confirmer, l'obstacle viendroit bien moins des Anciens qui trouveroient leur compte dans l'obéissance de leurs enfans, que de la Jeunesse qui est naturellement ennemie de la dépendance, sur-tout dans une Nation barbare & accoutumée à une excessive liberté. Je résolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût servir tout à la fois à les tenir occupés, & à leur faire prendre insensiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des Rouintons leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voisins m'épouvantoient peu, & qu'il me seroit facile d'arrêter leur furie, & de les détruire même entièrement, mais qu'il faloit qu'ils apprissent de moi auparavant l'art d'attaquer & de se défendre : qu'avec les instructions que je leur donnerois sur cette matière, ils alloient devenir invincibles : que c'étoit le plus important secret que j'eusse apporté de l'Europe : enfin, qu'il étoit nécessaire que leur

Jeu-

Jeunesse renonçât pour quelque tems à la chasse, & qu'elle s'occupât entièrement de la pratique de mes leçons. J'avois besoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation, & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils acceptérent néanmoins ma proposition de bonne grace. Je les divisai aussi-tôt en plusieurs bandes, à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régimens. Je nommai des chefs généraux & subalternes, dont Moou fut le principal. C'étoit la récompense que je lui destinois pour le service important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & résolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la suite de me trouver forcé par sa mauvaise conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait desirer.

L'entreprise de former les Abaquis à la guerre, surpassoit sans dou-

doute mes forces ; car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu'il n'y a point de Science dont un homme de bon-sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion, je comptois sur Youngster qui avoit servi en Angleterre avec honneur, & sur lequel j'avois dessein de me reposer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une manière admirable, & qui réussit au-delà de mon attente. Son air étoit imposant, & son humeur sévère. En peu de mois il établit une discipline si exacte parmi les jeunes Abaquis, que je fus surpris de leur trouver tout à la fois tant d'adresse & d'obéissance. Je ne remarquai qu'une chose à condamner dans sa méthode : il maltraitoit quelquefois trop sévèrement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches, & je le fis convenir que c'est une pratique absolument mauvaise dans un Officier, que de traiter ses soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage.

ge. Il faut les former à l'obéissance, sans les accoutumer à l'esclavage. Au reste il y a peu d'exercices dans la guerre, dont il ne les eût rendus capables. Il avoit même inventé diverses sortes d'armes, dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs flèches & de leurs massues. Au défaut de fer, il avoit trouvé le moyen de leur composer des sabres d'un bois pesant qu'il faisoit durcir au feu, & qu'il rendit si affilés par le moyen de quelques pierres tranchantes, qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes blessures, sur-tout parmi des Sauvages qui ont le corps nud & sans défense. Il leur avoit formé des piques armées d'os, des poignards qu'ils portoient à côté de leurs carquois, & d'autres instrumens meurtriers qui étoient peut-être autant de présens pernicieux qu'il faisoit aux Sauvages, mais dont l'invention étoit justifiée par une fin aussi juste que celle de se défendre de la cruauté des Rouintons.

Avec

Avec cela, la garde ſe faiſoit exactement auprès de ma demeure, & dans pluſieurs autres endroits de l'habitation. Youngſter ſe donnoit lui-même chaque nuit la peine de viſiter tous les postes, pour accoutumer ſes élèves à la vigilance: il ne laiſſoit pas de petite faute ſans punition: de-ſorte que non ſeulement nous étions en aſſurance contre les ſurpriſes de nos ennemis, mais en état même de les braver, ſi je n'euſſe cru qu'il étoit de la justice de les laiſſer en paix tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Il s'étoit paſſé deux mois entiers depuis le départ de mes ſix Envoyés. Je ne ſavois qu'augurer de leur lenteur; & nos inquiétudes pour Mylord croiſſoient au point, de ne pas nous laiſſer un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir triſtement, le vieil Iglou vint m'annoncer avec un tranſport de joie qui lui venoit de l'eſpérance de m'en cauſer beaucoup, que les

les six Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation, & qu'ils avoient avec eux un étranger, vétu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit pas de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement ils étoient accompagnés d'un Anglois; mais son visage m'étant inconnu, je craignis de m'être trop flaté en me promettant d'heureuses nouvelles. Il falut écouter d'abord les Abaquis, qui me racontérent tumultueusement les embarras & les fatigues qu'ils avoient essuyés dans leur voyage, & avec combien de peines ils étoient enfin arrivés dans la Virginie. Ils avoient erré longtems sans être assurés de leur route; & tirant sur la gauche, au-lieu d'aller droit à la Caroline, ils avoient suivi le pied des Monts Apalaches, par cette seule raison que le chemin leur avoit paru commode; desorte qu'en s'éclaircissant peu à peu par la rencontre de quelques autres Sauvages, ils avoient découvert heureusement les environs de Powhatan qui sont

ſont fort cultivés, d'où il leur avoit été facile de gagner cette ville. Ils n'avoient rien de plus intéreſſant à me dire ; n'ayant pu rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu ; mais ils ajoutérent, que l'étranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'inſtruire davantage.

Cet Anglois me fit comprendre en effet, qu'il avoit des choſes d'importance à me communiquer, & qu'il étoit venu exprès de Powhatan dans ce deſſein. Je me hâtai de le conduire chez moi ; & là, en préſence de mon épouſe & de Madame Riding qui attendoient auſſi impatiemment que moi qu'il ouvrît la bouche, il tira d'abord une lettre, qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus auſſi-tôt le caractère. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta ſur le champ au viſage. J'aurois ſouhaité de pouvoir cacher cette lettre aux yeux de mon épouſe, & je demeurai un moment incertain ſi je l'ouvrirois en ſa préſence.

Pour développer ce myſtère, je dois

dois avertir ici, que j'avois gardé jusqu'alors le silence sur le voyage & sur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fusse conduit à l'égard de cette Dame, j'avois cru que puisque son mauvais sort nous avoit séparés, & qu'il y avoit peu d'apparence que nous pussions jamais nous rejoindre, il étoit inutile que je fisse connoître à Mylord & à sa fille la résolution qu'elle avoit prise de m'accompagner. On peut se souvenir qu'avant notre départ même de Rouen, j'avois eu quelque inquiétude sur l'effet que sa présence pourroit produire dans l'esprit de Fanny. La reconnoissance & la pitié m'avoient fait passer néanmoins sur cette considération ; mais la suite des choses ayant tourné si malheureusement pour elle, je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon épouse un récit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fusse assez assuré de son cœur pour ne me pas défier qu'elle pût jamais s'imaginer quelque chose de plus que la vérité. Cependant je concevois bien que venant non seulement à découvrir

vrir indirectement, & en quelque sorte malgré moi, le voyage de cette Dame & les rélations que j'avois eues avec elle, mais à trouver peut-être dans sa lettre quelques expressions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit causé notre séparation, elle auroit un juste sujet, sinon de s'allarmer jusqu'à me soupçonner de perfidie, du moins de trouver étrange que j'eusse manqué de confiance pour elle, & que je lui eusse déguisé avec tant de soin une avanture si extraordinaire. Cette pensée, qui se présenta à mon esprit dans toute sa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m'étoit impossible néanmoins de prendre un autre parti que celui d'ouvrir ma lettre. Il falut m'y déterminer; & le seul secours que je tirai d'un moment de réflexion, fut de réunir toutes mes forces pour conserver du moins un air libre & une contenance tranquile.

Mais toute mon adresse & mes efforts étoient bien inutiles Le coup de ma ruïne étoit porté.

Pourquoi tenir plus longtems mon lecteur suspendu? Ma triste épouse étoit déja trop malheureusement instruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, & cette mélancolie profonde dont elle s'obstinoit à me cacher la cause, n'en avoit point d'autre que les soupçons de la jalousie. Fatale passion! Mon esclave Iglou l'avoit fait naître, par un zèle inconsidéré à raconter tout ce qu'il avoit appris de mes avantures, soit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échappées en sa présence, soit par d'autres informations qui ne sont jamais venues à ma connoissance. La curiosité avoit porté mon épouse à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ses réponses, plus elle croyoit avoir de justes sujets de s'allarmer. Mon silence sur tout ce qui concernoit Madame Lallin avoit achevé de confirmer ses doutes, c'est-à-dire de lui percer le cœur. Elle se croyoit trahie; ou du moins, si elle pouvoit se per-

suader

ſuader que les marques préſentes de mon amour étoient ſincères, elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée pendant quelque tems, & qui revenoit à elle, parce qu'il n'avoit pu conſerver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant ſa douceur, ſon reſpect pour la volonté de ſon père, & ſon inclination même plus forte que ſon reſſentiment, l'avoient fait conſentir à recevoir ma main; mais elle portoit le trait au fond du cœur, & mes plus tendres careſſes ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding, à qui elle s'étoit ouverte en confidence, tâchoit en-vain de la guérir par ſes conſolations, & de lui rendre le repos. C'étoit par ſon conſeil qu'elle me déguiſoit le ſujet de ſes peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de ſoutenir longtems une ſi violente diſſimulation; ſon cœur ne forma jamais de ſentiment qui ne fût droit & ſincère. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne ſauroit être condamnée.

 née.

née. Elle craignoit que des explications de cette nature ne missent du refroidissement entre nous, & que le remède par conséquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triste nœud des infortunes de ma malheureuse épouse, & des miennes. On la verra, obstinée à se taire pendant une longue suite d'années, m'aimer avec une passion sans bornes, & dévorer continuellement ses plus mortelles peines; & moi, toujours sûr de mon innocence & de ma fidélité, agir inconsidérément dans cette supposition, & me rendre coupable non seulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu sans le vouloir aux évènemens les plus tragiques & les plus sanglans. Justice éternelle! qui entrependra d'expliquer tes desseins? Tu m'as accoutumé à en ressentir les plus tristes effets, sans oser les approfondir & sans en murmurer.

J'ai peut-être satisfait trop-tôt la curiosité de mes lecteurs. Pour rendre

rendre mon hiſtoire plus intéreſſante, & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon Ouvrage, l'éclairciſſement que je me ſuis hâté de donner en cet endroit. Mais ſuis-je capable de chercher à plaîre, & ai-je promis autre choſe dans ces Mémoires que de la ſincérité & de la douleur? Il m'en eût trop couté de laiſſer l'innocence de ma chère épouſe & ma propre conſtance expoſées un moment au doute & aux ſoupçons. Qu'on ſe ſouvienne ſeulement, que dans les évènemens que j'ai à raconter, mon ſort m'étoit plus obſcur qu'il ne l'eſt maintenant à mes lecteurs, & que la ſource principale de mes peines eſt de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumières.

J'affectai donc toute la liberté d'eſprit dont j'étois capable, en ouvrant la lettre de Madame Lallin; & pour prévenir plus parfaitement les ſoupçons de mon épouſe, je lui dis avant que de commencer à la lire, que j'en connoiſſois l'écriture,

& que pour en faciliter l'intelligence, je voulois lui apprendre que cette Dame étoit partie de Rouen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été jusqu'à présent, ajoutai-je, si occupés de nos propres peines & de nos avantures, que ce n'étoit pas le tems de vous amuser par le récit des infortunes d'autrui. Mais c'est une rélation que je vous promets, quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors du ton ordinaire la lettre de Madame Lallin. Elle me marquoit une joie extrême d'avoir appris si heureusement que j'étois en Amérique, & que j'avois échappé à la malignité du Capitaine Will. Elle s'étoit sauvée elle-même de ses mains par adresse ; & dans l'espérance de trouver Mylord à Powhatan ou dans quelque autre endroit de la Virginie, elle s'y étoit rendue de la Jamaïque, où elle avoit abandonné son ravisseur. Le hazard ayant conduit mes six Sauvages à Powhatan, ils y avoient présenté ma let-

lettre au prémier Anglois qu'ils ayoient rencontré. Le nom de Mylord avoit excité la curiosité de tous les habitans, desorte que ma lettre ayant couru par toute la ville, elle étoit tombée à la fin dans ses mains. C'étoit elle qui avoit engagé par une grosse récompense, un Anglois de Powhatan à suivre mes Sauvages à leur retour. Elle m'assuroit que si elle n'eût consulté que ses desirs, elle les eût accompagné elle-même; mais que cette entreprise lui étant impossible, elle me conjuroit de lui faire savoir promtement de mes nouvelles, & par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit Mylord, elle me marquoit le desespoir que lui causoit comme à moi l'incertitude de son sort. On n'en avoit rien appris à Powhatan depuis sa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m'assurer, disoit-elle, qu'il n'avoit desormais rien à craindre du Capitaine Will, qui s'étoit rebuté de ses inutiles recherches, & qui se disposoit à faire voile

 vers

vers l'Europe. Enfin elle me demandoit des nouvelles de Fanny & de Madame Riding, & elle paroissoit s'intéresser fort sincèrement à leur fortune.

Tel étoit le sens de cette lettre, dont la vue m'avoit causé tant de frayeur. Toutes les expressions y étant sages & mesurées, je me remis mieux que jamais de mon inquiétude, & je ne fis pas difficulté de raconter en peu de mots aux deux Dames le motif & les principales circonstances du voyage de Madame Lallin. Elles m'écoutérent assez tranquilement. Madame Riding rompit cet entretien, pour le faire tomber sur les affaires de Mylord. Je n'insistai pas davantage, & n'appercevant nulle émotion sur le visage & dans les yeux de Fanny, je demeurai fort tranquile sur ce qui venoit d'arriver. Je fus très satisfait aussi de l'article de la lettre qui concernoit Mylord. Le départ de John Will diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flater avec raison, que ce Seigneur étoit à la

Caro-

Caroline, qu'il y avoit été reçu sans opposition, & qu'il attendoit pour nous donner de ses nouvelles, qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquilité dans cette grande province. Il est vrai qu'il s'étoit écoulé déja bien du tems depuis son départ; mais quelque ingénieuse que la tendresse soit à se tourmenter, je ne voyois rien qui pût m'allarmer avec fondement. L'escorte nombreuse dont il étoit accompagné, me rassuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées; & en supposant même que ce malheur lui fût arrivé en chemin, j'avois lieu de me persuader qu'il s'en étoit délivré heureusement, parce qu'il ne me sembloit pas possible que tous ses compagnons eussent péri, & qu'il n'en fût pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obtins sur moi par ces faux raisonnemens de ne pas me livrer trop à l'inquiétude, & je me fis ainsi une cruelle illusion sur les deux coups les plus funestes qui m'ayent jamais été

portés par la Fortune. Il faloit répondre à Madame Lallin. Je le fis sans mystère & sans difficulté. Mon épouse me vit écrire ma lettre. Je marquai simplement à cette Dame, que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de se mettre en liberté. Je lui conseillai de demeurer à Powhatan, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de nous rejoindre. Je lui appris mon mariage ; & je la priai pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que Mylord étoit devenu. Les six Sauvages ayant consenti à retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline, & je demandai en grace à Madame Lallin de leur donner des guides, & toutes les commodités nécessaires pour le succès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos après leur départ, que je n'avois fait depuis longtems. Je ne pouvois manquer d'être bientôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé

à

à Mylord ; & Fanny faisant plus d'effort que jamais sur elle-même, parvint à me déguiser entièrement le trouble continuel de sa jalousie. Elle suivoit apparemment le conseil de Madame Riding. Il y avoit déja quelque tems que sa grossesse s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignérent une joie extrême. Ils avoient dans ces occasions certaines cérémonics superstitieuses qu'ils pratiquoient à l'égard de leurs femmes, & qu'ils me proposérent par rapport à la mienne. Je rejettai leurs offres, & je profitai de cette circonstance, comme j'avois déja fait de plusieurs autres, pour dissiper peu à peu leur aveuglement. Ils m'écoutoient avec admiration, lorsque je leur parlois d'une autre Divinité que le Soleil, plus ancienne & plus puissante que lui, dont il étoit lui-même l'ouvrage, & dont il recevoit continuellement sa chaleur & sa lumière. Mais comme ils n'étoient pas capables d'être convaincus par la force d'un raisonnement, je ne m'étois jamais ap-

apperçu que mes discours eussent fait sur eux l'impression que je desirois; & j'attendois toujours pour entreprendre de changer leur Religion, qu'il survînt quelque évènement extraordinaire que je pusse faire tourner adroitement au succès de ce dessein. Il s'en présenta un, dont je tirai tout le fruit que j'espérois. Peut-être trouvera-t-on quelque chose d'irrégulier, ou du moins de trop humain dans les moyens que j'employai: mais je crois ma conduite justifiée par mes intentions, sur-tout à l'égard d'un Peuple grossier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre manière.

Moou avoit, comme je l'ai dit, d'excellentes qualités. Il avoit le corps bien fait & vigoureux: il étoit sobre, adroit, entreprenant, généreux, & d'une intrépidité qui le faisoit regarder avec raison comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais son humeur vive & brusque le rendoit difficile à ménager, & je m'étois étonné plusieurs fois que Youngster, qui étoit

un autre caractère impérieux & violent, eût vécu si longtems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend sur quelque point de la discipline militaire, & étant tous deux trop emportés pour s'arrêter à certaines bornes, ils se ménagérent si peu qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus instruit aussi-tôt de ce démêlé. Youngster m'en expliqua naturellement la cause; & quoiqu'il eût manqué peut-être un peu de prudence, il étoit clair par son récit que Moou étoit le seul coupable. Il le sentit sans doute luimême; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de sa conduite, il refusa de se rendre chez moi, & il demeura renfermé pendant quelques jours dans sa cabane, sans se laisser voir même de ses meilleurs amis. Son obstination me causa de l'embarras. Je ne pouvois fermer les yeux sans danger sur un refus qui blessoit mon autorité; & j'appréhendois d'un autre côté, en le prenant sur un ton trop absolu,

de révolter contre moi la plus grande partie de la Jeunesse, qui lui étoit entièrement dévouée. Je me servis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérés, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet esprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'insulte que Youngster lui avoit faite en le maltraitant de plusieurs coups. Il s'emportoit ouvertement en menaces & en projets de vengeance, non seulement contre lui, mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître si sérieux, que je me crus obligé d'y apporter un promt remède. Je m'y déterminai bien plus encore, lorsque j'appris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la visite de quantité de jeunes-gens qui étoient dans ses intérêts, & que suivant les apparences ils concertoient ensemble les moyens de satisfaire leur ressentiment. Le soir du même jour qu'il m'annonça cette nouvel-

velle, un jeune Abaqui s'introduisit chez moi dans l'obscurité, & m'ayant pris en particulier, il me fit un récit qui m'effraya. Il avoit su d'un autre le dessein de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux qu'il avoit engagés dans sa querelle, de fondre sur ma maison, de se défaire de moi & de tous mes gens, en épargnant seulement Fanny, dont il vouloit faire son épouse; & de prendre ensuite sur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordée, disoit-il, qu'à sa sollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger si pressant demandant toute ma diligence & tous mes soins, je fis avertir secrettement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis sur lesquels je pouvois faire un fonds assuré; je leur recommandai de passer la nuit autour de ma demeure, & de ne laisser approcher personne sans mes ordres. Ensuite, réfléchissant sur les moyens de prévenir Moou, & ne voyant point de sureté à le faire ar-

arrêter dans sa maison, je résolus de me délivrer de lui par la voie la plus sure, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon emploi me donnoit ce droit sur la vie d'un sujet rebelle & parjure. Ce fut cette dernière réflexion qui m'en fit naître une plus étendue, & propre à faciliter le dessein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoissance du vrai Dieu. Je m'applaudis aussi-tôt de cette pensée, & je pris pour l'exécuter, des mesures qui me réussirent parfaitement.

J'assemblai tous les Sauvages qui se trouvérent autour de ma maison, & n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis appeller tous ceux qui habitoient les cabanes voisines. Les voyant disposés à m'écouter, je les fis souvenir du serment par lequel ils s'étoient engagés à m'obéir, & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de le violer. Moou, leur dis-je, s'est rendu coupable du plus criminel par-

parjure : si le Soleil que vous adorez étoit un Dieu aussi puissant que vous vous l'êtes figuré jusqu'aujourd'hui, il n'auroit pas tardé si longtems à lui faire sentir sa vengeance. J'ai laissé passer exprès quelques jours, pour vous faire appercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l'objet de votre culte, & que c'est le Dieu que j'adore qui est seul capable de se venger & de punir. Je vous annonce donc de sa part, que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéissance, recevront de lui un horrible châtiment, & que Moou en sera le prémier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration, ajoutai-je en me tournant vers Iglou, & exhortez-le à se reconnoître, s'il veut éviter le terrible suplice qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages, qu'après les avoir prié pour leur propre intérêt, de profiter du malheur de Moou, & d'ouvrir les yeux sur ce qui arriveroit bientôt. Etant rentré ensuite chez moi

moi avec Youngster, je lui communiquai mon dessein, & je le chargeai lui-même de l'exécution. Mais comme j'aurois souhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonstance extraordinaire, capable de causer de l'effroi aux Abaquis, nous cherchâmes par quel stratagême nous pourrions en imposer à ce Peuple crédule & grossier. Si j'eusse eu de la poudre en abondance, j'aurois trouvé mille moyens de les épouvanter, soit par le bruit, soit par d'autres effets qui leur étoient inconnus; mais j'en avois apporté si peu de Powhatan, qu'en ayant donné une partie à Mylord avec les deux pistolets de mon esclave Iglou, il ne m'en restoit guères plus d'une demi-livre. Cependant Youngster crut que cela pourroit suffire pour le projet qu'il forma; & tout puérile qu'il étoit, il lui réussit heureusement. Il prit la boite même où je tenois ma poudre renfermée, qui étoit une corne épaisse, & fortifiée par trois ou quatre cercles de cui-

vre.

vre. Il la ferma avec beaucoup de soin, en pressant la poudre pour lui donner plus de force ; & il y laissa seulement une petite ouverture, à laquelle il fit tenir une fusée. Il attacha ensuite à la boite une petite corde, qui devoit servir à la soutenir. Ayant pris avec cela mes deux pistolets qu'il avoit chargés, il se fit suivre de nos deux autres Anglois, dont le secours lui étoit nécessaire. Son dessein étoit de monter sur le toit de la cabane de Moou, avec l'aide des deux Anglois. L'obscurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être apperçu. Il devoit s'aprocher de la cheminée, qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toit, suivant l'usage de la plupart des Nations de l'Amérique ; mettre le feu à la fusée, laisser pendre la boite dans la cabane à une certaine hauteur ; & comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fusée attireroit aussi-tôt Moou & ses compagnons au-dessous du trou qui servoit de cheminée, il espéroit de pouvoir l'ajus-

l'ajuster & le tuer d'un coup de pistolet. Le bruit du coup, la mort du rebelle, le fracas que feroit aussi-tôt la boite qui ne pouvoit manquer de se briser en mille pièces, étoient des circonstances qui devoient sans doute effrayer les Sauvages; mais j'appréhendois qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entre eux de sortir trop promtement de la cabane, & que Younster ne fût apperçu sur le toit, qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obstina à vouloir en courir tous les risques. Ses deux compagnons devoient se retirer aussi-tôt qu'il y seroit monté; & il comptoit que dans l'épaisseur de la nuit, il ne lui seroit pas difficile de se dérober lui-même avec adresse. Si je l'en eusse voulu croire, il eût mis le feu à la cabane en se retirant, pour achever de rendre la scène terrible. Mais je m'y opposai absolument, par la crainte d'un incendie général, qu'il nous auroit peut-être été impossible d'arrêter.

Au moment qu'il alloit partir le vieil Iglou vint me faire le rapport de sa commission. Sa présence me fit naître une nouvelle idée, qui servit encore au succès de mes vues. Lorsqu'il m'eut raconté que Moou avoit ri de mes menaces, & qu'il paroissoit craindre aussi peu les châtimens du Ciel que les miens, je lui ordonnai de retourner sur le champ pour renouveller ses exhortations au rebelle, & je lui dis de se faire accompagner de quelques membres des plus âgés & des plus considérés du Conseil. C'étoit dans le dessein qu'ils fussent présens à la mort de Moou, & qu'ils pussent en recueillir eux-mêmes fruit. Je les fis partir sans perdre de tems, & Youngster n'en perdit pas non plus pour se rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus résister à la curiosité qui me porta à le suivre moi-même à quelque distance; & l'obscurité m'étant favorable, je demeurai à cinquante pas de la cabane de Moou. Je

n'y fus pas longtems ſans voir paroître quelques étincelles de la fuſée, qui ſortoient par le trou du toit. La boite creva preſqu'auſſi-tôt, avec un fracas plus grand que je ne m'y étois attendu. Ce n'étoit pas l'intention de Youngſter, qui s'étoit propoſé de tuer auparavant Moou; & je fus quelques momens à craindre qu'il ne lui fût impoſſible d'ajuſter ſon coup par la cheminée, ce qui auroit ruïné entièrement notre entrepriſe. Mais le bruit du coup de piſtolet qui ſe fit bientôt entendre, me fit juger que tout s'étoit exécuté heureuſement. Les deux Anglois paſſérent près de moi dans le même inſtant ſans m'appercevoir; & Youngſter n'ayant point tardé à les ſuivre, j'appris de lui qu'il avoit réuſſi avec tant d'adreſſe & de bonheur, que le Ciel ſembloit avoir conduit ſa main. A peine avoit-il laiſſé deſcendre la boite, que les Sauvages, frappés de l'éclat des étincelles, s'en étoient approchés avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. La

fu-

fusée s'étant consumée un peu trop promtement, il n'avoit pu reconnoître assez-tôt Mooü, pour tirer d'abord sur lui. La boite avoit crévé avec beaucoup de violence. Ce contre-tems n'avoit servi qu'à le favoriser, en répandant l'effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été blessés dangereusement par les éclats de la boite, & tous s'étoient jettés à terre en poussant un horrible cri, excepté Mooü, que rien n'étoit capable d'épouvanter. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou, pour chercher la cause d'un si étrange évènement; desorte que rien n'avoit été plus facile à Youngster, que de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Nous nous retirâmes aussi-tôt à ma maison, pour attendre l'effet de cette scène. Nous entendîmes un bruit épouvantable qui paroissoit venir de tous les quartiers de l'habitation. Ceux d'entre les partisans de Mooü qui avoient pu fuir, s'étoient rendus chacun

chacun dans leurs cabanes, où leur effroi & leur consternation avoient rendu témoignage, autant que leurs discours, au prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou, & cinq ou six jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua pas d'être bientôt informé des avertissemens que j'avois fait donner aux rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoit être qu'un effet de mes menaces, qu'il ne se trouva personne qui en eût le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale, & se trouvant confirmée par le rapport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions, on commença à ne craindre que le Dieu dont j'avois annoncé les marques; & l'effet de cette crainte fut si étonnant, que tous les Abaquis de l'habitation vinrent en un moment environner ma cabane, en jet-

jettant des hurlemens affreux, & en me conjurant de paroître & de leur accorder mon secours.

Je sortis pour les rassurer par ma présence. Quoique la nuit ne fût pas fort avancée, je me trouvai presqu'aussi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux, tels qu'ils en ont l'usage : ce sont de longs bâtons de bois sec, enduits d'une espèce de raisine. Leurs cris cessérent à ma vue; & les voyant disposés à m'écouter, je fis apporter un banc sur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou, & de la justice de son châtiment. Quelque sévère qu'il eût été, je les assurai que mon Dieu étoit un bon Maître, qui n'exerçoit la vengeance qu'à regret, & qui eût pardonné même au parjure Moou, s'il ne se fût pas obstiné à mériter d'être puni; mais que le voyant endurci dans sa révolte, & le Soleil, qu'ils

avoient cru jufqu'alors redoutable, n'ayant pas affez de puiffance pour le ramener au devoir, j'avois follicité moi-même la punition terrible dont plufieurs d'entre eux venoient d'être témoins, & que ceux qui fuivroient l'exemple de Moou, devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai que j'avois ordre de ce même Dieu qui favoit fi bien punir, de leur offrir des faveurs & des bienfaits s'ils vouloient l'adorer; qu'ils connoiffoient maintenant fa puiffance; qu'elle s'employeroit pour leur bonheur, & pour la deftruction des Rouintons leurs ennemis; qu'aimant fincèrement leur Nation, comme ils en devoient juger par le zèle que j'avois marqué jufqu'alors pour leurs intérêts, je n'étois point capable de leur rien propofer qui ne fût pour eux d'un folide avantage; que je devois néanmoins les avertir, qu'après l'offre que je leur avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu, ils devoient s'attendre à fa haine s'ils ne la rece-

recevoient pas avec reconnoissance; & qu'en refusant de le préférer au Soleil, ils s'attireroient infailliblement le même sort que Moou.

J'avois parlé d'une voix si haute & si distincte, qu'il ne leur étoit rien échappé du sens de mon discours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs applaudissemens, qu'ils étoient prêts à suivre toutes mes volontés. Je leur ordonnai de se rendre après midi dans la prairie des Assemblées, où je leur expliquerois ce que le tems de la nuit ne me permettoit pas d'achever.

Ils marquérent beaucoup de joie en se retirant. La mienne étoit aussi très vive, de me voir si heureusement délivré de toutes mes craintes, & à la veille de réussir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditai sur la forme que je devois faire prendre à leur Religion. Mon incertitude ne dura pas longtems. Ils n'avoient que les lumières les plus simples de la Nature, & je

ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai sur ce principe ce que l'Être infiniment juste pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point essentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu tout-puissant, leur Créateur & leur Maître absolu; de l'adorer sans partage, & d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur foi. Pour le culte, je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles dégénérent tôt ou tard en superstition; & que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'Idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel usage en eussent-ils fait? Ils les eussent orné. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, & ne se fussent point élevées plus haut que la voute. Insensiblement ils y eussent placé des Idoles, avec un redoublement d'ignorance & de ténèbres. Au-lieu qu'en leur faisant envisa-

envisager tout l'Univers comme un Temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains, & Dieu lui-même assis au-dessus des nues comme sur un trône, où il est prêt sans cesse à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations, il me sembla qu'une noble & si respectable idée seroit capable de fixer leur attention, & de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers d'une manière ineffaçable. Je m'arrêtai absolument à cette dernière méthode, & j'y ajoutai seulement deux choses, que je regardai comme deux secours nécessaires à la foiblesse d'esprit des Abaquis : l'une fut d'établir que tous les trois jours il se feroit dans la prairie une Assemblée de Religion, à laquelle toute la Nation seroit obligée d'assister : l'autre, de composer une Prière courte, mais d'un sens clair & expressif, que tout le monde apprendroit sans exception. Et de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier ou de manquer à la réciter, mon dessein étoit d'ordonner que cha-

que chef de famille la prononçât tour à tour à haute voix dans les assemblées générales de la prairie, c'est-à-dire deux fois la semaine, & que les mêmes chefs la fissent répéter tous les jours, chacun dans sa famille, à toutes les personnes de l'un & l'autre sexe que j'avois soumises à leur autorité. Quelque simple que cet ordre de Religion puisse paroître à mes lecteurs, la connoissance que j'avois du caractère des Abaquis me rendit presque sûr qu'il étoit le seul propre à subsister longtems: surtout lorsque j'eus résolu d'engager les membres du Conseil, par un serment solemnel qu'ils feroient à leur reception, à y tenir la main dans leurs quartiers respectifs, & à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir l'usage de la Prière.

Le matin du grand jour où se devoit faire cet heureux changement, j'appris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient assemblés dans une maison particulière, & qu'ils y étoient depuis quel-

quelque tems à conférer ensemble, avec un air de secret qui sembloit renfermer du mystère. Comme il pouvoit rester encore quelques semences de la révolte de Moou, j'en fus allarmé. J'allois m'y transporter moi-même, lorsqu'on m'avertit qu'ils s'étoient séparés, & que quelques-uns d'entre eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir sur mes gardes. C'étoient trois des principaux Vieillards, tous trois membres du Conseil, qui m'étoient députés de la part des autres. Etant entrés chez moi, l'un d'eux m'apprit fort respectueusement le sujet de sa visite. Tous les Abaquis sentoient fort bien, me dit-il, que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puissant que le Soleil; mais ils souhaitoient beaucoup de savoir où étoit ce Dieu qui ne s'étoit jamais fait voir à eux comme le Soleil, & dans quel endroit du Monde il faisoit sa demeure. C'étoit sur quoi ils me prioient de les instruire, avant que de les

obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette question, & les réflexions qui devoient sans doute l'avoir fait naître, me parurent extrêmement profondes pour des Abaquis. Je leur répondis avec douceur, que j'étois charmé de leur sagesse, & que je satisferois si pleinement à leurs difficultés, qu'il ne leur resteroit pas le moindre scrupule. Et comme je les connoissois effectivement pour les plus raisonnables de toute la Nation, je leur expliquai le Systême de Religion que je voulois leur faire embrasser. Ils approuvérent tout ce qu'ils avoient entendu; mais je fus étonné de leur voir renouveller à la fin leur prémière objection. Ce Dieu, me dirent-ils, ne se montre donc jamais? J'avoue que cette nouvelle interrogation m'embarassa; non par la difficulté d'y répondre, mais par celle que je craignois à leur persuader que ce qu'ils ne voyoient pas pût exister réellement. Le Ciel m'inspira néanmoins le tour qu'il faloit pour faire sur eux une forte impression.

Non,

Non, leur répondis-je, il ne se montre pas, mais il se fait connoître par d'autres marques. N'entendez-vous pas souvent le tonnerre? Ils me dirent qu'ils l'entendoient, & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien, repris-je, c'est le grand Dieu qui remue ainsi le Ciel, & qui fait trembler la Terre. Vous avez vu la pluie, la grêle, la neige; vous avez senti l'ardeur du feu, la rigueur du froid; vous voyez croître vos arbres, vos fruits, tout ce qui sert à votre nourriture, c'est lui qui produit ainsi ce qui se passe continuellement à vos yeux: & vous vous plaignez, ingrats Abaquis, de ce qu'il ne s'est jamais fait connoître à vous! La vérité de ma réponse, le ton peut-être dont je la prononçai, ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement, leur désilla si entièrement les yeux, qu'ils me parurent transportés de joie de se trouver tout d'un coup au milieu de la lumière. Ils me protestérent

qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien ; & m'ayant quité dans ces sentimens, ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation, en apprenant à tous ceux qui se trouvoient à leur rencontre, que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé, pnisque c'étoit lui qui produisoit les arbres, les fruits, le feu, le tonnnerre, & ce qu'il y avoit de plus admirable dans la Nature.

Ils étoient tous dans cette religieuse disposition, lorsqu'ils se rendirent l'après-midi à l'Assemblée. J'y fus charmé de leur zèle jusqu'à verser des larmes de joie. Fanny & Madame Riding, qui voulurent être témoins de ce pieux spectacle, en furent aussi attendries que moi. Ils écoutérent mes discours avec une respectueuse attention. Je leur proposai le plan que j'avois formé, je règlai le tems & l'ordre des Assemblées ; je leur découvris avec les plus vives expressions, & sous les plus

fortes

fortes images, la grandeur du Maître qu'ils alloient servir, ce qu'ils devoient attendre de sa bonté s'ils le servoient fidèlement, & de sa colère s'ils oublioient jamais les engagemens qu'ils alloient prendre. Malgré leur grossièreté, je leur fis comprendre, qu'indépendamment des plaisirs & des récompenses que je promettois après la vie à leur fidélité, la Religion qu'ils embrassoient seroit d'un extrême avantage pour le bien de la Nation, & pour le soutien des Loix que j'y avois établies; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu tout-puissant, elle ne leur en imposoit point d'autre que celles que je leur avois déja prescrites; c'est-à-dire, de s'aimer les uns les autres, & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai sur-tout à la reconnoissance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre. C'est lui, leur dis-je, qui vous a donné la naissance, qui vous conserve; qui vous fournit libé-
 rale-

galement tout ce qui vous plaît & qui vous est utile. Ne sentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainsi de ses bienfaits ? O bons Abaquis ! la Nature vous a donné un cœur, apprenez à en faire usage ; & si vous êtes sensibles à quelque chose, soyez-le à ses faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon Peuple étoit dans un silence qui exprimoit son contentement & son admiration. Je remarquai que la plupart tournoient les yeux vers le Ciel, lorsqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu, comme s'ils eussent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faisoit son séjour, & qu'il étoit sur son trône à les observer & à juger de la sincérité de leur hommage. Enfin je renouvellai leur attention, en leur parlant de la Prière que j'avois composée pour eux, & les ayant exhortés à me suivre de cœur, je la prononçai à haute voix, les yeux & les bras le-

levés. Ils imitérent tous ma posture. Je dois le confeſſer, un ſentiment de joie délicieuſe ſe répandit dans mon ame, en finiſſant le dernier acte de cette auguſte cérémonie. Peut-être le Ciel ne reçut-il jamais d'hommage plus ſincère & plus naturel, que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs ſimples où règnoit la droiture & l'innocence; & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuſes & des plus fortunées circonſtances de ma vie, la part que je puis m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du ſoin de faire apprendre ma Prière à tous les chefs de famille, afin qu'ils puſſent l'apprendre eux-mêmes à leurs enfans. Fanny & Madame Riding ne s'épargnérent pas non plus pour rendre le même ſervice aux Femmes Sauvages. Elles s'étoient déja employées heureuſement à leur inſpirer des ſentimens de pudeur & de modeſtie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs époux,

de la tendresse & de l'attention pour leurs enfans; & à leur faire perdre quelque chose de leur rudesse & de leur barbarie, sans y rien substituer néanmoins qui pût les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la mollesse. Nous prenions toutes nos mesures de concert & avec délibération, & le but commun de nos soins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit ravallés jusqu'alors au-dessous de la qualité d'Hommes. Cette réflexion étoit de Fanny. A le bien prendre, me disoit-elle, tout ce qui est opposé à la Raison, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'appartient point à l'Humanité; & dans ce sens, on trouveroit peut-être autant de Sauvages & de Barbares en Europe, qu'en Amérique. La plupart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la Raison, par leurs excès de molesse, de luxe, d'ambition, d'avarice; celles de l'Amérique, par leur grossièreté & leur abrutissement. Mais dans les unes & dans les

les autres, je ne reconnois point des Hommes. Les unes sont en quelque sorte au-delà de leur condition naturelle, les autres sont au-dessous ; & les Européens & les Américains sont ainsi de vrais Barbares, par rapport au point dans lequel ils devroient se ressembler pour être véritablement Hommes. C'est à ce point, ajoutoit-elle, qu'il faut élever, s'il est possible, nos pauvres Abaquis ; & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puissent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importans services à nos Sauvages, & que l'emploi que j'avois accepté me les faisoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vue nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardens étoient toujours pour la conservation de Mylord Axminster, pour le succès de ses entreprises, & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude sur son sort ramenoit-là tous nos entretiens. La grossesse de mon

épouse étoit si avancée, que de quelque manière que les évènemens pussent tourner, il ne faloit pas penser à quiter les Abaquis avant qu'elle fût délivrée. Quelques semaines se passérent encore. Enfin le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une fille, qui ressembloit, me dit-on, à son malheureux père. Triste objet de la plus cruelle sentence du Sort! Hélas! sous quels affreux auspices étois-tu née! Je la pris dans mes bras; & le cœur plein de tous les sentimens paternels, le prémier souhait que je fis pour elle, fut d'être plus heureuse que son père & que sa mère. Mes vœux ne furent point écoutés.

Mon épouse se rétablit promtement de ses douleurs. Tous ses soins se tournérent sur sa fille. On sait ce que c'est que la tendresse d'une jeune mère. Je remarquai qu'il en rejaillissoit quelque chose jusques sur son humeur. Elle en devint moins mélancolique.

que. Ses yeux me parurent moins rêveurs; & soit que ce cher gage de notre amour eût redoublé son affection pour moi & dissipé ses soupçons, soit que la seule joie d'être mère produisît ce changement, je m'apperçus que ses caresses étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient guères redoubler, car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny: cependant, sa tranquilité mit dans mon cœur quelque chose que je n'y avois pas encore senti. J'en marquai secrettement ma joie à Madame Riding, qui y prit part sans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque tems à gouverner paisiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs chasseurs ayant rencontré un jour un gros de Rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux Nations ne leur permit pas de se séparer sans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraités. Ils ne s'échappérent qu'avec perte d'une par-

partie de leurs gens; & parmi le reste, il y en eut peu qui revinrent sans blessures. Ce malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voisins. La Jeunesse sur-tout, que les leçons continuelles de Youngster entretenoient dans une humeur guerrière, & qui souhaitoit passionnément de faire l'essai de ses nouvelles armes, me sollicita vivement de lui laisser tirer vengeance de l'insulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai si je devois leur accorder cette permission. La guerre m'a toujours fait horreur. C'est la honte de la Raison & de l'Humanité. Excepté le cas d'une juste défense, qui doit faire gémir même après la victoire, une bataille est le dernier attentat où l'extravagance & la fureur puissent se porter; & dans les principes de ma Morale, un Héros guerrier n'est qu'un Monstre infame. Avec ces sentimens, je ne devois pas me rendre facilement aux instances de mes Sauvages. Cependant, la même raison qui m'avoit porté à leur faire pren-

dre une teinture de discipline militaire sous la direction de Youngster, me fit penser que ce seroit un extrême avantage pour eux, d'humilier les Rouintons avant mon départ, & d'ôter une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je résolus de prendre moi-même la conduite de cette guerre, pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flatai aussi que si les Rouintons n'étoient pas absolument intraitables, il ne me seroit pas impossible de les gagner peu à peu, & de les engager peut-être à se réconcilier si bien avee les Abáquis, qu'ils renonçassent de part & d'autre à leur haine, & qu'ils s'unissent pour ne composer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngster sur les mesures qui convenoient à ce dessein, je déclarai publiquement que je croyois la guerre juste & néceslaire; & que, pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection,

je

je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joie retentirent jusqu'au Ciel. On ne pensa plus qu'aux préparatifs. J'en laissai le soin à Youngster, & je m'occupai pendant quelques jours à rassurer Fanny & Madame Riding, à qui cette résolution causoit de mortelles allarmes. Leur crainte eût été juste, s'il y eût eû pour moi beaucoup de risques à courir. Il est certain que je n'eusse pu, sans une extrême folie, les exposer à tout ce qu'elles pouvoient appréhender de fâcheux, si ma mort, ou quelque autre accident, les eût privés de ma présence & de mon secours. Mais j'étois sûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient essuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi sur les bruits qui s'en étoient répandus certainement jusqu'à eux, me faisoient regarder cette expédition comme une partie de chasse

chaſſe de quatre jours. D'ailleurs, je me propoſois bien moins de les réduire par les armes, que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux deux Dames, qu'elles ne devoient pas s'allarmer le moins du monde, & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, non plus que pour elles, qui étoient auſſi ſurement dans l'habitation, que dans la meilleure ville de l'Europe.

En effet, étant parti deux jours après, à la tête d'un corps d'Abaquis, compoſé de leur plus belle jeuneſſe, je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendiſſent bien que leurs voiſins marqueroient quelque reſſentiment de leur dernière perte, je ne m'apperçus point qu'ils fuſſent ſur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inſpire. Mais tel eſt, comme je l'ai déja fait obſerver, le génie de la plupart de ces miſérables

bles Peuples. Ils ne connoiſſent ni règles de défenſe, ni précautions de ſageſſe. Ils en viennent aux mains, & s'égorgent brutalement ſur les moindres démêlés ; le plus foible fuit, & le vainqueur ſe retire, juſqu'à ce l'occaſion ſe préſente de renouveller le combat. Il m'eût été facile de fondre ſur l'habitation, & d'exterminèr les Rouintons juſqu'au dernier. Mon deſſein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes compagnons, je députai Youngſter, qui s'offrit hardiment pour ce dangereux meſſage, avec trois Abaquis qui connoiſſoient les lieux ; & je leur donnai ordre de propoſer la paix à nos ennemis, à trois conditions.

La 1. qu'ils ſe hâtaſſent de ramaſſer leurs armes, & de les apporter hors de l'habitation, pour les bruler en notre préſence.

La 2. qu'ils abandonnaſſent auſſi-tôt leur canton, pour venir former un nouvel établiſſement dans

dans la vallée des Abaquis, où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes sortes de secours & de commodités.

La 3. qu'ils y fussent soumis à mon Gouvernement.

S'ils refusoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laissois que le choix de fuir du canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous massacrés sans exception & sans quartier.

Je chargeai Youngster de leur faire cette déclaration d'un air fièr; mais de prendre ensuite des manières douces & humaines pour les exciter à la confiance; & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entre eux à me venir trouver sans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je devois être tout-à-fait sûr du succès de ma conduite. J'avois du moins cette espèce de sureté, qui porte sur la parfaite connoissance

ce du caractère de ceux avec lesquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cens hommes bien armés; j'étois certain, par des informations assurées, que le nombre des Rouintons réunis ne passoit pas huit cens, en y comprenant leurs enfans & leurs femmes; & je savois que la coutume générale des Sauvages est de fuir sans combat, lorsqu'ils se sentent inférieurs en nombre. Je n'appréhendois qu'une chose; c'étoit que les Rouintons ne conçussent trop de frayeur lorsqu'ils me sauroient si proche d'eux, & que se défiant de mes propositions, ils ne prissent aussi-tôt le parti de se sauver, avec la facilité que des Sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes Députés se présentérent hardiment à l'entrée de l'habitation; & pour prévenir toute insulte, leur prémier soin fut de faire connoître qu'ils étoient soutenus par un corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle, & la déclaration qu'ils firent aussi-tôt du sujet de leur arrivée, se

se répandirent en un instant parmi les Barbares, & produisirent une partie de l'effet que j'avois prévu; c'est-à-dire, que la plupart ne consultant que leur crainte, se sauvérent promptement dans les forêts voisines. Cependant, plusieurs de ceux qui s'étoient amassés d'abord autour de Youngster, & auxquels il s'étoit adressé, ne voyant rien qui dût les effrayer, demeurérent tranquiles à l'écouter. Il les flata par ses discours & ses promesses, & il n'épargna rien pour leur faire sentir l'avantage de ses offres. Il crut les avoir ébranlés; mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à souhaiter que les fuyards pussent être engagés à revenir dans l'habitation, il s'imagina que le seul moyen étoit de quiter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être sans crainte; & que rien n'étoit plus avantageux pour leur nation, que de s'unir par une bonne paix avec les Abaquis. Il leur laissa le reste du jour & la nuit suivante pour délibérer, & il leur promit de retourner à eux le lende-

main avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns, personne n'eut la hardiesse de le suivre.

Je fus ravi de voir Youngster qui venoit tranquilement, & j'en augurai bien de sa négociation. Son rapport augmenta mes espérances. Je louai sa conduite, & je pris le parti d'attendre jusqu'au lendemain. Nous n'étions pas éloignés de l'habitation; mais une petite colline, au pied de laquelle j'avois assis mon camp, nous en cachoit la vue. J'avois choisi cette situation, pour ne pas trop effrayer nos ennemis par une approche brusque & précipitée. Youngster mit un ordre admirable dans notre petite armée, avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la surprise. Le reste du jour s'écoula sans le moindre mouvement de la part des Rouintons.

La nuit étant devenue fort sombre, on vint m'avertir lorsque je commençois à prendre un peu de repos, qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaisse s'élever au sommet

met de la colline, avec un éclat de lumière qui ne pouvoit ſignifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aiſé de juger que c'étoit l'habitation des Rouintons qui étoit en feu, & je ne doutai pas un moment que cette cruelle nation ne l'y eût mis volontairement. Je donnai ordre que perſonne ne s'écartât juſqu'au jour, appréhendant quelque autre effet du deſeſpoir de ces miſérables. J'envoyai le matin Youngſter à la découverte, avec une partie de mes gens. Son rapport fut tel, à peu près, que je me l'étois imaginé. Les Rouintons, ſoit par défiance de mes promeſſes, ſoit par un pur effet d'inhumanité & de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le pays, que de ſe ſoumettre. Ils avoient mis le feu, en partant, non ſeulement à leur grande habitation, mais à pluſieurs petits hameaux répandus aux environs. Leurs cabanes, qui étoient de bois ſec, étoient déja entièrement conſumées; & ce qui marquoit mieux leur caractère féroce

& cruel, ils avoient égorgé leurs vieillards & leurs malades. Youngster trouva encore leurs cadavres, qui avoient échappé aux flammes.

Je m'affligeai de cette nouvelle, par un sentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faisant assez connoître que je m'étois flaté vainement de pouvoir civiliser un peuple si brutal, je regardai comme un bonheur pour les Abaquis, d'être entièrement délivré de ces dangereux voisins. Tel fut le succès de cette expédition, qui ne devoit pas allarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding & mon épouse, puisque mes Sauvages n'eurent pas même l'occasion d'y tirer un coup de flèche. Je ne me serois pas tant étendu sur un évènement si léger, s'il n'eût produit peu de tems après des effets si terribles, que mon sang se glace encore de l'engagement où je me suis mis de les raconter.

Fin de la Première Partie du Tome Troisième.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,

ECRITE PAR LUI-MEME.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME,

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTEE & MERKUS.*

MDCCXLIV.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWELL.

LIVRE CINQUIEME.

LA tranquilité & le bon ordre me parurent si bien établis parmi les Abaquis, que sans penser à multiplier leurs loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'observation exacte de cel-

celles qu'ils avoient déja. C'étoit le ſeul moyen d'aſſurer le fruit de mes travaux, qui eût été fort incertain après mon départ, ſi je n'euſſe pris ſoin de lier ainſi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois ſe paſſérent donc encore à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'Envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour, à prendre une réſolution qui pût nous conduire à quelque choſe de raiſonnable & d'aſſuré, eſpérant toujours de tirer de leur rapport quelques lumiéres capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du tems qu'ils avoient beſoin d'y employer. C'étoit le principal ſujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'eſprit, ſur-tout depuis les couches de mon épouſe, de partir avec elle & le reſte de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'eſt pas que je ne m'attendiſſe

à de grandes difficultés de la part des Abaquis, qui nous étoient trop affectionnés pour consentir volontiers à notre départ: mais j'eusse réussi peut-être à les tromper, en leur faisant entendre que nous ne les abandonnions point sans retour. Nous eussions pris une escorte, ce qui eût encore aidé à leur persuader que notre dessein n'étoit pas de les quiter absolument; & nous n'eussions point eu de peine à nous en défaire, si le Ciel eût béni notre route, & nous eût fait tomber dans quelque Habitation Angloise ou Espagnole.

Quelque dangereux que fût ce plan, il n'y en avoit point d'autre à choisir, en supposant que nous ne reçussions point de nouvelles de Mylord. Je m'y arrêtai à la fin, comme un malade fait à un remède amer & douloureux qu'il craint presqu'autant que ses maux. Je le communiquai même à mon épouse & à Madame Riding, qui ne balancérent point à l'approuver, & qui se disposérent hardiment à en courir tous les risques. Nous n'étions plus

retenus que par la foible espérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penserions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut si grande à cette nouvelle, que j'eus peine à me soutenir. Ce fut bien pis, lorsque je vis mon épouse tomber évanouie de surprise & de saisissement.

Si l'on se figure en effet quelle devoit être notre inquiétude & notre ennui après quinze mois de séjour dans une habitation de Sauvages, & plus d'un an qui s'étoit écoulé sans que nous eussions entendu parler de Mylord, on concevra que le plus léger espoir ne pouvoit manquer de nous causer une agitation extraordinaire. Mais si ce n'étoit pas la joie, c'étoit du moins une incertitude de sentimens, qui nous avoit mis d'abord dans cette violente situation. Il falut bientôt éprouver d'autres mouvemens, dont la nature étoit moins équivoque ; ce fut ceux de la plus mortelle crainte,

te, & par conſéquent de la triſteſſe la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vu Madame Lallin, qui leur avoit facilité autant qu'elle avoit pu les moyens de gagner la Caroline. Avec le ſecours d'un Virginien qui ſavoit la Langue Angloiſe, ils avoient ſuivi les côtes de la mer, en s'informant dans tous les lieux habités ſi l'on avoit vu Mylord Axminſter, ou ſi l'on avoit quelque connoiſſance de ſon fort. Ils n'avoient rien appris de ce qu'ils cherchoient. Deſeſpérant de réuſſir mieux par de plus longues recherches, ils avoient repris leur route vers notre vallée, au travers de mille périls, & dans une incertitude continuelle du chemin. Enfin le hazard, ou plutôt la providence, qui ne vouloit plus nous laiſſer ignorer nos malheurs, & qui nous en préparoit encore de plus terribles, avoit permis qu'ils euſſent rencontré dans de vaſtes déſerts un de leurs compatriotes, un de

ces braves Abaquis qui avoient servi d'escorte à Mylord. Ils le ramenoient avec eux, & ce fut par lui-même que nous nous fîmes raconter aussi-tôt la funeste avanture de Mylord & de ses compagnons.

Ce malheureux Seigneur n'avoit pas été éloigné de cinq ou six journées de la vallée des Abaquis, qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à peu près égal au sien. Il les avoit mis en fuite avec peu de perte. Ces Barbares, qui étoient des habitans vagabonds du grand Désert de *Drexara*, & qui passent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragés par leur défaite. La vue de Mylord, qui étoit à cheval & vétu, aussi-bien que les Anglois de sa suite, les avoit animés à retourner à la charge, dans l'espoir du butin. Ils s'étoient attroupés seulement en beaucoup plus grand nombre; & coupant le chemin aux Abaquis à quelque distance du lieu du prémier combat, ils avoient fondu sur eux avec tant d'impétuosité & une grê-

le

le si terrible de flèches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reste, effrayé de se voir enveloppé de toutes parts en un moment, & se trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour se conserver la vie. Ils étoient demeurés prisonniers avec Mylord & ses Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proie, & s'étoient divisés eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plupart des Sauvages du Désert de Drexara sont Antropophages, du moins à l'égard de leurs prisonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu. Ils sont sans cesse errans, à la chasse des bêtes, & des hommes qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La seule raison qui leur fait donner le nom de Sauvages de Drexara, est que cherchant les montagnes & les bois comme les lieux les plus propres à la chasse, ils aiment ce grand Désert, qui est rempli de bêtes féroces, parce qu'il est couvert de forêts d'une immense étendue.

 J'é-

J'étois tremblant & consterné en écoutant cette prémière partie de la rélation du Sauvage, & je n'osois le presser de m'apprendre ce que j'avois le plus d'envie de savoir. Un début si terrible me faisoit attendre le sort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de son côté dans une agitation capable d'inspirer la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, sans oser ouvrir la bouche pour proférer un seul mot. Heureusement, nous dit le Sauvage, je suis tombé en partage, avec Mylord & vingt de nos compagnons, à une bande des moins cruelles & des moins avides de chair humaine. Ce n'est pas qu'ils n'ayent mangé d'abord six d'entre nous, pour rassasier leur prémière ardeur; mais ils sont accoutumés d'aller chaque année sur le bord d'une grande rivière, où ils trouvent des hommes blancs, & vétus d'habits, auxquels ils donnent leurs prisonniers, pour recevoir d'eux quelque chose qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conservés pour cela au nombre de

sei-

ſeize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la rivière; mais les hommes blancs n'y ſont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le Déſert de Drexara, pour attendre l'année prochaine. Cependant, ajouta le Sauvage, je ſuis ſûr que tous mes compagnons ne verront point ce tems-là; car de ſeize que nous étions, il y en a déja quatre qui ont été mangés depuis notre retour de la rivière. Il nous raconta enſuite de quelle manière il s'étoit ſauvé, & par quel bonheur il avoit rencontré ſes trois compatriotes, après avoir erré deux mois dans des pays qui lui étoient inconnus.

J'ai ſu depuis que ces hommes blancs avec leſquels les Sauvages faiſoient une eſpèce de commerce de leurs priſonniers, étoient les Eſpagnols de *Penſacola*, qui remontent en certains tems la grande rivière du St. Eſprit, & qui achettent des eſclaves pour quelques verres d'eau-de-vie, ou pour quelques denrées de nulle valeur.

 J'or-

J'ordonnai à l'Abaqui de se retirer après son récit; & l'état où j'étois ne m'empêchant pas de faire réflexion sur celui où je voyois mon épouse, je fis en un instant ce que non seulement je n'avois jamais fait, mais ce dont je ne m'étois point encore cru capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive & la plus pressante de toutes les douleurs; & moi, qui me sentois prêt à succomber sous ma peine, & à tomber sans force, j'en trouvai assez pour affecter de la constance, pour prendre une contenance tranquile, & pour entreprendre en un mot de consoler ma chère épouse. C'est ici que j'appréhende de n'être plaint desormais de personne. Un personnage tel que j'ai été capable de le soutenir, & que je vai le représenter, paroîtra si étrange, & peut-être si contraire aux idées communes, que si l'on me fait la grace de le croire possible, on s'imaginera sans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre sent, ou sen-

tir

tir du moins qu'on peut les éprouver, pour être capable de s'y intéresser par la compassion; & non seulement il ne se trouvera personne qui ait senti des maux tels que les miens, mais à peine se trouvera-t-il quelqu'un qui les puisse comprendre.

La résolution que je pris donc en ce moment, de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine, devint une règle que j'ai suivie depuis avec une constance incroyable. Je ne prévoyois pas à quoi je m'engageois. La considération de mon épouse, dont je voulois soutenir le courage par mon exemple, m'engagea à former intérieurement cette espèce de vœu, qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter: mais qu'il m'en a couté! & que le souvenir même que j'en conserve, est encore rempli d'amertume! Chère Fanny, dis-je, à mon épouse, il faut bénir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous soyons informés du malheur de Mylord. Le secours de la

providence ne fauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déja éprouvé, en tombant heureufement dans la bande la plus humaine des Sauvages. Il recevra la même protection jufqu'à la fin. Peut-être a-t-il déja été livré aux hommes blancs dont l'Abaqui nous a parlé. Ce ne peut être que des Anglois, ou des François, ou des Efpagnols; & quelque nation que ce foit de l'Europe, il eft fans danger s'il eft hors des mains des Sauvages. Oui, me répondit-elle en ne raifonnant que trop jufte fur le fujet de nos craintes, oui, s'il eft hors des mains des Sauvages: mais quelle apparence qu'il foit délivré de ces bêtes cruelles? Il n'y a que deux mois, fuivant le rapport de l'Abaqui, qu'ils font revenus de leur grande rivière; ils n'y doivent retourner que l'année prochaine; & qui fait s'ils épargneront fi longtems la vie de mon cher père? Elle fondoit en larmes en parlant ainfi; & fa tendreffe lui repréfentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle pa-

paroissoit aussi effrayée que si elle eût vu Mylord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis pour la rassurer, que ces Barbares étant accoutumés à faire commerce de leurs prisonniers, il n'y avoit nulle raison de craindre qu'ils ne suivissent point leur usage ordinaire; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté, mon dessein étant de me mettre incessamment à la tête de deux mille Abaquis, & de me servir des lumières que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Mylord, pour prendre le chemin du Désert de Drexara; que le Ciel seroit mon guide dans une entreprise où sa bonté & sa justice étoient intéressées; enfin, que j'espérois de trouver Mylord, ce qui étoit le seul point difficile, & que rien ne me seroit si aisé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de solidité d'esprit, pour se laisser flater par de fausses espérances. Elle sentit aussi parfaitement que moi toutes les difficultés de mon dessein, & voici le parti qu'elle prit sur le champ. Je suis

persuadée, me dit-elle, que vous n'abandonnerez point mon père, & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre, Mais je vois les périls & l'incertitude d'une telle entreprise. Vous ne pouvez point me laisser ici derrière vous, au risque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre absence, & presque certaine en vous quitant de ne nous revoir jamais. Il n'y a donc pour moi nul autre parti à prendre, que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon père, ou nous périrons tous ensemble en le cherchant. Quelque étrange que fût cette proposition, je ne pouvois la combattre raisonnablement. Cependant, je lui fis appercevoir plusieurs raisons qui la rendoient presque impossible. Nous n'avions point de voitures pour elle, sa fille, Madame Riding, & pour leurs deux femmes. Cette seule difficulté étoit insurmontable. Elle me répondit qu'elle la sentoit, & qu'elle n'en étoit point effrayée; qu'elles iroient à pied comme moi, aussi souvent que leur foiblesse le pourroit permettre;

que

que si elles se trouvoient trop fatigées, il seroit aisé de leur composer des brancards que je ferois porter par nos Abaquis; que si j'en prenois deux mille avec nous, ils pourroient se succéder tour à tour, & nous rendre ce service sans beaucoup de peine & d'embarras. Pour les provisions de vivres, qui formoient une autre difficulté, elle ne put être arrêtée par la crainte d'en manquer, & elle se résolut à faire comme moi son principal fond sur la prodigieuse quantité de bêtes fauves qu'on trouve de tous côtés en Amérique, & que nos Sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons, lui dis-je en l'embrassant, chère Fanny, nous partirons. J'admire votre courage, & je veux me persuader que c'est pour lui donner un heureux succès, que le Ciel vous l'inspire. Je ne tardai point à communiquer notre résolution aux Abaquis. Je ne leur en parlai que comme d'une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs compagnons, & pour déli-

délivrer Mylord. Toute la nation s'offrit avec ardeur; mais faisant beaucoup moins de cas du nombre, que du courage & du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été disciplinés par Youngster. C'étoit un corps d'environ deux mille hommes, qui paroissoient tous résolus & vigoureux. Ceux que nous laissâmes dans l'habitation, marquérent du chagrin de voir partir avec moi mon épouse & toute ma famille; mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre soupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonstance, nous n'eussions peut-être pas quité sans quelque regret ce bon peuple, dans lequel nous n'avions trouvé pendant un si long séjour, que de la docilité, de la soumission, & tous les témoignages d'un sincère attachement. Le souvenir de leurs bienfaits n'est jamais sorti de ma mémoire; & j'ai prié le Ciel pendant toute ma vie d'affermir parmi eux la connoissance & l'amour du bien, que je me suis efforcé de leur inspirer.

Quoi-

Quoique j'eusse borné le nombre de ceux qui doivent être de notre expédition, je ne pus refuser la satisfaction de me suivre, à quelques particuliers qui m'avoient été le plus affectionnés. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou, qui, consultant moins son âge & ses forces, que son zèle, auroit entrepris de me suivre au bout du monde. Mais je consentis que Rem, sa fille, accompagnât mon épouse : sans parler de son attachement qui méritoit cette récompense, je crus qu'il y auroit mille occasions où ses services pourroient être utiles à Fanny & à ma fille. Enfin nous partîmes, après nous être mis sous la protection du Ciel, & l'avoir sollicité mille fois par les plus ardentes effusions de notre cœur.

Ciel! quel départ, & quelle entreprise! Je savois à peine de quel côté tourner nos prémiers pas. Je concevois seulement qu'étant dans la Floride au-delà des Monts Apalaches, j'avois au midi le golfe du Mexique, & à l'orient les côtes de

de la mer du Nord. Il me paroissoit assez vraisemblable que les hommes blancs dont le Sauvage m'avoit parlé, n'étoient autres que les Espagnols, qui devoient remonter quelque grande rivière depuis le golfe du Mexique; car je n'en connoissois point vers la mer du nord jusqu'à la pointe de Tégeste, qui fût de sa grandeur de celle que le Sauvage m'avoit représentée. Pour le *Désert de Drexara*, que j'appelle de ce nom en traduisant literalement celui que le prisonnier Abaqui lui donnoit, je n'en avois jamais entendu parler: l'unique connoissance que je pusse en avoir, je la tirois de la comparaison que je faisois de son récit, avec l'opinion où j'étois que les hommes blancs étoient des Espagnols; & j'en concluois, que ce Désert devoit être par rapport à nous, au midi, ou un peu plus sur la droite en tirant à l'occident. A la vérité cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyés à la Caroline, & avec la rencontre qu'ils avoient faite du pri-

prisonnier ; mais je savois de leur propre aveu, qu'ils n'avoient point tenu de route certaine, & je jugeois par la longueur de leur marche, qu'ils s'étoient prodigieusement égarés. Telles étoient les lumières, ou plutôt les profondes obscurités qui servoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confesse, pour ne pas donner une idée trop affreuse de mon embarras, j'avois un autre espoir, sans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainsi dans un labyrinthe inexplicable. Je comptois sur les éclaircissemens que je pourrois tirer des diverses nations qui se trouveroient sur notre route, & je n'appréhendois point leur rencontre, parce que j'étois assez bien escorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

Nous marchâmes les huit prémiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fût assez grande, le zèle de mes Abaquis se soutenoit merveilleusement. Ils portoient sans répugnance les quatre brancards des femmes ; & comme ils

se

se succédoient au moindre signe de lassitude, il ne me parut point qu'ils fussent fatigués de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête ; & sentant le besoin que j'avois de leur secours, je prenois un air de confiance & de résolution, capable de leur en inspirer. Cependant, soit qu'ils ne fussent point aussi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui sont accoutumés à marcher continuellement, soit que la chaleur & le changement d'air pussent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui se trouvérent attaqués tout d'un coup d'une maladie dangereuse. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choisis pour prendre quelques jours de repos, une prairie agréable, le long d'une rivière, dont les bords étoient couverts d'arbres assez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil. Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'appercevoir par les progrès du mal, qu'il étoit con-

ta-

tagieux. Je perdis quinze hommes le jour d'après, & l'on venoit m'avertir à tous momens qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacés du même sort. En moins de sept jours il s'en trouva huit cens de malades, & environ deux cens emportés par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon épouse, je la fis séparer avec ses femmes du gros de la troupe, & je défendis sous peine de mort aux Sauvages, de s'approcher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngster du soin de veiller auprès d'elle, tandis que je m'occuperois à chercher quelque remède au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidèle Youngster fut atteint lui-même de cette funeste maladie, & je le vis expirer tristement deux jours après.

Le courroux du Ciel me poursuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux, j'étois sans doute le plus à plaindre, quoique la bonté de mon tempérament me soutînt contre l'air infecté que je respirois à tous momens. J'étois

sans cesse au milieu de mes Abaquis, à les exhorter, à les consoler, à les interroger sur la nature & sur les symptomes de leur mal. Je séparois les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore ; je faisois transporter les morts, de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres ; j'étois par-tout, je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible, je me ménageois moins que le plus misérable de mes Sauvages. Cependant il me venoit souvent à l'esprit, qu'un zèle si inconsidéré pouvoit devenir pernicieux à mon épouse. Je craignois, en retournant le soir auprès d'elle, de lui communiquer quelque chose de l'air contagieux que j'avois respiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la rivière avant que de la revoir, & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en visitant les malades. Qu'auroit-ce été, si le mal m'eût attaqué moi-même! Affreuse crainte! J'en détournois mon attention, comme un criminel tâche d'éviter la pensée de son supplice.

ce. Je composois mon visage en m'approchant de Fanny ; & loin de lui apprendre les progrès continuels de la maladie qui m'enlevoit tous les jours douze, quinze, & quelquefois vingt Abaquis, je la flatois par l'espoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire, & dans le tems que je lui déguisois ainsi nos maux pour lui épargner le chagrin de les connoître, elle dissimuloit de-même en affectant de les ignorer, de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop sensible.

Dans ce terrible desastre, ce fut un bonheur extrême, qu'elle, sa fille, & ses femmes se conservassent dans une santé parfaite. Nous passâmes trois semaines entières dans le même lieu, sans la moindre apparence que nos misères pussent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cens Sauvages, & le mal continuant à se répandre, j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je résolus de changer d'air, en plaçant mon camp sur une é-

minence qui ne paroissoit éloignée que d'une journée des vastes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de se préparer au départ. Mais je crus m'appercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût assez proche, il s'avançoit sur notre route, & quelques-uns d'entre eux me firent connoître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promtement vers leur habitation. Nouveau sujet d'une extrême inquiétude. Je cessai de les presser, pour me donner le tems d'approfondir leurs dispositions. Je reconnus bientôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout d'un coup. Ils s'étoient assemblés plusieurs fois pendant la nuit, pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre ; & la discipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d'Youngster, ils avoient murmuré contre moi, comme s'ils eussent dû m'accuser du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc si aigris & si mal disposés à

à l'obéissance, que j'appréhendai de ne pouvoir les contenir longtems dans le respect qu'ils avoient eu pour moi jusqu'alors. Les conséquences n'en pouvoient être que très funestes. La moindre, & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement, étoit de me voir abandonner tout d'un coup, & de demeurer avec ma famille à la merci des bêtes, ou d'autres Sauvages aussi cruels qu'elles. J'employai pendant quelques jours les sollicitations & les instances auprès de ceux dont la fidélité m'étoit moins suspecte, & je les engageai à faire eux-mêmes leurs efforts pour ramener l'esprit de leurs compagnons. Ils y travaillérent inutilement. La vue même de cinq ou six cens de leurs semblables qui étoient encore atteints de la maladie, & qu'ils devoient par conséquent se résoudre à laisser après eux, ne fit nulle impression sur les rebelles, & n'eut pas le pouvoir de les faire consentir du moins à attendre leur rétablissement. Il sembloit qu'après avoir déclaré le désir qu'ils avoient de retourner sur leurs pas, ils eussent quelque chose à crain-

dre s'ils différoient à partir. Ils étoient sourds à toutes mes raisons, ils refusoient de les entendre; semblable à un troupeau de bêtes qui se portent impétueusement toutes ensemble vers le même lieu, lorsqu'elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voient pas même la cause. Enfin, je ne reconnus plus dans mes bons Abaquis, qu'une troupe de Sauvages capricieux & inflexibles.

Le mal me parut sans remède. Le seul qui me restoit, & que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occasion à ces misérables d'exécuter tout-à-fait leur résolution. Je les fis assembler autour de moi, & leur ayant reproché d'un air fier leur inconstance & leur perfidie, j'ajoutai que j'étois assez bien instruit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposés à me demeurer fidèles; que je voulois les connoître, & faire d'eux la distinction qu'ils méritoient, prêt à consentir que les autres s'éloignassent

sent pour jamais de ma présence, & qu'ils retournassent sur le champ à l'habitation. Mon espérance étoit, que la honte de passer publiquement pour perfides, les retiendroit peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même tems, que ceux qui vouloient m'abandonner passassent à ma gauche, & que les autres se tinssent à ma droite. J'observois leur contenance. Il se passa quelques momens, sans que personne osât quiter sa place. Ils se regardoient les uns les autres avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s'étant placés brusquement à ma gauche, ils furent suivis aussi-tôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour se reconnoître, & s'assurer les uns des autres, qu'ils me tournérent le dos avec un grand cri, & qu'ils prirent la fuite tous ensemble en tirant vers l'habitation. Il en restoit à ma droite plus de trois cens, dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité assurée; mais ceux-ci mêmes, voyant fuir leurs
 com-

compagnons, & ayant demeuré quelque tems comme incertains à les regarder, me quitérent tout d'un coup pour les suivre, sans que mes prières ni mes reproches fussent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur & de ma consternation! ce sont-là de ces excès qui ne peuvent se représenter. Je demeurai absolument seul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me restoient ne quitant point mon épouse, & le quartier des malades étant à cinq cens pas dans un endroit couvert d'arbres, je ne me trouvai pas même accompagné d'un seul Sauvage, de qui je pusse espérer le foible soulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ses peines. Ce n'étoit pas à mon épouse que je voulois les confier: elle les eût partagées, & les siennes n'étoient propres qu'à augmenter mon desespoir. Il falut les dévorer dans le fond de mon cœur. Je m'assis sur l'herbe dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parût s'obstiner à ma perte,

j'y levai les yeux pour intéresser sa bonté & pour attester sa justice. Je lui demandai, sinon les consolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un secours de lumières qui pût diriger ma conduite, & me faire voir quelque jour à l'espérance, dans un état où je ne pouvois me persuader qu'il eût réduit personne avant moi. O Dieu, m'écriai-je mille fois, est-ce le desespoir qui vous honore? Si c'est par bonté que vous formez vos ouvrages, comment prenez-vous plaisir à les détruire? Que voulez-vous que je devienne? Que ferez-vous de Mylord, de ma malheureuse épouse, & de ma fille? Qu'ai-je donc gagné à vous invoquer, si vous n'écoutez jamais mes prières? O Dieu, écoutez-moi, & prenez pitié de vos malheureuses créatures!

Cependant après avoir passé quelque tems dans ces agitations, je recueillis tous mes esprits, pour tirer des circonstances de notre misère les foibles ressources que je pourrois y appercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point à dé-

libérer sur le lieu vers lequel nous devions penser à prendre notre chemin. Toute apparence d'espoir eût été vaine, excepté du côté des Abaquis. Lorsque j'eus reconnu entièrement la nécessité de prendre ce parti, je me repentis amèrement de n'avoir pas cédé à l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile, j'examinai s'il y auroit desormais de la sureté pour nous, même parmi ces Sauvages, après le tour de perfidie dont leur jeunesse avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les punisse ; & la honte du crime, ou la crainte du châtiment achève quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne sont encore coupables qu'à demi. Cependant je me flatai que ma douceur pourroit me les réconcilier, & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultés qui me causérent beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver exposés à la rencontre & aux insultes de tous ceux qu'il plairoit

roit au Ciel d'amener sur notre chemin; mais le danger étoit égal, de quelque côté que nous pussions tourner, & nous n'eussions pas été plus surs de l'éviter en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il faloit donc s'en remettre à la Providence, & continuer d'implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours, que les deux Dames & leurs femmes ne pouvoient avoir la force de supporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois; du grand nombre de Sauvages qui étoient malades, il n'y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C'étoit une nécessité que les deux femmes de chambre marchassent à pié, quelque peine qu'il leur en pût couter; & je me résolus à me charger moi-même de l'emploi de porter mon épouse avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu'alloient devenir les misérables Sauvages que nous serions obligés de laisser der-

rière nous. La fâcheuse espèce de maladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles & si languissans, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir sur leurs piés. Il en périssoit tous les jours à peu près le même nombre, & ma présence ne leur étoit assurément d'aucun secours. Cependant en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne me sentis pas capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel sort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guérison de leurs maux; mais je remarquois qu'ils recevoient de la consolation de mes visites, & qu'ils en avoient de la reconnoissance en expirant. C'en fut assez pour me faire prendre la résolution d'attendre à partir jusqu'à ce que la maladie les eût emporté tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d'ailleurs qu'ils n'avoient entrepris le voyage, que par zèle pour mon service & par obéissance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoissance, ce que je me sentois porté à leur accorder

par

par tendresse de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous dussions apréhender. Nos perfides déserteurs, qui n'avoient point eu d'autre occupation que la chasse pendant plus de trois semaines, nous avoient laissé une quantité immense de gibier qu'ils avoient fait secher au soleil, suivant leur usage; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverses sortes d'oiseaux, dont nous faisions notre mets le plus délicat.

Ce plan étoit le plus raisonnable que la prudence pût m'inspirer dans une conjonćture si difficile. C'étoit même le seul auquel je pusse m'arrêter. Mais l'ascendant de ma mauvaise fortune devoit l'emporter sur tous mes projets, pour les détruire, ou pour les faire tourner à ma perte.

Je ne me hâtai point de retourner auprès de mon épouse plus promtement qu'à l'ordinaire, un air de trouble & d'empressement l'auroit trop allarmée. Je ne la vis que le soir, après avoir visité mes malades

 &

& les avoir informé de la perfidie de leurs compagnons, qu'ils apprirent avec une indignation furieuse. Ils furent si vivement touchés de la promesse que je leur fis de demeurer avec eux, que leur reconnoissance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venue, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite colline qui le séparoit de la prairie, & qui étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit jusqu'à une certaine hauteur la communication du mauvais air. Je lui avois construit une cabane de branches & de feuillages, où elle pouvoit être commodément avec ses femmes; desorte que sans être fort à son aise, elle n'avoit du moins rien à souffrir des injures de l'air, ni rien à craindre de la contagion. J'observois exactement la coutume que j'avois prise, de me mettre nud dans la rivière à quelque distance de sa

caba-

cabane, & de changer d'habits avant que de m'en approcher. Quoique je me fusse replongé dans mes tristes méditations en quitant le quartier des malades, & que je n'eusse point cessé de m'affliger jusqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paisible en entrant dans sa cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & de celles de mes compagnons. Ils sont partis, lui répondis-je tranquilement. Il n'en seroit point échappé un, s'ils étoient demeurés ici plus longtems. Nous serons obligés nous-mêmes de retourner à l'habitation, aussi-tôt que nos malades seront morts ou guéris.

L'air calme de mon récit n'empêcha point que sa surprise ne fût extrême. Elle me regarda fixement, pour démêler ma disposition dans mes yeux, comme si elle se fût doutée qu'un évènement si subit & si peu attendu avoit une cause extraordinaire. Madame Riding ne marqua pas moins d'étonnement, & elles s'efforcérent toutes deux de me faire expliquer davantage. Je demeurai

meurai ferme à leur cacher la vérité : je convins même qu'il y avoit de la justice dans le reproche qu'elles me firent, d'avoir manqué de prudence en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous servir d'escorte. Ce fut ainsi que tout le poids de cette terrible avanture tomba sur moi seul, & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philosophe au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la maladie des Sauvages parût se relâcher, il se passa cinq semaines, qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réflexions continuelles que je faisois sur mon sort, mes allarmes qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de ressource assurée contre les périls de notre retour, la violence que je me faisois pour les cacher, me firent sentir dans ce court espace plus de tourmens réunis que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin la contagion cessa tout-à-fait ; & de plus de cinq cens Abaquis qui étoient demeurés malades

des au départ de leurs compagnons, à peine nous en resta-t-il soixante. Je pensai néanmoins à partir avec ces tristes restes qui étoient échappés au courroux du Ciel. J'en fis la proposition à mon épouse. Elle versa des larmes en la recevant. Je crus comme elle, que sa douleur ne venoit que de la nécessité où nous nous trouvions d'abandonner l'entreprise que nous avions formée pour le salut de Mylord. Cette raison sans doute justifioit assez sa tristesse & la mienne. Mais elle m'a confessé depuis, qu'il se passoit alors dans son cœur des mouvemens plus vifs encore que ceux qui devoient y être excités par nos malheurs présens; soit que ce fût l'obscurité de notre sort qui lui causât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, soit que ce fût en effet un pressentiment de l'horrible catastrophe où le Ciel vouloit nous conduire avant que de nous faire quiter l'Amérique.

C'est un récit simple que je promets ici. L'évènement tragique que je suis au moment de raconter, n'a

besoin ni de préparations ni d'ornemens pour émouvoir un lecteur qui n'est pas né barbare, & qui n'a pas honte d'être homme, c'est-à-dire sensible aux mouvemens d'une juste compassion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en rapportant ce qui m'est arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai senti. L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidèle, qui répondroit trop mal aux sentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous partîmes, mon épouse trembloit en se mettant sur le brancard, elle portoit sa fille dans ses bras. J'embrassai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puissances supérieures qui sont chargées du soin de l'innocence. Quelque foible que fût encore la santé de mes Abaquis, ils ne souffrirent point que je misse la main au brancard. Ils partagérent entre eux cette fatigue, & se relevérent successivement. Madame Riding fut portée de même. Je marchois près de mon épou-

épouse, occupé de tout ce que j'avois à espérer & à craindre, mais surtout de la reception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous suivions sans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques-uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les devans par précaution, avec ordre d'avoir sans cesse les yeux ouverts pour observer les environs, s'arrêtérent au sommet d'une colline. Après quelques momens d'une considération fort attentive, ils retournérent brusquement vers nous en courant avec une vitesse extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de distance, je m'arrêtai pour les attendre, dans l'espérance que s'ils nous apportoient quelque nouvelle fâcheuse, j'aurois le tems de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma suite. J'avois les yeux tournés continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la colline, que je vis paroître au sommet qu'ils venoient de quiter, vingt ou trente

per-

personnes qui sembloient les poursuivre, & qui cessérent néanmoins tout d'un coup d'avancer, lorsqu'ils eurent apperçu sans doute le gros de mes gens qui s'étoient réunis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant pas un nombre que je pusse craindre, je ne crus pas devoir donner le moindre signe de frayeur; d'autant plus qu'ils nous avoient découvert, & que notre fuite ne pouvoit être assez promte pour leur ôter le moyen de nous joindre si c'étoit leur dessein. Je résolus même, après un moment de délibération, de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux, sous la conduite des deux Anglois, pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaises intentions; & de demeurer auprès de mon épouse avec quinze Abaquis, que je retins comme un corps de réserve. Pendant que je faisois cette distribution, je découvrois de nouveaux-venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement, que je ne doutai point qu'ils ne fussent déja plus de cinq ou six cens. Je sentis aussi-

aussi-tôt que j'avois besoin du secours du Ciel, & que ni la valeur ni la prudence ne pouvoient me tirer heureusement d'un pas si dangereux.

O Dieu! vous savez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de soupirs qui sortirent du fond de mon cœur, autant de prières enflammées qui sollicitérent votre puissante assistance. Je conjurai mon épouse de demeurer sur son brancard; & je lui confessai en deux mots que nous étions à l'extrémité du péril. Cependant, lui dis-je, rendez-vous maîtresse de votre crainte, ne faisons rien avec imprudence: c'est quelquefois dans le dernier danger, que le Ciel fait éclater son secours, & peut-être est-ce à ce moment qu'il nous le réserve. J'avois le cœur si serré en lui tenant ce discours, qu'il n'étoit pas capable de s'ouvrir à l'espérance. Je l'embrassai. Elle me pria de ménager ma vie, & de penser que je me devois à elle & à ma fille. Je ne lui répondis point, de peur d'augmenter son trouble en lui laissant voir le mien; & me contentant de lui serrer la main, je la quitai, résolu d'al-

d'aller en personne au-devant de nos ennemis.

J'avois deux raisons qui me portoient à prendre ce parti; l'une étoit la crainte que le combat se livrant trop près des femmes, elles ne fussent exposées à l'atteinte des flèches; l'autre, une envie pressante de tenter le caractère des Sauvages, avant que d'en venir aux mains, & de leur laisser le tems de s'approcher davantage. Mes avant-coureurs n'avoient point d'autre éclaircissement à me donner, que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir, comme je l'ai dit, aussi tôt qu'ils s'étoient vu poursuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre, je laissai les deux Anglois avec mon épouse, & me faisant suivre de mes soixante Abaquis, je marchai assez fièrement vers nos ennemis, qui s'avançoient avec plus d'ordre que je n'en eusse attendu d'une troupe de Sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance si résolue malgré notre petit nombre, ils s'arrêtèrent à cent pas de nous. Je con-

tinuois

n'aurois d'aller vers eux, & mon dessein étoit de me détacher seul pour les aborder avec des signes de paix & de soumission. Mais lorsque nous eûmes fait quelques pas davantage, un Abaqui me dit que nous étions perdus, & qu'il reconnoissoit les Rouintons. Ce nom me pénétra d'horreur jusqu'au fond de l'ame. O Dieu! les Rouintons! Je demeurai comme immobile, sans savoir à quoi me déterminer. Eux, qui reconnurent presque aussi-tôt mes compagnons pour des Abaquis, ne tardérent pas un moment à décocher sur nous une grêle de flèches. Les Abaquis avoient été soutenus jusqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi; mais ils me tournérent le dos, lorsqu'ils virent quels ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excusable, elle ne leur en fut pas moins inutile; car leurs cruels ennemis les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut pas un seul de ces misérables assez heureux pour leur échapper.

Au moment qu'ils commencérent

à fuir, j'étois encore à trente pas du moins des Rouintons. Peut-être aurois-je pris aussi le parti de la fuite, si je n'eusse eu que ma vie à conserver; mais j'étois résolu au contraire de la sacrifier mille fois, pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle; & si je ne pouvois la rendre utile à mon épouse & à ma fille, le seul bonheur que j'eusse à souhaiter étoit de la perdre. Un instant de réflexion me fit comprendre que je ne devois rien espérer de la résistance. Je jettai mes armes à terre, pour ôter aux Rouintons la pensée que j'eusse dessein de m'en servir. Quelques-uns se saisirent de moi, pendant que leurs compagnons étoient à la poursuite des Abaquis. Ils reconnurent aisément que je n'étois point de la nation qu'ils haïssoient, & ils demeurérent quelque tems à examiner la manière dont j'étois vétu, sans faire paroître qu'ils eussent dessein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fût pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis, j'y trouvai assez de ressem-

blance

blance pour espérer qu'ils pourroient m'entendre. Braves Américains, leur dis-je d'un ton humble & suppliant, je ne suis pas votre ennemi. Je suis un malheureux étranger, que le hazard a conduit dans ce désert, & qui ne venois à vous avec les Abaquis, que pour vous demander de la protection & de l'amitié. J'implore votre pitié pour ma vie, & pour celle de ma famille qui va tomber aussi entre vos mains. Laissez-vous toucher par la misère d'un homme qui ne vous a jamais offensé. Ces impitoyables Sauvages se regardérent les uns les autres en riant, ou plutôt en grinçant les dents d'une manière effroyable. Leurs regards étoient vifs & brillans, mais de cet air cruel & malin qu'on représente ordinairement dans les yeux d'un tigre. Leur taille étoit courte & ramassée, & presque tous avoient la bouche d'une grandeur démesurée. Je jugeai qu'ils n'avoient point encore apperçu mon épouse; car ayant tourné les yeux de son côté lorsque je leur eus parlé d'elle, ils prirent leur course vers le

le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent dans un instant, tandis qu'un petit nombre me conduisoit après eux en me tenant les deux bras. Je me sentois défaillir de crainte, & je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un père & un époux ont à redouter de plus funeste.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny sans connoissance, & ma fille dans ses bras, en danger de se tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent-ils mon épouse morte, car ils la laissoient seule sans le moindre secours, & ils s'occupoient à considérer Madame Riding & les deux femmes, qui, sans être tombées évanouïes, avoient perdu la parole de frayeur & de saisissement. N'ayant rien à ménager dans une si terrible circonstance, je me dégageai assez violemment des mains de ceux qui me retenoient, & je me jettai sur le visage de mon épouse, avec des mouvemens trop confus pour être représentés. Je soutins ma fille d'une main, tandis que je m'efforçois

de ranimer sa malheureuse mère, en serrant mes lèvres contre les siennes, pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me restoient. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où est ma fille? dit-elle dans son prémier mouvement; & voyant que je la tenois entre mes bras, ôh! Cléveland, s'écria-t-elle avec un soupir qu'elle avoit à peine la force de pousser, donnez-moi mon enfant, ne me quitez pas; je sens que je n'en puis plus; nous sommes perdus n'est-ce pas, & il n'y a plus rien à espérer? Je n'eus le tems de lui dire que deux mots de consolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage: Le Ciel, lui dis-je, ne peut nous abandonner sans cruauté. Soutenez-vous un moment. Ils ne m'ont point encore maltraité, & peut-être se laisseront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là, ceux qui avoient poursuivi les Abaquis n'ayant point tardé à leur couper le chemin & à les arrêter, revenoient triomphans avec leur proie, & s'approchoient de nous en poussant des

cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous dans un instant. La foule de ceux qui eurent la curiosité de voir mon épouse, m'écarta d'elle en me pressant de tous côtés. Ils ne lui firent point d'insulte; mais elle eut à essuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux, qui augmentoient sa frayeur en prenant ses mains pour les considérer, ou en fixant leurs yeux féroces sur les siens. Je continuois de tenir ma fille dans mes bras. Il n'y avoit pas moyen d'employer les prières, ni même de les faire entendre, dans l'agitation où je voyois cette troupe furieuse, & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joie. A qui d'entre eux me serois-je adressé? Il sembloit qu'ils me méprisassent & qu'ils me comptassent pour rien, en me voyant porter ma fille d'un air abattu. Ils ne faisoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me raprocher de mon épouse, & la foule diminuant autour d'elle, je m'assis à terre près de son brancard. Je ne sai point encore, lui dis-je, à quoi nous devons nous attendre. Espérons que le Ciel fera

quel-

quelque chose en notre faveur. C'est déja beaucoup, qu'ils nous ayent épargné dans le mouvement de leur prémière furie. La malheureuse Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit guères de répondre. Elle me demanda sa fille. Ses larmes, que la frayeur avoit comme étouffées jusqu'alors, commencérent à couler lorsqu'elle eut son enfant entre ses bras. Elle l'embrassa mille fois. O Dieu! s'écria-t-elle, je serois trop heureuse d'être morte; mais sauvez mon époux & ma pauvre fille. Elle eut quelque consolation en voyant auprès d'elle Madame Riding & ses femmes, à qui l'on n'óta point la liberté de s'approcher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient assemblés en cercle à quinze pas de nous avec les Abaquis au milieu, & ils paroissoient délibérer sur le sort de ces misérables prisonniers. Enfin la foule s'ouvrit, & se partagea en six bandes. Les soixante Abaquis furent divisés

dans le même nombre, & chaque bande en eut ainsi une part égale. Aussi-tôt on ramassa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs, qui devoient être vraisemblablement les préludes d'un funeste sacrifice. Je ne doutai point que les Rouintons n'eussent pris le dessein de faire périr leurs ennemis par le feu. Je plaignis amèrement ces malheureuses victimes, & je m'affligeai de la nécessité où j'étois d'être témoin de leur suplice.

Mais ce qui me surprit au dernier point, fut de les voir non seulement fermes & tranquiles, mais gais même jusqu'à chanter & à donner des témoignages de joie; eux qui m'avoient paru consternés de crainte un moment auparavant, & qui ne pouvoient ignorer le sort cruel auquel ils étoient destinés. Il sembloit qu'ils voulussent insulter à leurs ennemis, & qu'ayant perdu toute espérance de se sauver de leurs mains, ils eussent pris, comme de concert, la résolution de braver leur cruauté, & de ne pas marquer la moindre foiblesse. Je les entendis qui se van-

toient

toient hautement d'avoir fait à plusieurs Rouintons le même traitement qu'ils alloient essuyer, & d'en avoir massacré ou brulé un grand nombre dans leurs dernières guerres. Enfin les feux étant allumés, les Rouintons de chaque bande prirent seulement trois de leurs captifs; & au-lieu de les jetter au milieu des flammes, comme je me l'étois imaginé, ils les liérent à des pieux qui en étoient extrêmement proche; desorte que ces pauvres Abaquis sentoient les plus vives ardeurs du feu, qui fit changer en un moment leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu à peu, sans rien perdre de leur constance. Leurs compagnons, qui s'attendoient au même sort, ne laissoient pas de les exhorter à la patience & au courage; tandis que leurs cruels ennemis poussoient des cris de joie & sautoient autour d'eux, en leur faisant toutes sortes d'insultes.

Ce n'étoit que le commencement d'une scène, dont la fin devoit être infiniment plus affreuse. Lorsque

les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoissance & ensuite la vie, les Rouintons les détachérent de leurs pieux, & ayant achevé de les rôtir, ils s'assirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupés en morceaux. Chacun en reçut sa part, & ils commencérent le plus effroyable de tous les festins avec mille marques de jöie. Nous avions eu jusqu'alors la force de les regarder, & nous nous étions livrés à la compassion, en voyant bruler les malheureux Abaquis; mais l'horreur de ce dernier spectacle nous fit baisser la tête, & fermer les yeux. Nous demeurâmes dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas, sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre consternation.

Je ne sai quelles étoient les pensées de mon épouse. Les miennes étoient si confuses, qu'il me seroit difficile d'en rendre compte. Un lecteur pénétrant s'imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement

ment de la vue d'une ſcène ſi barbare, & que le tems que le ſimple mouvement de l'humanité me faiſoit prendre tant d'intérêt au ſort des Abaquis, j'étois en proie à des allarmes d'une autre ſorte. Quoique la manière dont les Rouintons avoient commencé à nous traiter ne nous menaçât de rien de funeſte, & que je fuſſe certainement que n'étant point Antropophages d'habitude, mais ſeulement dans les occaſions où la plupart des Sauvages d'Amérique le ſont comme eux, c'eſt-à-dire à l'égard des priſonniers ennemis qu'ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis: cependant, je ne me ſentois pas auſſi raſſuré par ce raiſonnement, que j'étois tourmenté par mes craintes. L'eſprit a beau s'armer de force; ce n'eſt pas toujours ſur la grandeur du péril que ſe meſure l'épouvante, c'eſt ſur l'importance des choſes qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruel-

le de Sauvages? Pouvions-nous nous défendre contre eux, si l'envie leur prenoit de nous insulter? Elle ne leur prendra point. Ah! raison trop foible pour calmer une terrible & si juste inquiétude. En supposant d'ailleurs, avec l'assurance même la plus parfaite, que l'exemple des Abaquis ne nous annonçât rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois prêt d'entrer? Entre mille choses que je pouvois craindre, s'en offroit-il une qui pût m'inspirer un favorable sentiment d'espérance? Le plus heureux tour de notre fortune pouvoit-il être autre chose qu'une extrême misère? Je considérois ainsi mes maux sous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flater, je me représentois successivement tout ce qui pouvoit m'arriver de plus redoutable; & après m'être si peu ménagé dans ce triste examen, il se trouva que le coup dont j'étois menacé fut plus affreux que tous mes pressentimens, & plus horrible que toutes mes craintes.

Les six bandes de Rouintons s'é-

toient postées de telle sorte, que nous en étions comme environnés. La plupart se livrérent au sommeil après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas si dépourvus de raison & de bon-sens, qu'ils ne sussent se conduire avec quelque ordre & prendre certaines précautions. Je remarquai qu'ils avoient nommé des gardes pour veiller sur les prisonniers. Quelques-uns s'approchérent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer sur la maniére dont ils se proposoient d'en user avec nous. Mais, soit qu'ils n'entendissent pas assez bien mon langage, soit que notre tranquilité leur inspirât du mépris pour notre petite troupe, ils ne daignérent pas me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je sentis inutilement de les toucher par mes priéres & mes instances. La nuit étant venue, nous fûmes gardés avec autant de soin que les prisonniers Abaquis. Le lendemain, nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle, qui de-
 voit

voit durer autant qu'il y auroit d'Abaquis à dévorer. Elle fut terminée le quatrième jour. Nous avions, heureusement, les provisions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laissa. J'eus beaucoup de peine à persuader à mon épouse de prendre quelque nourriture pour se soutenir.

Enfin, nos ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions, j'attendois avec une frayeur inexprimable quel parti ils prendroient par rapport à nous. J'observois tous leurs mouvemens. Ils se disposérent à partir, & vingt-cinq ou trente d'entre eux s'étant approchés de moi, me firent entendre qu'il faloit nous lever pour les suivre. Nous obéîmes sans difficulté. Mon dessein étoit de faire porter le brancard de Madame Riding par mes deux Anglois, & de me charger avec Rem de celui de mon épouse : mais les Barbares, voyant que nous nous y disposions, nous ôtérent les brancards, les mirent en pièces, & nous contraignirent de marcher. Je pris ma fille sur un de mes bras,

& je prêtai l'autre à mon épouſe pour lui ſervir d'appui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même ſervice à Madame Riding, qui étoit d'un âge & d'une groſſeur à ne pouvoir faire cent pas ſans ſecours. Nous marchâmes environ une demie heure dans ce triſte état. Il fut impoſſible à Madame Riding d'avancer davantage. Elle ſe laiſſa tomber en pouſſant un profond ſoupir, & elle me dit que ne pouvant aller plus loin, elle étoit réſolue à mourir dans ce lieu. Un mouvement ſecret ſembla m'annoncer tout d'un coup ce qu'elle avoit à craindre. Je l'exhortai en-vain à prendre courage, & à rappeller toutes ſes forces. Rien ne pouvant l'engager à ſe lever, ou plutôt ſes forces ne ſuffiſant plus pour cela, les Sauvages s'approchérent d'elle. Ils s'arrêtérent quelque tems à la conſidérer. Enſuite s'étant mis à délibérer enſemble, ils pouſſérent un grand cri lorſqu'ils eurent pris leur réſolution, & la plupart s'aſſirent autour de nous. Je m'étois ſenti, malheureuſement, le bras ſi fatigué d'avoir porté ma fil-

le, que ne pouvant plus la soutenir, j'avois pris ce moment pour me soulager, en la remettant à une des femmes de mon épouse. Les Rouintons s'en apperçurent, & ce fut apparemment ce qui leur fit envelopper cette malheureuse petite créature dans la sentence portée contre Madame Riding. L'envie qu'ils avoient de marcher promtement, leur fit naître celle de se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raisons pour justifier leur barbarie. Hélas! j'en cherche; car qui croiroit sans cela que sous une figure semblable à la nôtre, il y ait des monstres capables de se porter volontairement au dernier excès d'inhumanité? Madame Riding fut d'abord saisie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jetta des cris, que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre longtems. Je la perdis même de vue dans la foule. Un instant après, quelques Sauvages arrachérent ma fille des bras de la suivante. Ah! trop certain de

leurs

leurs intentions, je me précipitai sur eux avec transport; j'en abattis plusieurs qui s'opposoient à mon passage; j'allai, je parvins jusqu'à ma fille. Mais quel fruit pouvois-je attendre de mes efforts? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terrassé. On arrêta de-même mon épouse, qui s'étoit élancée sur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi. On arrêta mes Anglois, les deux femmes; & ma résistance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre, ils prirent le parti de me lier les piés & les mains, & de faire ensuite la même chose à tous ceux qui m'appartenoient.

Je demeurai hors d'état de faire le moindre mouvement. Ma raison, comme obscurcie par l'émotion de tous mes sens, m'abandonna à un tel point, que je mordis la terre dans ce prémier transport; & que ne songeant pas plus à ce que je devois à mon épouse, qu'à ce que je me devois à moi-même, je ne fus capable pendant quelques momens ni de penser ni de réfléchir.

Une violente palpitation de cœur m'ôta même le pouvoir de pousser des cris & des plaintes. Il m'échappoit à peine quelques mots foibles & entrecoupés : O ma fille ! O mon enfant ! O barbares qui me la ravissez ! Mon visage, que je serrois contre la poussière, étoit couvert de pleurs, & je sentois dans le fond de mes entrailles des déchiremens, plus cruels mille fois qu'on ne se représente les douleurs de la mort.

Cependant mon épouse étoit à quatre pas de moi, dans une posture à peu près pareille à la mienne. Plus heureuse que moi dans ce prémier moment de saisissement & d'horreur, elle avoit perdu toute connoissance, & la mort ne l'auroit pas rendue plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triste attention sur elle, & à penser au besoin qu'elle pouvoit avoir de mon secours. J'ouvris les yeux, je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imagine, s'il se peut, quel fut le mien, partagé comme j'étois presqu'également entre les mouvemens de la tendresse paternelle, & de l'a-
mour

mour conjugal. Je rampai jusqu'à elle. Je retrouvai la voix pour lui adresser mille choses tendres & touchantes. Elle étoit pâle & sans chaleur. Son évanouïssement fut très longtems à finir. Les Rouintons qui étoient autour de nous regardoient sans paroître émus, & sans nous offrir le moindre secours. Ne lui voyant nulle apparence de sentiment & de vie, je la crus morte en effet, & je formai aussi-tôt la résolution de ne pas lui survivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus décemment qu'il me fut possible, je conjurai le Ciel d'abréger mes peines par une promte mort, & je fermai les yeux dans le dessein obstiné de ne les rouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie, c'étoit une faveur que je lui demandois, & il n'avoit pas dessein de m'en accorder. Il eût été trop heureux pour Fanny & pour moi, que la terre se fût ouverte pour nous recevoir ensemble, & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnés à vivre longtems, & à souffrir tou-

 jours.

jours. Je demeurai plus d'un quart-d'heure dans la situation où je m'étois mis à son côté. A force de souhaiter la mort, je m'étois persuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée, & la pensée que mes tourmens alloient finir, contribua peut-être un peu à les diminuer. Cependant, un léger mouvement de mon épouse m'ayant fait connoître qu'elle respiroit encore, je sortois de cette douloureuse létargie, pour lui être de quelque secours. Je l'appellai par son nom. Elle me répondit par le mien; & un instant après, elle me demanda tristement ce que je croyois que sa fille fût devenue. L'amour, plus fort que tous les maux, me fit comprendre aussi-tôt qu'elle ne se figuroit point notre malheur aussi terrible qu'il l'étoit. Je résolus d'aider à son erreur, en détournant sa crainte du côté sur lequel elle devoit tomber; & m'applaudissant de ce dessein, qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs, j'en tirai assez de force pour affermir le ton de ma voix, & pour imaginer un réponse conforme à

sa

ſa penſée. Vous le ſavez, lui dis-je, le Ciel a permis que les barbares Rouintons nous l'ayent enlevée. Quelque part qu'ils la conduiſent, eſpérons qu'il ne lui refuſera point ſon ſecours. C'eſt un malheur qui eſt maintenant ſans remède. Ils ont emmené avec elle Madame Riding. Apparemment que voulant nous conduire plus loin, ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habitation voiſine, parce qu'ils appréhendent qu'elles ne nous cauſent de l'incommodité ſur la route. Ah! s'écria-t-elle, qu'ont-ils fait de ma fille? Je ne veux point vivre un moment, s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'appercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre, de ce qu'elle parloit de mourir ſi on ne lui rendoit ſa fille. Vous la préférez donc à moi, lui dis-je, & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma préſence comme deux fortes raiſons qui vous obligent de vivre? Nous retrouverons notre enfant: un heureux hazard, tel que nous

nous en avons éprouvé mille fois, peut nous la rendre au moment que nous y penſerons le moins. Mais que deviendrois-je, ſi vous alliez vous obſtiner à haïr la vie ? & que dois-je penſer de votre amour, s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaiſir de vivre avec moi ? J'ajoutai quantité de raiſons auſſi preſſantes, ſans lui laiſſer le tems de répondre ; & je lui fis confeſſer enfin, que de quelque manière qu'il plût au Ciel de diſpoſer de notre fille & de tout ce qui nous appartenoit, nous devions chercher notre conſolation dans l'aſſurance d'être aimés l'un de l'autre, & dans la faveur que les Barbares nous faiſoient de ne nous pas ſéparer.

Il n'y avoit qu'un ſecours extraordinaire du Ciel, qui pût m'inſpirer la fermeté dont j'avois beſoin pour arrêter ainſi le deſeſpoir de mon épouſe; car ayant tourné la tête dans le tems même que je lui parlois, j'apperçus à cinquante pas de nous la flamme qui s'élevoit au deſſus du cercle des Sauvages ; & je ne pus douter que ma fille & Madame

Riding

Riding ne serviſſent alors de proie aux flammes, pour servir enſuite de pâture à nos cruels ennemis. Qu'un père, s'il en eſt d'auſſi tendre que moi, ſe transporte un moment dans ma ſituation, qu'il pèſe mes tourmens, qu'il en juge; & s'il ſent que la ſeule compaſſion l'émeut asſez vivement pour l'intéreſſer à cette funeſte avanture, qu'il conçoive ce que j'ai dû reſſentir en l'éprouvant; & qu'il m'accorde le triſte avantage auquel je prétens, d'avoir été pendant toute ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc aſſez de violence, non ſeulement pour déguiſer à Fanny l'excès de ma douleur, mais pour prendre ſoin encore de ne lui pas laiſſer appercevoir ces terribles flammes, qui lui euſſent peut-être fait naître quelque ſoupçon. Je m'aſſis de manière que couchée à terre comme elle étoit, il lui fut impoſſible de les découvrir. Je lui fis même entendre, que les Sauvages ne s'étoient aſſemblés à quelque diſtance de nous, que pour choiſir entre eux ceux qu'ils deſtinoient à

à conduire Madame Riding & ma fille jusqu'à l'habitation la plus voisine. Ces liens dont elle voyoit ses mains chargées, aussi-bien que les miennes, & qu'on lui avoit mis dans son évanouïssement, je lui confessai que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient prise pour nous ôter la pensée de suivre notre enfant, & pour m'empêcher de rien entreprendre pour sa délivrance. Enfin, je donnai un tour si aisé à mes discours, & à toutes les réponses que je fis à ses objections, que si je ne diminuai point sa douleur, je prévins du moins les transports où notre infortune l'auroit jettée, si elle en eût connu toute la tragique étendue.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du bucher, & ce spectacle parloit si clairement, qu'ils ne pouvoient en ignorer le sens funeste: mais ils eurent assez de pénétration pour entrer dans le dessein de la tromperie innocente que je faisois à mon épouse. Ce ne fut que deux mois après, qu'elle fut informée ouverte-

ment

ment de la mort de Madame Riding & de sa fille; encore eus-je le soin de lui en cacher les horribles circonstances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle, & la situation où nous étions elle & moi, jusqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entièrement satisfaite. Je leur tendis alors les bras, pour obtenir que nos liens nous fussent ôtés. Ils nous accordérent cette grace. Je fis prendre aussi-tôt à mon épouse quelques rafraîchissemens, qu'elle consentit à peine à accepter. Je craignois que la foiblesse qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'émotion, ne l'empêchât de marcher; & cette crainte n'étoit que trop capable de m'en inspirer une bien plus forte: mais il arriva heureusement, que les Sauvages prirent la résolution de passer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur, & je ne l'exhortai à prendre un peu de sommeil, qu'après qu'elle m'eut promis de faire elle-même ses efforts pour contribuer

tribuer à sa consolation. Il paroîtra incroyable, qu'avec une santé foible & un corps des plus délicats, elle ait pu résister à tant de douleurs & de fatigues, sur-tout pendant plus de six semaines que nous passâmes ainsi avec les Rouintons, obligés de faire presque tous les jours une marche pénible, & exposés pendant la nuit aux injures de l'air. Mais de quoi n'est-on pas capable avec les deux motifs qui l'animoient, son affection pour son père, & son amour pour son époux? Fanny m'aimoit. Hélas! cette chère épouse avoit pour moi toute la tendresse de mille cœurs réunis. Un seul mot, une légère expression de la mienne, eût suffi pour la rassurer & la rendre intrépide dans l'extrémité du danger. Elle n'aimoit guères moins Mylord, son cher père. L'incertitude de son sort; les périls où elle trembloit qu'il ne fût exposé continuellement; l'espérance, quoique foible & éloignée de le rejoindre par quelque heureux coup de la fortune, la soutenoient tous les jours au milieu de ses fatigues & de ses peines.

C'é-

C'étoit notre unique entretien, jusqu'au malheureux jour où elle perdit sa fille; & la douleur même qu'elle ressentit de cette perte, ne put affoiblir ces deux prémiers sentimens. D'ailleurs, tout barbares qu'étoient les Rouintons, ils ne m'empêchérent pas d'employer tous mes soins, sur-tout pendant la nuit, à lui procurer les douceurs & les commodités que notre misérable condition nous permettoit. Nous avions apporté quelques peaux de l'habitation des Abaquis: elles nous servoient à lui composer un lit; & le secours de ses femmes, & des deux Anglois qui étoient à veiller sans cesse auprès d'elle, la garantissoit du moins de ce qui pouvoit blesser extrordinairement sa santé. Si je le puis dire sans diminuer le prix de ce qu'une si chère épouse a souffert & entrepris pour moi, j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuïté de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps, le mien sembloit s'y être

en-

endurci. Mais quelle idée n'aura-t-on pas des tourmens de mon ame, si l'on pense que j'étois dévoré par mes peines, que je portois celles d'autrui ; & que j'étois contraint non seulement de les cacher toutes, mais de trouver encore assez de ressources dans ma raison pour soutenir & consoler les autres, moi qui avois besoin à tous momens de faire les derniers efforts pour ma propre consolation ?

Les Sauvages ne s'expliquant point sur les motifs de leurs courses, nous marchâmes longtems au gré de leurs caprices, sans savoir quels étoient leurs desseins sur nous, & sans la moindre apparence d'un meilleur sort qui pût nous conduire à la fin de nos misères. Je passe sur mille difficultés que notre courage nous fit surmonter. La Providence, qui m'avoit traité jusqu'alors avec tant de rigueur, me ménagea du moins par l'endroit le plus sensible, en conservant la santé de ma chère épouse. Elle me préparoit aussi quelques momens de repos, comme une espèce de délas-

laſſement au bout de cette voie douloureuſe où j'avois marché ſans ceſſe depuis mon départ de France. Il falut néanmoins le payer encore bien chèrement, & ſubir ainſi, pendant toute ma vie, l'arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaiſir qui ne fût empoiſonné preſque auſſi-tôt par la douleur.

Après ſix ſemaines de marche, pendant leſquelles il me fut aiſé d'appercevoir que les Rouintons ne tenoient point de route fixe, & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des priſonniers, ils commencérent à ſuivre plus directement la même ligne. Les voyant ainſi pendant pluſieurs jours, je ne doutai point qu'ils ne ſe propoſaſſent de ſe rendre. J'obſervai qu'ils avançoient vers le midi. Je le fis remarquer à Fanny, qui en eut de la joie, parce que nous étions perſuadés l'un & l'autre que s'il y avoit quelque eſpérance de revoir jamais Mylord, c'étoit de ce côté-là qu'il le faloit chercher. Les captifs que les Rouintons avoient faits

faits étoient en assez grand nombre, & leur dessein étoit effectivement de hâter leur retraite, pour l'usage auquel ils les destinoient. Ils pressérent donc notre marche avec tant de diligence, que nous arrivâmes bientôt dans leur nouvelle habitation. Ils furent reçus avec joie de leurs femmes & de leurs enfans. Notre troupe fut gardée avec soin, pendant quelques jours qu'ils employérent à se délasser de leur voyage. Aussi-tôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre, ils nous obligérent à le recommencer avec eux, sans qu'aucun de nos misérables compagnons fût instruit de leur dessein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vaste forêt, où ils nous firent pénétrer fort avant, & nous fûmes surpris de nous y trouver tout d'un coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quel étoit le nom de leur nation, & quelle es-

pèce de commerce les Rouintons entretenoient avec eux : mais en réfléchiſſant ſur la manière dont nous fûmes reçus, je jugeai alors que ceux-ci, après avoir quité le voiſinage des Abaquis, avoient choiſi leur retraite dans la contrée où nous étions ; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux voiſins, ils s'étoient engagés, ou par quelque traité, ou par un mouvement volontaire, à leur fournir des eſclaves. Ils demeurérent peu de tems avec nous, après nous avoir livrés. Quel que pût être notre ſort dans ce changement de condition, je remerciai le Ciel de nous avoir ſauvé des mains de ces cruels Maſtres. En rappellant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient cauſé, je fis pour la prémière fois une réflexion qui les eût augmentées, ſi je l'euſſe fait plutôt. A quel funeſte traitement aurois-je dû m'attendre de la part de cette affreuſe nation, ſi quelqu'un d'entre eux m'eût ſoupçonné d'avoir été l'inſtrument de leur ruïne, & le chef qui leur avoit fait propoſer des conditions de paix ſi dures par

Youngster & les Abaquis? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte absolue, leur ôta sans doute cette pensée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis, & trop éloigné de l'habitation, pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler; sans compter que ne voyant point Youngster, leur grossièreté leur avoit peut-être fait perdre des idées que sa présence auroit pu leur rappeller.

Quoi qu'il en soit, cet heureux changement fut une grace signalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux Maîtres. Ils nous enfermérent avec cinquante-trois autres prisonniers dans un lieu environné de pieux hauts & épais, & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air. La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il est vrai qu'un traitement si doux me fut suspect pendant les premiers jours, & qu'il me vint à l'esprit, que c'étoit peut-être dans quelque vue funeste qu'on vouloit nous faire

re prendre des forces & de l'embonpoint. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit absolument rien de féroce, & la tranquilité avec laquelle ils paroissoient devant nous, me rassurérent entièrement. Je commençai même à me flater dès lors d'une espérance, qui fut à la fin remplie heureusement. Je me souvins du rapport qu'on m'avoit fait, parmi les Abaquis, de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'esclaves avec les colonies de l'Europe ; & ne pouvant point donner d'autre explication aux soins avec lesquels on nous traitoit, je m'imaginai que notre sort seroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient captifs comme nous. Je fis part de cette pensée à mon épouse. Elle n'eut point de peine à se le persuader ; mais je ne sai si je dois donner le nom de joie aux mouvemens que mon discours parut lui causer. Le souvenir de son père & celui de sa fille l'occupant toute entière, elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni souhaiter par conséquent,

ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de sa fille, & de lui faire perdre, peut-être sans ressource, l'espoir de retrouver son cher père & son cher enfant. Je n'avois rien à opposer à des sentimens si justes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de consolation, que je tirois de la volonté du Ciel, & de la nécessité où nous étions de suivre le malheureux cours d'une fortune qu'il n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin, le repos que nous prîmes pendant quelques semaines ayant paru suffisant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre prison, & ils nous firent connoître qu'il faloit nous disposer à les suivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquième sur le bord d'une rivière médiocre, où nos conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres, qui étoient répandus de côté & d'autre, nous apprirent que ce lieu étoit visité quelquefois par des

des hommes. Nous y passâmes encore quelques jours, sans y recevoir de lumière sur notre sort. Je me confirmois seulement dans l'opinion que nous devions être vendus à d'autres Maîtres, soit Barbares, soit Européens. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous conduisoient, jetter des cris de joie; & tournant la tête pour en chercher la cause, je vis cinq ou six grandes barques qui s'avançoient vers nous sur la rivière. Je ne tardai point à distinguer les matelots, & à découvrir à leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avoue, un mouvement de véritable joie se fit sentir à mon cœur, je levai les mains au Ciel, j'embrassai mon épouse, & je crus du moins une partie de mes vœux exaucés. Les barques furent à nous dans un instant. Je reconnus les matelots pour des Espagnols. De quelque nation qu'ils pussent être, c'étoit des hommes; ce n'étoit plus de stupides & impitoyables Sauvages; & dans le moment où nous étions, notre plus

grande satisfaction devoit être sans doute de nous revoir avec des créatures capables comme nous, de raisonner, & d'entendre notre langage.

Cependant mon épouse prit ces apparences du changement de notre fortune, dans un sens tout différent. Etant fille d'une mère Espagnole, elle savoit la langue de ce pays; desorte que ne pouvant plus douter, après quelques discours qu'elle entendit tenir aux matelots, que nous ne fussions au moment de quiter les Sauvages, & de nous éloigner par conséquent plus que jamais des Rouintons, elle versa un ruisseau de larmes, sans que rien parût capable de la consoler. Nous étions assis à terre, & elle avoit la tête appuyée sur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit si vivement. D'ailleurs le nom de sa fille qui lui échappoit mille fois, me faisoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre sans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui apprendre que cette chère fille ne vivoit

plus;

plus; persuadé, non seulement qu'elle se réjouiroit après cela de quiter les Sauvages, mais qu'elle regarderoit la mort de son enfant comme un malheur beaucoup plus supportable, que celui de la laisser après nous parmi les Rouintons. Je lui dis donc, sans prendre même la chose de trop loin, qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit, qu'elle n'avoit plus rien à appréhender pour sa fille; que cette petite créature étoit dans le sein de Dieu; que si je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle, j'avois été retenu par la crainte de lui causer trop d'affliction; mais que la voyant dans un état où elle devoit sans doute m'entendre volontiers, je ne faisois plus difficulté de lui apprendre que notre fille étoit plus heureuse que nous, puisqu'elle jouïssoit du bonheur qui ne se perd jamais.

Mon discours fit une impression étonnante sur l'esprit de Fanny. Elle me regarda fixement, & je vis que sa surprise avoit seché ses larmes tout d'un coup. Mais, cher Clé-

veland, me dit-elle, ne me trompez-vous pas? Eſt-il vrai que ma pauvre enfant ſoit morte? Je l'en aſſurai avec toutes les proteſtations qui pouvoient guérir ſes doutes. Pour les circonſtances, je les lui déguiſai avec ſoin, & j'en inventai quelques-unes, autant par rapport à Madame Riding qu'à ſa fille, que je crus propres encore à adoucir ſa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême. Lorſque j'eus ceſſé de parler, j'apperçus ſes pleurs qui recommencérent à couler. Elle joignit les mains, & les ſerrant l'une contre l'autre: O Dieu! s'écria-t-elle tendrement, gardez mon enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de mère. Ne la laiſſez manquer de rien pour être heureuſe. Vi, ma chère fille, vi dans le ſein de Dieu; tu y ſeras plus tranquile que ta malheureuſe mère. Et puis ſe tournant vers moi d'un viſage à demi conſolé: Ah! voilà une mort, me dit-elle, qui me rend la vie. En quelque lieu du monde que ce puiſſe être, je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi.

moi. Je ne suis plus inquiète à présent pour ma fille. C'est-là que je suis bien assurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces sentimens, quoiqu'il me fût aisé de juger qu'une consolation si promte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit sa fille, que de l'état misérable, si je puis m'exprimer ainsi, où elle commençoit à s'assurer qu'elle n'étoit plus. L'image de cette enfant, qui ne pouvoit se présenter à elle sans être accompagnée de l'horrible idée des Rouintons, & du souvenir de leurs cruautés, étoit un martyre continuel dont je venois de la délivrer; & en tournant, comme j'avois fait, ses pensées vers le Ciel, où son imagination ne lui représentoit rien que d'heureux & d'agréable, je l'avois mise dans une situation délicieuse, du moins en comparaison de celle d'où elle étoit sortie. Je n'avois rien de si consolant à lui proposer par rapport à son père; mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre, que de quelque manière que les Espa-
 gnols

gnols pussent en user avec nous, nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages, & qu'il nous seroit plus facile par conséquent d'y prendre des mesures pour le salut de Mylord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien, les Marchands Espagnols traitoient avec les Sauvages du prix de leurs esclaves. Ce marché se faisoit entre eux par signes. La marchandise de part & d'autre étant présente, ils pouvoient s'entendre & s'accorder sans beaucoup d'explication. Tous les esclaves étoient prêts à être comptés & examinés; & les richesses des Espagnols, qui consistoient dans un grand nombre de petits barils d'eau-de-vie, en miroirs, en sifflets, & en petits couteaux, étoient étendues sur l'herbe, comme pour exciter les desirs des Sauvages par une si belle montre. Lorsqu'ils furent convenus du prix, & que les marchandises furent livrées, les Sauvages se retirérent avec de grands cris. Les Espagnols nous firent alors avancer vers le rivage,

pour nous faire entrer dans leurs barques. Quoique je fusse couvert de peaux avec toute ma famille, ils étoient bien éloignés de s'imaginer qu'il y eût six Européens parmi leurs esclaves. S'ils nous eussent connu, peut-être leur avarice leur eût-elle fait refuser de nous acheter, parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette pensée, qui m'étoit venue d'abord, m'avoit fait ordonner à tous mes gens de se contenir dans un silence exact, jusqu'à ce que le marché fût entièrement conclu. Il y a des Sauvages de toute sorte de stature & de couleur en Amérique; & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changés, qu'à la réserve d'un peu plus de blancheur, nous n'étions guères différens de nos compagnons d'esclavage.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la barque, que j'adressai honnêtement quelques mots aux Marchands Espagnols. Je parlois assez leur langue pour me faire entendre. Mon épouse que je pris par la main, ses deux

 fem-

femmes, Rem & mes deux Anglois, composant un petit cercle autour de moi, attirérent d'abord leur attention. Mais ce fut tout autre chose lorsqu'ils m'eurent entendu. Leur surprise se déclara par leurs regards curieux, qu'ils jettérent longtems sur nous sans rompre le silence. Mon épouse craignant qu'ils n'eussent point compris mon discours, parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole, & leur expliqua en peu de mots que nous étions Anglois, & que nous avions une reconnoissance infinie du service qu'ils venoient de nous rendre. Enfin, ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hazard nous nous étions trouvés dans une si misérable condition. Je leur répondis que nous leur donnerions la satisfaction d'en être instruits, lorsqu'ils auroient eu la générosité de nous procurer un lieu de sureté & de repos.

Quoiqu'il ne parût nulle trace de contentement sur leur visage, ils ne purent se dispenser de nous faire quelques civilités, & de nous sépa-

rer de la troupe des esclaves. La prémière chose dont je les priai de nous informer, fut, en quel lieu, & dans quelle partie de l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'apprirent que nous étions sur la rivière des Conchaques, qui va se jetter dans la grande rivière de la Mobile, & qui se décharge avec elle dans la partie la plus septentrionale du golfe du Mexique; qu'ils étoient habitans d'une bourgade nommée St. Joseph, qui est située sur la côte du golfe, à l'orient de l'embouchure de cette rivière; qu'ils avoient accoutumé de remonter ainsi dans les terres plusieurs fois chaque année, pour entretenir différentes sortes de commerce avec les Sauvages; avec les uns, commerce d'esclaves, commerce de pelleteries avec d'autres; & qu'ils en tiroient un avantage considérable. Je me contentai de cette explication, qui convenoit assez à nos intérêts & à nos desseins. Ces Marchands ne paroissant ni riches ni polis, je comptai aussi peu sur leurs honnêtetés que sur leur secours, & je réso-

lus de ne m'ouvrir à eux qu'autant que j'y serois déterminé par les occasions. Ils ne furent pas longtems néanmoins, sans s'appercevoir que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où *ils* nous avoient trouvés. Cette découverte piqua extrêmement leur curiosité, mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fûmes douze jours à gagner l'habitation de St. Joseph. Il y avoit peu d'Espagnols dans ce bourg, qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenés. On ne put nous y refuser la liberté; mais on ne l'accompagna de nulle offre de service, & de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer ceux de qui nous la recevions. A peine obtinmes-nous parmi eux dequoi satisfaire aux nécessités les plus communes de la vie. Nous fûmes contraints néanmoins d'y passer plus de six semaines, en attendant pour les quiter une occasion qui ne devoit pas se présenter plutôt. Ce tems ne pouvoit nous sembler que bien long, dans l'ardente impatience

tience où nous étions d'entreprendre quelque chose pour l'éclaircissement de la destinée de Mylord. Après mille réflexions sur tout ce qui pouvoit servir de fondement à mes conjectures & de motif à mes résolutions, je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus solide auquel je pusse m'arrêter. J'étois destitué de toutes sortes de secours; il m'en faloit néanmoins de plus d'une espèce, pour me rendre capable de servir Mylord. J'avois résolu de gagner l'Ile de Cuba, qui n'est point à une distance extrême de St. Joseph, & d'aller implorer l'assistance du Gouverneur, qui étoit mon grand-père depuis que j'étois l'époux de Fanny. Quoiqu'il eût refusé autrefois son secours à Mylord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois sûr qu'il se hâteroit de me l'accorder dans une circonstance si différente. Je comptois avec cela de laisser mon épouse auprès de lui, tandis que je retournerois au continent avec tout ce qui me seroit nécessaire pour servir efficacement Mylord. Mais cette résolu-

tion,

tion, qui étoit aussi du goût de mon épouse, je ne pouvois l'exécuter, faute de commodités pour la route, avant un certain tems auquel les barques de St. Joseph se rendoient à Carlos pour le commerce des esclaves. Cette dernière ville étant située vers la pointe de la Presqu'Ile de Tégeste, je ne doutois point qu'il ne s'offrît-là tous les jours des occasions pour passer à la Havane.

Nous attendions donc ce tems avec une impatience & un ennui qui croissoient tous les jours. Le tendre cœur de Fanny, qui avoit été soulagé d'une partie de ses peines lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa fille, n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquile & plus heureux : les mortelles allarmes où elle étoit continuellement pour Mylord, ne lui permettoient pas de s'occuper un moment d'autre chose. De mon côté, je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs, & de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours & des nuits.

dont

dont la longueur nous paroiſſoit éternelle. Un jour, quelques-uns des Eſpagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines ; vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la rade une barque de Penſacola, & que celui qui paroiſſoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havana, il y avoit apparence qu'il ne nous refuſeroit pas le paſſage, ſi nous étions toujours dans le deſſein de ſuivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha pas qu'il ne me reçût honnêtement, lorſqu'il eut reconnu que j'étois étranger. Il parloit notre langue. Je lui dis naturellement, qu'étant appellé à la Havana par des affaires d'importance, & cherchant depuis longtems l'occaſion d'y paſſer, je lui demandois pour moi & pour ſix perſonnes qui m'accompagnoient, la faveur de nous recevoir dans ſa barque. Il me fit voir auſſi-tôt, mais avec beaucoup de civilité, que ſi nous étions ſept, ſa barque étoit trop foible pour ſupporter un ſi grand nombre. Je ſuis porté en général,

néral, me dit-il, à rendre service à toutes les personnes malheureuses, mais particulièrement à des étrangers. Le voyage même que j'ai entrepris, n'est qu'un effet de ce sentiment. Mais, quoique j'aye dessein de suivre les côtes comme j'ai fait depuis Pensacola, & que vous pussiez m'accompagner peut-être sans péril jusqu'à la pointe de Tégeste, je n'oserois risquer de passer avec vous la mer de Bahama. Je le quitai sans le presser davantage. J'aurois pu accepter du moins l'offre qu'il sembloit me faire, de nous prendre avec lui pendant une partie de la route; mais les barques de St. Joseph devant partir peu de jours après pour Carlos, je ne voulus point lui causer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure, je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver, & j'ajoutai que la physionomie du Commandant Espagnol m'ayant plû beaucoup, j'étois fâché qu'il n'eût pu nous recevoir dans sa barque. Comme nous continuyions à nous entretenir, je le

vis

vis à quelques pas de notre cabane, qui se la faisoit montrer par quelques habitans de nos voisins. Il fut à la porte en un instant, & il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens sur notre logement & sur nous, il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un quart-d'heure auparavant. Vous êtes surpris de me voir ici, me dit-il; mais je vous avoue que dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le passage, je me suis informé un peu plus particulièrement de ce qui vous regarde, & ce que j'ai appris de votre misère, m'inspire une compassion dont je souhaiterois de pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havana. Avez-vous-là quelqu'un qui s'intéresse pour vous? Puis-je vous en apporter des nouvelles, ou leur en apprendre de vous? Puis-je d'ailleurs vous être utile en quelque chose? Il me fit ce compliment & toutes ces questions avec tant de naturel & un air si prévenant de générosité & de bonté d'ame, que ne pouvant m'ex-

m'exprimer aſſez facilement en Eſpagnol pour le remercier d'une manière qui répondît à la faveur qu'il nous faiſoit, je priai mon épouſe de prendre ce ſoin pour moi. Elle le fit avec grace, & comme elle parloit parfaitement l'Eſpagnol, il eut peine à la prendre pour une Angloiſe. Ce doute lui ayant fait naître l'occaſion de la conſidérer de plus près, il apperçut bientôt, malgré la difformité de ſes habits & l'altération que la triſteſſe & la fatigue avoient cauſées ſur ſon viſage, qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille, qui ayant reçu de la Nature un caractère tendre & généreux, & s'étant rempli la tête d'avantures extraordinaires, comme font la plupart des Eſpagnols, en liſant les Romans, rappelloit tout à ſes idées, & ne reſpiroit que les occaſions d'exercer en héros, ſon courage, ſa tendreſſe, & ſa générolité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert, il fit connoître à Fanny que ſes yeux ne pouvoient être trompés

pés en la voyant, & que la fortune n'avoit pu la maltraiter si fort, qu'il ne fût aisé de découvrir qu'elle n'étoit point dans sa situation naturelle. Il ajouta à ce discours de nouvelles offres de service. Mon épouse lui répondit, que le seul qu'elle eût à desirer, étoit d'être transportée promtement dans l'Ile de Cuba.

Ce jeune Espagnol nous ayant marqué qu'il sentoit redoubler son chagrin, de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'estime & de bonne volonté, en prit occasion de nous raconter la cause de son voyage. Je suis, nous dit-il, le fils du Corrégidor de Pensacola. Quelques-uns de nos habitans qui font un commerce d'esclaves avec les Sauvages, nous en amenérent plusieurs il y a quinze jours, & parmi eux un Européen dont je suis encore à savoir le Pays particulier. Il sait plusieurs langues, & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les compagnons de sa misère: je fus frappé de son air; & la curiosité me l'ayant fait

abor-

aborder, je démêlai aiſément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon père. Il n'y eut point été deux jours, que ce paſſage ſubit de la miſère dont il ſortoit, à la vie douce que je pris ſoin de lui faire mener, lui cauſa une maladie dangereuſe. Elle dure encore; mais n'en ayant pas eu moins d'aſſiduité à le voir & à l'entretenir, je lui ai trouvé tant de politeſſe, d'eſprit, & d'élevation d'ame, que je me ſuis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai ſondé pluſieurs fois ſur ſa naiſſance & ſur les avantures de ſa vie; il eſt impénétrable là-deſſus; ſeulement il ſouhaitoit une occaſion pour l'Iſle de Cuba. Je me ſuis imaginé qu'il vouloit y paſſer lui-même, & je me ſuis offert pour l'y conduire; mais il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une Lettre à faire tenir au Gouverneur, qui eſt de ſes amis. Le zèle que j'ai pour ſon ſervice, m'a fait prendre cette commiſſion moi-même. Sur quelque mots, ajouta l'Eſpagnol, qui lui ſont

sont échappés dans nos entretiens ; je crois qu'il a été séparé, par la fortune, de quelques personnes qui lui sont fort chères ; & que c'est la raison qui l'empêche de penser à quiter le continent, où il craint de les laisser après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce discours, sans être saisis d'une émotion extraordinaire. Il fut impossible sur-tout à mon épouse d'arrêter l'impétuosité des mouvemens de son cœur. Ses larmes, ses sanglots se firent un passage malgré elle. Ah ! c'est mon père, répéta-t-elle vingt fois, quoiqu'elle eût à peine la force de le prononcer. C'est mon père, c'est lui, je n'en puis douter ! Elle vouloit partir sur le champ pour se rendre à Pensacola ; & lorsque je la retins pour l'empêcher de sortir, elle s'assit en me tenant par le bras, & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs : c'est mon père, n'est-il pas vrai, Cléveland, que c'est mon père ? Ah ! courons, & ne perdons pas un moment. J'étois persuadé, comme elle, que ce ne pouvoit être

un

un autre que Mylord. Tout s'accordoit à me confirmer heureusement dans cette opinion. Je m'expliquai néanmoins avec l'Espagnol, & lui ayant appris en deux mots ce que nous cherchions, & ce peu de lumière que nous avions reçues en divers tèms sur le sort de notre cher père, il ne douta pas plus que nous que ce ne fût lui-même qu'il avoit dans sa maison.

Un évènement si heureux parut le pénétrer de joie & d'admiration. Il leva les mains au Ciel. Il protesta qu'il se croyoit le plus fortuné de tous les hommes, de pouvoir contribuer au changement de notre fortune. Il nous pria de disposer de son bien, de ses forces & de sa vie. Jamais la générosité Espagnole ne s'exprima avec un tour plus noble & plus éloquent. Je le remerciai avec un vif sentiment de reconnoissance. Il est clair, lui dis-je, que c'est le père de mon épouse que vous nous faites retrouver. C'est un présent plus cher que la vie, que vous allez faire à tous trois. Votre cœur généreux a la plus bel-

le occasion qui fut jamais de se satisfaire. Mais, s'il est possible, hâtez-vous de nous conduire à Pensacola. Comptez que la commission dont vous vous êtes chargé est inutile à présent, & que vous n'avez point de plus précieux service à rendre à votre hôte, que de nous mettre promtement entre ses bras. Il vouloit se donner le tems du moins de nous faire faire des habits; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola, où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bons offices, assez surs desormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude.

Pensacola est une assez bonne Habitation des Espagnols, située à l'Occident de St. Joseph, sur la côte de la même mer. Sans savoir au juste l'éloignement de ces deux places, je juge qu'il n'est pas considérable, puisque nous fîmes le trajet par mer en moins de deux jours. En arrivant dans le port, l'Espagnol, qui apperçut quelques habitans de sa connoissance, leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis

son départ. Rien, lui répondit-on, excepté que l'étranger que vous avez retiré chez vous, est à l'extrémité de sa vie. Mon épouse & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joie dans la plus mortelle frayeur. Nous nous hâtâmes, en tremblant, de gagner la maison du Corrégidor. Son fils entra d'abord seul dans la chambre de Mylord. Cette précaution étoit nécessaire, pour le prévenir par degrés sur notre arrivée. Nous attendions à sa porte ; & dans la confusion des mouvemens de joie, de crainte & de tristesse qui nous agitérent, nous nous tenions embrassés, en versant un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Mylord fut instruit en un moment que nous étions proche de lui. Dieu! que les sentimens de la nature sont tendres! Sa foiblesse ne l'empêcha pas de faire tous ses efforts pour se jetter hors de son lit. Nous entendîmes le bruit de ses mouvemens, & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ses pleurs & par ses soupirs.

Nous entrâmes dans le moment que l'Espagnol l'arrêtoit. Il se retint lui-même en nous voyant paroître, & demeurant assis sur son lit, il ouvrit les bras, qu'il tendit vers nous d'une manière toute passionnée. Ah ma fille! Ah Cléveland! Il étoit si ému, qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui; je lui baisois une main; Fanny tenoit ses lèvres serrées sur l'autre, & l'arrosoit de ses larmes. Nous faisions entendre quelque chose; mais c'étoit moins des mots articulés, qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchés & attendris. Nous demeurâmes quelque tems dans cette situation, & Mylord tenoit la tête panchée sur nous, sans être capable, non plus que nous, de prononcer une parole. Enfin, je fus le prémier qui rompit ce tendre & passionné silence. Nous vous revoyons donc, lui dis-je. Ah, Mylord, nous avons le bonheur de vous recevoir! Votre

absence, & l'incertitude de votre sort, ont toujours été le plus insupportable de mes malheurs. Je les oublie tous. Je les pardonne à la Fortune. Elle vous rend donc à nous! Qu'avons-nous de plus cher à lui demander? Mais nous vous retrouvons malade, & dans le dernier danger! Quoi! le Ciel n'achèvera-t-il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur? Ne nous aura-t-il amenés si heureusement auprès de vous, que pour nous ravir peut-être aussi-tôt la satisfaction qu'il nous accorde? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre; qu'il ne nous sépare plus, si c'est par bonté & par compassion qu'il nous a réunis. J'ajoutai mille autres choses, tandis que ce cher Seigneur & mon épouse se remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à son tour, & quoiqu'il fût en effet dans un état très dangereux, il tira assez de forces de sa tendresse pour nous exprimer sa joie dans les termes les plus touchans. Mais ce qu'il ajouta à la fin, étoit trop capable de nous empêcher d'en sentir. Je

vois,

vois, nous dit-il, qu'il me reste peu de tems à vivre. Il y a un quart d'heure que la mort me sembloit affreuse, je ne pouvois l'envisager sans horreur; mais je ne vois plus rien à présent qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en sureté. Il vous sera facile de gagner l'Ile de Cuba, où vous trouverez votre grand-père, qui vous verra arriver avec plaisir. Vous y ferez transporter mon corps, si vous le pouvez commodément, & vous prendrez soin de ma sépulture. O Ciel! reprit-il avec une nouvelle ardeur, vous m'avez donc rendu mes chers enfans, ma chère Fanny, mon cher Cléveland! Ils fermeront mes yeux, ils recevront mes derniers soupirs, je mourrai dans leurs bras! Il recommença ensuite à nous embrasser avec de nouveaux transports de joie & de tendresse.

Je ne pus répondre que par mes pleurs, à un discours dont chaque mot me pénétroit l'ame. Mon épouse continuoit aussi à pleurer, sans pouvoir s'exprimer autrement que

par quelques mots entrecoupés. Le jeune Espagnol, qui paroissoit attendri jusqu'au fond du cœur d'une scène si touchante, & qui savoit mieux que nous l'extrémité du péril où étoit Mylord, nous exhortoit à nous retirer pendant quelques momens, pour lui laisser rappeller un peu de tranquilité. C'étoit mon dessein ; je fis même un effort pour lui dire que nous espérions plus que lui-même pour sa vie, & que nous allions le quiter un instant, de peur qu'une émotion si excessive n'augmentât son mal. Mais il s'y opposa absolument. Ne m'ôtez pas, nous dit-il, la seule douceur qui me reste à prétendre dans la vie. Ne voyez-vous pas que votre présence m'a ranimé ? Il n'y a qu'un moment que j'étois dans les langueurs du trépas ; c'est vous qui retenez mon ame dans ce corps foible & épuisé ; & si je ne sentois que ma guérison est impossible, je l'attendrois de votre vue, bien plus surément que des remèdes. Il falut demeurer auprès de lui. Il nous raconta, autant que sa foiblesse put le

le permettre, les malheurs qui lui étoient arrivés depuis notre séparation. Il y avoit peu de circonstances, qui ne s'accordassent avec le récit que nous avoit fait le prisonnier Abaqui-Iglou, & les Anglois qui l'avoient accompagné, avoient péri en le défendant. Il avoit été longtems captif, obligé de suivre les Sauvages dans toutes leurs courses, & exposé continuellement à une misère & à des fatigues si excessives, qu'elles avoient achevé de ruiner son tempérament, qui étoit déja affoibli depuis longtems, par les chagrins qu'il avoit essuyés pendant une grande partie de sa vie. C'étoit depuis quinze jours seulement, qu'il avoit été amené par les Sauvages sur la même rivière où l'on nous avoit conduits, & & qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres Esclaves aux Espagnols de Pensacola.

Après nous avoir fait ce récit, il voulut entendre à son tour celui de nos avantures. Je le fis en peu de mots, & j'omis à dessein tout ce qui eût été capable de lui causer

une nouvelle émotion. Il ne fût point que le Ciel nous avoit accordé une chère fille. Mon épouse me regardoit tendrement, lorsque je fus à cet endroit de ma narration. Je lisois dans ses yeux, qu'elle eût souhaité de pouvoir lui apprendre cette intéressante circonstance, qui eût eu sans doute quelque douceur pour lui, s'il eût été possible de la détacher de ses funestes suites. J'affectai aussi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été jusqu'alors l'eût peut-être empêché d'y penser, il ne fut pas longtems à me demander où nous l'avions laissée, & pour quelle raison il ne la voyoit point avec nous. Le déguisement m'auroit trop couté, dans ce tendre moment de communication & d'ouverture de cœur. Je lui déclarai naturellement, qu'il avoit plû au Ciel de la retirer à lui, & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous ensemble des larmes à sa mémoire. Mylord arrêta néanmoins les siennes. Pourquoi la pleurer? nous dit-il; je ne tar-

tarderai pas deux jours à la rejoindre. Hélas! ajouta-t-il, vous serez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laisse peut-être pour héritage la haine du Ciel, qui ne s'est point lassée de me poursuivre, & qui va sans doute s'attacher désormais sur vous. O Dieu! comment puis-je espérer d'être tranquille après ma mort, s'il faut que j'emporte cette triste pensée en expirant? Mais, reprit-il en s'interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainsi volontairement? N'est-il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre inespérée, & la satisfaction de vous embrasser qui m'est accordée aux derniers momens de ma vie? Le Ciel n'est point trompeur. Il commence à me traiter en ami. J'en veux tirer un augure favorable pour vous mes chers enfans, & pour moi-même.

Je m'efforçai, pendant le peu de tems qui lui restoit à vivre, de le confirmer dans cette idée consolante, & je remarquai qu'elle contribua beaucoup à lui procurer une

mort paisible. Il ne se trompoit pas, en espérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, si longtems éprouvée, touchoit au moment de la récompense; & cet heureux pressentiment, qui rendit ses derniers soupirs tranquiles, en étoit déja une. Mais ses malheureux enfans n'étoient point compris dans la sentence qui finissoit ses peines, & qui l'appelloit au bonheur.

Nous le perdîmes le troisième jour après nôtre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non seulement à nous donner des conseils sur notre retour en Europe, & sur la conduite que nous devions tenir en y arrivant; mais encore à nous expliquer toutes les ressources que nous pouvions y trouver pour l'établissement de notre fortune, soit dans la faveur du Roi, soit dans les biens considérables qu'il avoit laissés entre les mains de Mylord Terwill, & qu'il comptoit que ce généreux ami nous remettroit fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant, comme

comme il conservoit toute sa raison, il ne laissoit pas de trouver de tems en tems assez de force pour nous adresser quelques mots tendres & touchans. Il baisoit les mains de sa fille, il serroit les miennes, il nous prioit instamment de retenir nos larmes, & de conserver l'un pour l'autre une immortelle affection; enfin, il nous avertit lui-même qu'il se sentoit prêt d'expirer, & il expira en effet un moment après, comme il l'avoit desiré, c'est-à-dire, entre les bras de sa fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de tristesse & d'abattement que je ressentis à cette vue, j'aurois souhaité de pouvoir me dérober aux yeux des hommes, & renoncer à tout autre sentiment que celui de la douleur. J'aurois souhaité d'être seul dans la plus déserte Contrée de l'Amérique, occupé en silence à méditer sur mes malheurs, à me contempler moi-même dans ce triste état, à demander raison au Ciel de sa rigueur, à solliciter sa justice ou sa bonté par mes gémissemens, sup-

 posé

posé qu'il m'eût donné assez de patience pour ne pas l'irriter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis pendant quelques momens dans cet état par la force de mon imagination, & je trouvai de la douceur à m'entretenir d'une si funeste image. Mais les soupirs & les pleurs de mon épouse m'ayant ramené de cette espèce d'égarement, j'éprouvai en la voyant, qu'on peut être remué tout à la fois par diverses passions, dans un degré presque égal de violence. Elle embrassoit le corps pâle & froid de son père. Sa douleur s'exprimoit d'une manière si touchante, que le Corrégidor, son fils & toute sa maison, qui étoient présens, fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir si émue, sans l'être moi-même jusqu'au fond de l'ame. Cette bonté de naturel, qui me répondoit si bien de sa sincère affection pour moi; son air de douceur qui ne l'abondonnoit pas, même dans un desordre qui tenoit quelque chose du desespoir; ce torrent de pleurs aimables, qui couloient avec tant de

de grace le long de ses joues; & plus que tout cela le sentiment de ma tendresse, toujours vive & dominante, m'emportérent à un tel point, que je me livrai sans réflexion au mouvement de mon cœur. Je la pris brusquement entre mes bras. Je m'assis en la tenant ainsi embrassée. Vien, lui dis-je d'un ton tout de feu & d'amour, vien, mon aimable Fanny, mêle tes larmes aux miennes, n'en verse pas une qui ne tombe dans mon sein, fai passer toutes tes peines dans mon cœur. Je veux être seul à les supporter toutes, & mourir mille fois pour t'en épargner une. Quelque remplie qu'elle fût du sujet de sa douleur, elle fut sensible à ce transport de tendresse. Je n'ai plus que vous, me répondit-elle languissamment : père, mère, fille, j'ai vu mourir tout ce que je devois aimer. Hélas! si je ne vous avois, que ferois-je de la vie, & voudrois-je la conserver un moment? Nous continuâmes ainsi un entretien, tel que pouvoit nous l'inspirer l'amour & la tristesse. Le Corrégidor &
 son

son fils prirent ce tems, avec beaucoup d'adresse, pour transporter le corps de Mylord dans une chambre voisine; & nous le redemandâmes en vain, lorsque nous nous fûmes apperçus de ce qu'ils avoient fait.

Ce n'est pas sans raison, que je mêle au récit d'une de mes plus grandes infortunes, celui d'un mouvement d'amour, & de quelques expressions de la tendresse de Fanny & de la mienne. Cette observation ne paroîtra pas indifférente à ceux d'entre leurs lecteurs qui auront assez de lumières pour juger de la nature d'une passion que deux ans de mariage, & une chaîne continuelle de malheurs, avoient été si peu capables d'affoiblir, qu'elle avoit la force de se faire écouter avec cet empire parmi les transports même de la plus vive de toutes les douleurs. Sera-t-on surpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire, & que je me suis engagé à raconter? Fanny m'aimoit plus qu'elle-même. Je lui devins encore plus cher après

la perte de ſon cher père. Hélas! moi qui rends ce témoignage à ſon amour, de quels termes me ſervirai-je pour exprimer le mien? En aurai-je jamais dit aſſez, ſi je ne confeſſe naturellement qu'elle étoit mon idole? Je l'adorois donc, j'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'eſt-il pu faire que la défiance & les noirs ſoupçons ayent ſuccédé à une ſi douce certitude? C'eſt le ſeul point ſur lequel on doit ſe préparer à l'étonnement; car on ſait aſſez que, la confiance une fois éteinte, l'amour le plus ardent eſt le plus promt à ſe changer en fureur, & à cauſer tous les effets de la haine.

Je ne ſai quel triſte plaiſir je trouve, à meſure que j'avance dans cette hiſtoire, à m'interrompre ainſi moi-même, & à prévenir, comme je fais, mes lecteurs ſur ce qui me reſte à leur raconter. Chaque évènement de ma vie n'a-t-il pas dequoi les attacher par des ſingularités touchantes, & l'un a-t-il beſoin du ſecours de l'autre pour ſe faire lire avec quelque attention? Non; mais c'eſt le

le goût de ma tristesse que je consulte, bien plus que les règles de la narration & que les devoirs de l'historien. En quelque nombre que soient mes infortunes, & quelle que soit leur diversité, elles agissent aujourd'hui tout à la fois sur mon cœur; le sentiment qui m'en reste, n'a point la variété de sa cause; ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une masse uniforme de douleur, dont le poids me presse & m'accable incessamment. Je voudrois donc, si cela étoit possible à ma plume, réunir dans un seul trait toutes mes tristes avantures, comme leur effet se réunit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y passe. L'ordre me gène; & ne pouvant représenter tous mes malheurs à la fois, les plus grands sont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire, & que je souhaiterois du moins de pouvoir exposer les prémiers.

Je continuerai néanmoins de suivre le cours des évènemens. Après quelques jours passés dans l'excès de la douleur, & employés pour-

tant à la déguiser pour rendre mon épouse plus capable de consolation par mon exemple, je pensai à quitter Pensacola, & à faire mettre le corps de Mylord en état d'être transporté avec nous. Le Corrégidor & son fils ne relâchoient rien de leurs civilités & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque chose de la naissance & du rang de Mylord, pour animer leur zèle pendant les derniers jours de sa maladie. Quoiqu'ils fussent généreux par inclination, cette connoissance ne fut pas inutile pour les disposer encore plus en notre faveur. Le père & le fils n'épargnérent plus ni soin ni dépenses. Nous consentîmes à accepter d'eux des habits pour nous & pour nos domestiques, qui étoient toujours au nombre de cinq; & lorsque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé, non seulement nous trouvâmes une barque bien ornée & prête à nous recevoir; mais nous fûmes surpris de voir nos bienfaiteurs disposés à nous accompagner, pour nous servir

rir eux-mêmes de conducteurs. Je ne m'y opposai point, étant bien aise au contraire de les voir avec nous à la Havana, où je me promettois que Dom Pédro d'Arpez ne nous refuseroit pas les moyens de leur marquer notre reconnoissance. L'unique chose qui me causa de l'inquiétude en partant, fut la petitesse de notre barque, qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf, avec quelques matelots. Il n'y en avoit point de plus grande, ni de plus commode, dans la rade de *Pensacola*. Rien n'auroit pu me faire consentir à exposer mon épouse au moindre péril; ainsi je pris la résolution de nous rendre à Carlos en côtoyant la terre, & de faire partir de-là un de mes Anglois pour aller donner avis de notre approche au Gouverneur de Cuba, qui ne manqueroit pas de nous envoyer prendre dans un bon vaisseau. Nous arrivâmes heureusement à Carlos. Je fis partir *Drink*, un de mes Anglois. Il fut de retour en moins de huit jours, avec un vaisseau du Gouverneur

sur

sur lequel nous montâmes aussi-tôt. Le vent nous mit en vingt heures dans le port de la Havana.

Dom Pédro d'Arpez nous reçut avec toute la tendresse d'un grand-père qui n'avoit point d'autre enfant que Fanny sa petite-fille. Il ne se lassoit point de nous embrasser, & de nous dire que nous allions être la consolation de sa vieillesse. Le corps de Mylord, que nous apportions dans un cercueil, étoit un triste présent à lui offrir. Il versa des larmes, en se souvenant des efforts qu'il avoit faits pour arrêter cet infortuné Seigneur lorsqu'il avoit passé à Cuba. Il vivroit encore, nous dit-il, il auroit été le maître ici plus que moi, & rien ne lui auroit manqué pour rendre sa vie douce & agréable. Ses regrets furent bien plus vifs, lorsqu'il eut appris dans quelle extrémité de misère nous avions vécu depuis deux ans, & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Mylord à sa dernière heure. Ce bon vieillard ne pouvoit revenir de son étonnement. Tantôt il se reprochoit

choit nos malheurs, comme s'il en eût été la cause; tantôt il prenoit le Ciel à témoin, que loin d'y avoir contribué, il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je pas fait, nous répétoit-il à tout moment, tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funestes accidens qui lui sont arrivés? Pouvois-je lui accorder le secours d'armes & de troupes qu'il me demandoit, lorsque la paix venoit de se conclure entre l'Espagne & l'Angleterre? N'étoit-ce pas ses vrais intérêts, que je lui remettois devant les yeux? Pourquoi ne me laissoit-il pas du moins sa fille? Ne devoit-il pas avoir plus de confiance en moi, qui étois son père, que dans tout le reste du monde? Que ne revenoit-il du moins à Cuba, lorsqu'il eut manqué son entreprise dans la Virginie? Quelque inutiles que fussent ces plaintes, elles servirent à me faire connoître que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre grand-père. Il nous en donna peu
de

de jours après des marques éclatantes, par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Mylord. Cette triste cérémonie renouvella toutes nos peines. Le seul motif qui eut quelque force pour me consoler, fut qu'étant désormais sans périls & sans crainte à la Havana, j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de la Sagesse, que je n'avois pu cultiver depuis plusieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny, disois-je, & je retrouve des livres. Voilà deux puissans remèdes, qui pourront rendre peu à peu mon esprit tranquile, & fermer toutes les plaies de mon cœur.

Dom Pédro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ses chers enfans, & jamais il ne se relâcha de cette disposition dans la suite. Sa reconnoissance se signala d'abord pour les services que nous avions reçus du Corrégidor de Pensacola. Il fit au père un présent des plus considérables, & il retint le fils auprès de lui dans un des prémiers Emplois de l'Ile. Comme je n'avois point

point encore avec mon épouse d'autre lien que celui de la bonne-foi & du consentement paternel, Dom Pédro me pressa beaucoup d'y ajouter les cérémonies de l'Eglise. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas Catholiques-Romains ; ce n'étoit point parmi des Espagnols qu'il faloit chercher un Ministre Protestant ; desorte que le desir de Dom Pédro, aussi-bien que le nôtre, n'eût point été satisfait de longtems, si nous eussions absolument refusé de recevoir la bénédiction nuptiale d'un Prêtre de l'Eglise Romaine. Mais quoiqu'à parler proprement, je ne fusse attaché à aucune Religion particulière, je ne crus point qu'il y en eût une seule, de toutes celles qui font profession de reconnoître & de servir un seul Dieu, dont les Ministres ne fussent respectables, par l'honneur qu'ils ont de le représenter. Ainsi j'exhortai Fanny à ne pas se faire un scrupule de prononcer ses promesses en présence de l'Aumônier de Dom Pédro. C'eût été un sujet de joie extrême, non seulement pour lui, mais

mais pour tous les habitans même de la Havana, de nous voir entrer dans la Communion de leur Eglise : mais le Culte est si bizarre & si superstitieux parmi les Espagnols, qu'un homme de bon-sens, qui n'y est point attaché par les préjugés de l'éducation, n'y sauroit prendre une idée favorable de l'Eglise Romaine. Je priai donc le Gouverneur de me laisser libre sur cet article. Je lui promis seulement, d'accorder de ma part la même liberté à Fanny, quelque parti qu'elle jugeât à propos d'embrasser.

Cette chère épouse, malgré toutes les fatigues de nos voyages, & les douleurs de nos pertes, ne laissoit pas d'être dans une grossesse fort avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitations, pour ce qu'elle portoit dans son sein. Mais le repos de la Havana ayant bientôt rétabli sa santé, elle fit, trois mois après notre arrivée, une double couche des plus heureuses. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette première délivrance ne l'ayant pas entièrement soulagée,

gée, j'avois quelque inquiétude sur les fâcheuses suites qui naissent quelquefois de ces accidens. Elle dura six semaines entières, au bout desquelles Fanny me fit père d'un second fils, qui nâquit aussi heureusement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce présent, mais sans pouvoir néanmoins me livrer à la joie, trop pénétré encore du terrible souvenir de la mort de ma fille. O Dieu ! m'écrai-je dans l'amertume de cette pensée, vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté ; mais quelque satisfaction que je reçoive jamais de la naissance de mes deux fils, égalera-t-elle les excès de douleur que le sort cruel de ma fille m'a fait sentir ? Dom Pédro & mon épouse ne virent dans l'augmentation de notre famille, qu'un sujet de joie & de consolation.

Mes occupations à la Havane furent pendant quelque tems fort simples & fort unies. Je me répandois peu au dehors. Tout le tems que je ne passois pas auprès de mon épouse ou avec Dom Pédro,

dro, je l'employois à l'étude. Quoique je n'eusse guères que des Livres Espagnols, & que je ne goûtasse point le plus souvent la manière de penser ni le stile des Ecrivains de cette nation, je ne laissois pas de trouver quelquefois dans leurs Ouvrages d'excellens traits, qui me servoient comme d'ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réflexions, je rapportois tout au règlement de mes mœurs, & à l'établissement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j'avois reçu de ma mère, n'étoient pas sortis tellement de ma mémoire, qu'il ne me fût encore aisé d'y en découvrir les traces. Si mon esprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli presque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention, j'en avois conservé la racine dans le cœur; & l'on a vu jusqu'à présent, qu'il s'en étoit toujours répandu quelque chose sur ma conduite. Je me les rappellai

tous dans le même ordre que je les avois appris. Je me remis en même tems dans toutes les situations où je m'étois trouvé, depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma mère. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foiblesses, mes peines & mes plaisirs, mes bonnes & mes mauvaises fortunes, l'usage que j'en avois fait, avec ces règles de Morale dont j'avois autrefois reconnu si clairement la sagesse. J'examinai dans quelles occasions, & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute, ou la leur? foiblesse d'ame, emportement de passion de ma part, ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire, & de force pour me soutenir? Je démêlai mieux que jamais la source de tous mes mouvemens, & les ressorts les plus sécrets de mes passions. Enfin, je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur, pour le connoître; je n'y découvris rien que je ne m'efforçasse d'en bannir si c'étoit un mal, ou d'y établir d'une ma-

manière encore plus ferme si je trouvois que ce fût quelque chose qui appartînt à la vertu. Tâchant même d'étendre mes soins jusques dans l'avenir, je me fis comme un magasin d'armes morales & philosophiques, propres à me servir dans des occasions inconnues, & dans mille circonstances que le tems pouvoit faire naître, & que je ne prévoyois point.

Il faut que je le reconnoisse, à la gloire de la Philosophie & de la Raison, ces deux guides de ma conduite se trouvérent encore plus puissans que tous mes maux. Après tant de troubles & de douleurs, ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame, & de la mettre dans une situation d'où je recommençai du moins à envisager le bonheur, comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aspirer. Il me resta bien un fond de mélancolie, que je n'espérai pas que le tems ni mes efforts fussent jamais capables de surmonter; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame, que comme

me un de ces changemens climactériques qui viennent quelquefois de la différence des âges, & dont il y a peu de personnes qui n'éprouvent quelque chose, à mesure que les années se multiplient. Ajoutez que la seule fatigue de mes voyages, jointe aux agitations continuelles de l'inquiétude & de la douleur, avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc, sinon à oublier mes infortunes, du moins à les supporter avec ce degré de patience & de résignation qui fait qu'on s'afflige sans trouble, & qu'on se plaint, si j'ose parler ainsi, sans douleur & sans murmure. Tels furent assez longtems mes dispositions & mes sentimens à la Havana.

Pendant ce tems-là j'avois été informé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma patrie, depuis mon départ de France. J'avois appris le renversement de la République, celui de la famille du Protecteur, le rétablissement de la Maison Royale, toutes les circonstances du rappel de Charles II, & le bon-

bonheur qui l'avoit accompagné dans ses prémières entreprises. Ces heureuses nouvelles nous eussent fait naître l'envie de retourner en Europe, si nous eussions pu quiter l'Ile de Cuba avec bienséance; mais nous devions de la reconnoissance & de l'attachement à Dom Pédro d'Arpez, qui ne cessoit pas de nous combler de bienfaits. Mon épouse étoit portée à demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de l'appeller à une meilleure vie, pour lui donner la consolation d'avoir quelque personne chère qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas presser pour y consentir. Pour lui, il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toujours, qu'il ne lui vint pas même le moindre doute là-dessus. Il étoit en effet ce que mon épouse avoit de plus proche, & il la regardoit, elle & ses enfans, comme le seul rejetton direct qui restât de son sang. Cependant malgré la tendre affection que nous portions à ce bon vieillard, la différence des nations faisoit toujours que nous nous regardions chez lui

comme des étrangers; deſorte que nous étions bien éloignés de nous attendre qu'il dût nous inſtituer, comme il fit dans la ſuite, ſes ſeuls & univerſels héritiers.

Il m'arriva, avant la fin de cette année, de prendre part à une avanture ſi extraordinaire, qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le récit des miennes, pour la faire ſervir d'ornement à mon hiſtoire. C'eſt un délaſſement qui ſera agréable à mes lecteurs.

Le Capitaine d'un Vaiſſeau Eſpagnol arrivé de Porto Rico, étant venu rendre ſes devoirs à Dom Pédro d'Arpez, lui raconta en ma préſence, qu'il avoit eſſuyé une tempête des plus violentes entre la Jamaïque & la Côte de Nicaragua; & qu'il avoit été jetté par le vent ſur le rivage d'une petite Ile déſerte, qu'on nomme *Serrane*. Il y avoit paſſé deux jours, nous dit-il, pour attendre la fin de l'orage, pendant leſquels ſes gens étoient deſcendus à terre, & s'étoient répandus dans l'Ile, qui n'a guères plus de trois lieuës de circuit. Quoiqu'elle leur parût

parût inhabitée, ils avoient apperçu dans plusieurs endroits les traces du pied d'un homme ; & ne doutant point qu'avec plus de recherches ils ne découvrissent celui qui les avoit formées, ils n'avoient pas laissé un seul coin de l'Ile à parcourir & à visiter. Enfin, continua le Capitaine, ils virent sortir d'un trou dans l'enfonçement d'une petite vallée, un homme de haute taille, couvert d'habits assez riches, mais sales & déchirés, qui prit promtement la fuite vers un petit bois, aussi-tôt qu'il les eut apperçu. Ils n'eurent point de peine à le joindre, & s'en étant saisis ils me l'amenérent. Je lui demandai en Espagnol qui il étoit. Il me répondit dans sa langue naturelle, qu'il étoit Anglois, & qu'il étoit surpris que n'ayant offensé personne de mon équipage, on l'eût arrêté avec violence. Je lui fis des excuses honnêtes, & des offres de service. Il parut rêver un moment, & reprenant la parole, il me dit qu'il avoit besoin de deux choses, & qu'il m'auroit obligation s'il pouvoit les obtenir de moi. La

prémière étoit une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour écrire, c'est-à-dire d'encre, de plumes, & de papier; la seconde, quelques livres, si j'en avois sur mon vaisseau, pour lui servir quelquefois d'amusement dans sa solitude. Je lui promis sans difficulté deux faveurs si légères; mais étant bien aise de le connoître davantage, je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure déserte; & pourquoi il ne vouloit pas profiter de l'occasion qu'il avoit d'en sortir avec nous. Si je croyois, me répondit-il brusquement, qu'il y eût un honnête-homme au monde, je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais après les trahisons que j'y ai essuyées, je me cacherois volontiers dans le sein de la Terre, pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la surface. Il refusa absolument de s'expliquer davantage, & m'ayant pressé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé, il me quita en me suppliant de ne pas permettre que mes gens le troublassent par leurs visites. Je le plaignis, ajouta le Capitaine Es-

pagnol, parce que sa physionomie & ses manières me parurent celles d'un honnête-homme & d'une personne de distinction. Mais ne pouvant l'arracher de-là malgré lui, je profitai le lendemain du vent favorable, qui ne m'a point abandonné jusqu'ici.

Ce récit, qui n'avoit rien dont je dusse être touché plus particulièrement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi, ne laissa pas de me frapper assez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne sortit point de ma mémoire pendant plusieurs jours. Je méditois sans cesse sur cette force de raison & de courage, dont je supposois qu'un homme devoit être rempli pour avoir pu prendre volontairement un parti aussi extraordinaire que celui de vivre seul dans une Ile déserte. J'y joignois la cause qui l'avoit déterminé; c'étoit une haine de l'injustice & de la trahison. Je me formai sur ces deux réflexions une idée admirable du caractère de l'inconnu. Voilà, disois-je, un homme que j'aimerois infailliblement, si

 j'étois

j'étois assez heureux pour le connoître. Il m'aimeroit aussi, car il me trouveroit cette droiture qu'il croit absolument bannie d'entre les hommes. Je n'ai plus d'ami. Qui m'empêche de chercher à m'en faire un, d'une personne dont l'humeur & les principes me paroissent s'accorder entièrement avec les miens? C'est d'ailleurs un office de charité naturelle & de générosité, que je rendrai à un malheureux qui semble ne pas mériter de l'être, que de contribuer à le consoler de ses peines, & à lui faire goûter peut-être plus de douceurs qu'il ne s'en promet à présent dans la vie. Je me sentis ainsi fort porté à entreprendre exprès dans ce dessein le voyage de Serrane. Je m'informai de sa situation & de son éloignement. Tout ce que j'appris étoit plutôt un nouvel engagement, qu'un obstacle. Cette Ile est au sud de la Jamaïque; desorte qu'ayant dessein depuis quelque tems d'aller à Port-Royal pour y être éclairci certainement de l'état de l'Angleterre, je pouvois sans détour passer en chemin par cette ville. C'é-

toit

toit un voyage à finir en fort peu de tems ; & toutes les Nations qui ont des Etabliſſemens dans cette partie de l'Amérique, étant dans une profonde paix, il n'y avoit pas le moindre danger à craindre. Mon épouſe ne laiſſa pas de s'allarmer de mon départ, mais je vins à bout de lui faire goûter mon entrepriſe. Vous ne vous oppoſeriez pas, lui dis-je, à un voyage que j'entreprendrois pour m'aller mettre en poſſeſſion de quelque tréſor, & vous en condamnez un qui m'eſt inſpiré par la compaſſion & par la vertu. Laiſſez-moi chercher les richeſſes que j'eſtime. Si vous m'aimez aſſez pour ſouhaiter de me voir heureux, que vous importe par quels biens je le devienne, pourvu que je le ſois effectivement ? Et puis, bonne & généreuſe comme vous êtes, pouvez-vous penſer autrement que moi ſur ce qui eſt capable de faire la félicité d'un bon cœur ? Quand je vous dis qu'il me manque un ami, & que c'eſt l'eſpérance d'en acquérir un qui me fait mettre en chemin, ne ſentez-vous pas que ce que je deſire vaut bien la

peine d'être cherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne suis-je donc que votre épouse, me dit-elle? Ne suis-je pas encore votre tendre & fidèle amie? Espérez-vous trouver dans un autre, quelque chose que vous n'appercevez point en moi? Je lui répondis, que ce que j'appellois le bonheur de l'amitié, devoit être pris dans un autre sens. Par rapport à moi, lui dis-je, il suppose si peu que je ne trouve point en vous tout ce qui m'est nécessaire pour être heureux, que c'est au contraire parce que je le suis infiniment, que j'ai besoin aujourd'hui de cette autre félicité, que je cherche dans l'amitié. Ecoute-moi, chère Fanny, ajoutai-je, & compren si tu peux cette énigme-là: Tu me rends heureux, ma chère ame; mais pour sentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j'aye quelqu'un qui ne soit pas toi, non seulement à qui je puisse le dire, mais en qui j'aye encore assez de confiance pour le dire avec goût, & qui m'aime assez pour trouver du plaisir à l'entendre.

Je partis de la Havana dans un bon vaisseau, & bien accompagné. Le vent me fut si favorable, que je fus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaisseau Anglois, nouvellement arrivé de Londres, dont le Capitaine me confirma tout ce que j'avois appris de Dom Pédro d'Arpez, concernant l'heureux rétablissement de la Maison Royale. Ce n'étoit pas un évènement nouveau, puisqu'il y avoit déja plus de deux ans que le Roi Charles étoit remonté sur le trône ; mais j'en ignorois un grand nombre de circonstances, que je me fis raconter avec plaisir. Je m'informai ensuite si l'on avoit quelque connoissance à Port-Royal, d'un Anglois retiré dans l'Ile de Serrane, & obstiné à y vivre seul, par haine contre les hommes. Personne n'en avoit entendu parler: mais on m'apprit quelques particularités de cette Ile, qui augmentérent l'empressement que j'avois d'y arriver. On m'assura qu'elle tiroit son nom d'un Gentilhomme Espagnol nommé *Serrano*, qui y avoit passé un grand nombre d'années dans la mê-

me solitude que l'Anglois dont j'avois parlé: que l'approche en étoit non seulement difficile, à cause des rochers dont elle est environnée; mais terrible même, sur-tout pendant la nuit, parce que du côté de Nicaragua elle paroit vomir des tourbillons de flammes: que cela n'avoit point empêché que la curiosité n'eût porté plusieurs personnes à la visiter, & qu'il y étoit arrivé quelques avantures qui marquoient assez que ces flammes apparentes avoient une cause fort extraordinaire.

Là-dessus on me raconta, que Sir *George Aiskew*, après s'être rendu maître, au nom du Parlement, de l'Ile des Barbades, dont Mylord *Willoughby* étoit Gouverneur pour le Roi, avoit entrepris, sur le rapport qu'on lui avoit fait de l'Ile de Serrane, d'en faire le voyage pour satisfaire sa curiosité. Il y arriva heureusement à l'entrée de la nuit, quoiqu'un peu effrayé par les flammes qui paroissoient s'élever de tous les endroits de l'Ile. L'étonnement succéda à sa frayeur, lorsqu'en approchant du rivage il crut remarquer

que

que les flammes se retiroient devant lui, à mesure que son vaisseau s'avançoit. Il mit pied à terre avec sa suite, qui étoit composée de gens aussi entreprenans que lui; & ne voulant point remettre au lendemain à approfondir la cause de ce phénomène, il pénétra sur le champ dans l'Ile, en remarquant toujours que les flammes continuoient à fuir en quelque sorte devant lui. Enfin, lorsqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de son imagination, elles s'arrêtérent si bien, qu'il lui fut impossible d'avancer. Surpris au dernier point, il tourna longtems autour de l'endroit enflammé. Le feu sembloit sortir de la terre même, & n'avoir point d'autre aliment. Il en approcha ses mains, qui ne purent en soutenir la chaleur. La nuit s'étant passée sans autre accident, il vit la flamme disparoître avec l'obscurité. Mais comme il appercevoit toujours une épaisse vapeur qui s'élevoit du même endroit, il ordonna à quelques-uns de ses gens de retourner au vaisseau, & d'en apporter des instrumens pro-
pres

pres à creuser: Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurent-ils levé une couche de pierres chaudes & presque brulantes, qui couvroient la superficie, que le fond s'ouvrant sous leurs pieds, ils furent engloutis tout vivans, sans que leurs compagnons osassent s'approcher pour leur donner du secours. Sir George, consterné de ce malheur, & peut-être fort effrayé, voulût reprendre aussi-tôt le chemin de son vaisseau; mais & lui-même, & ses gens, se trouvérent comme étourdis & enivrés, soit que ce fût un effet de la vapeur, ou de quelque autre cause, desorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils souffrirent même des douleurs très aigues dans tous leurs membres, en s'éloignant de l'Ile; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos, qu'ils furent entièrement rétablis.

Sans chercher à approfondir la vérité de cette avanture, qu'il me sembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une manière fort naturelle, je ne pensai qu'à partir promtement

rement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriser, j'y arrivai en peu de tems, & je n'apperçus point de flammes en m'approchant du rivage. Il est vrai que nous étions au milieu du jour, & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Ile des plus nues, sablonneuse, & stérile sur ses bords. Il y avoit un si grand nombre de tortues sur le sable, que je jugeai avec raison, que ceux qui y avoient vécu dans la solitude, n'avoient jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Ile n'avoit guères plus de trois lieues de circuit; je comptai qu'il ne me seroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour, & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant, lorsque je me fus un peu écarté du rivage, je remarquai tant de petits bois & un terrein si inégal, que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne me l'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autre avec quelques-uns de mes gens, pendant une partie de l'après-midi. Le soir s'approchant, je pris le parti de monter sur le sommet.

met d'une colline, d'où je découvris non seulement la mer qui environnoit l'Ile, mais plusieurs petites vallées que je n'avois point encore apperçues. Je n'y avois pas été dix minutes, que je vis, environ à un demi-mille de distance, un homme qui marchoit d'un pas lent vers le fond d'une vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre, & n'en prenant qu'un pour m'accompagner, je me hâtai d'avancer pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui, sans qu'il se fût apperçu de mon approche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de son logement. Je m'arrêtai pour lui laisser le tems d'y entrer. C'étoit moins un trou, comme nous l'avoit représenté le Capitaine Espagnol, qu'une cabane assez commode, quoiqu'elle ne fût composée que de bâtons de bois & de gazons. Je me présentai aussi-tôt à l'entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant, sans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en Anglois ce qui

qui m'amenoit-là, & si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture, je me contentai de lui faire une réponse assez honnête, pour l'empêcher de s'allarmer. Il reprit aussi-tôt la parole, & me fit tout à la fois plusieurs questions: Si j'étois Anglois? où j'allois? d'où j'étois parti? L'ayant satisfait, il parut apprendre avec plaisir que je devois repasser à la Jamaïque, & il me proposa de l'y transporter avec moi dans mon vaïsseau. Cette demande m'étonna beaucoup. Apparemment, lui dis-je, que vous vous lassez de la solitude, & que vous voulez quiter tout-à-fait cette Ile. Oui, me répondit-il d'un air chagrin. J'y étois venu dans le dessein d'y passer le reste de ma vie; mais les justes sujets que j'ai de haïr les hommes, ne peuvent l'emporter sur le fond de tristesse & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quiter l'Ile, & retourner en Europe. Le Monde n'est plein que de perfides; mais puisque c'est un mal nécessaire, il faut prendre patien-

patience, & vivre comme on peut parmi eux.

Je le considérois avec attention, pendant qu'il tenoit ce discours. Sa physionomie étoit assez heureuse; mais je lui trouvois quelque chose de rude dans le regard, & je ne sentois point cette douce satisfaction que je m'étois promise à le voir. Il étoit pâle, & son habillement paroissoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir, lui dis-je, comment des raisons qui ne sont pas assez fortes pour vous retenir ici, ont pu l'être assez pour vous y conduire. Sont-elles si secrettes, ajoutai-je, que vous ne puissiez m'en rien apprendre? Il me pria de m'asseoir auprès de lui, & ayant paru rêver un moment, il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit; que je lui paroissois d'ailleurs honnête-homme; & que le service que j'allois lui rendre en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu'il s'ouvrît à moi avec quelque confiance.

Mon nom est célèbre, me dit-il. Je

Je suis le Général *Lambert*. Cromwell, qui me devoit toute sa fortune, & pour qui j'avois tout sacrifié, m'abandonna si perfidement, qu'il n'eut pas honte à la fin de m'ôter jusqu'à mes emplois, le prix de mon sang & de mes services. *Fleetwoord* & *Desborougs*, qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre sans mes conseils, & qui ne se seroient pas soutenus un moment sans mon appui, m'ont trahi encore plus cruellement, & cela dans le tems même que j'exposois pour eux ma vie & ma fortune. *Ingoldsby*, le plus perfide de tous les scélérats, & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoissance & d'attachement, a porté l'ingratitude & la perfidie, non seulement jusqu'à abandonner mes intérêts, mais jusqu'à m'attaquer armes en mains, se saisir de ma personne, vendre ma tête à *Monk* pour une somme d'argent, & me charger de fers dans un des plus noirs cachots de Londres. Vous raconterai-je toutes les trahisons particulières que j'ai essuyées,

de

de la part de mes amis, de mes créatures, de mes domestiques? J'occuperois aujourd'hui la place de Cromwell, si j'eusse pu mettre en ceux que j'ai comblés de bienfaits, je ne dis pas un vif sentiment de gratitude, mais ces prémiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis! je n'ai trouvé de fidélité dans personne, ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une sentence cruelle; pardonné ensuite, mais avec des marques si insupportables de mépris & de dédain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a relegué pour le reste de mes jours dans l'Ile de Guernesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les finir tout d'un coup par la mort, que d'aller m'ensévelir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à présent autant de honte, qu'elle m'a

causé

causé successivement de plaisir & de douleur.

Etant prisonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec *Vénables*, qui y avoit été renfermé à son retour de la Jamaïque. Quoique que cette expédition eût réussi heureusement, & qu'il eût soumis cette Ile à l'Angleterre, le Protecteur eut moins de joie de cet avantage, que de ressentiment de ce que *Vénables* avoit manqué une entreprise plus considérable sur l'Ile d'Hispaniola. Les mesures que Cromwell avoit prises lui-même à Londres pour la conquête de cette Ile, lui avoient paru si infaillibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais succès qu'à l'imprudence de *Vénables* qu'il avoit choisi pour les exécuter, il le fit mettre à son retour dans une étroite prison, où il demeura jusqu'au rétablissement du Roi. Ayant eu le même sort quelque tems après, & la liberté de nous voir ne nous étant point refusée, j'appris de lui-même les causes secrettes qui avoient fait échouer son dessein. Il étoit parti

parti d'Angleterre avec cinq mille hommes; & quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur, il les igoroit encore, parce qu'ils étoient renfermés dans un papier cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La Flotte Angloise rencontra, peu de jours après son départ, un Vaisseau Espagnol qui faisoit la même route, & s'en étant emparée, *Vénables* y trouva une jeune Espagnole toute charmante, qui retournoit à St. Domingue où elle étoit née. Il la vit, il l'aima. Sa passion devoit être vive en naissant, puisqu'ayant ouvert à peu près dans le même tems le papier cacheté du Protecteur, & y ayant trouvé l'ordre de se rendre maître d'Hispaniola, en commençant par St. Domingue qui en est la capitale, il n'eut pas la force de cacher à sa maîtresse le dessein de cette expédition. Cette fille étoit adroite, elle sut profiter de la foiblesse de *Vénables* pour lui faire trahir son devoir. Il est vrai qu'elle en fut le prix; & que, soit par reconnoissance pour un tel sacrifice, soit par zèle pour

sa

ſa patrie, dont elle ſe crut obligée d'empêcher la ruïne, même aux dépens de ſon honneur, elle ſe livra entièrement à ſon amant lorsqu'il eut exécuté ſa promeſſe. *Vénables* négligea donc, ſous divers prétextes, de ſuivre le plan tracé dans le papier de Cromwell. Il fit ſa deſcente ſi loin de St. Domingue, qu'avant qu'il pût ſe mettre en état de l'attaquer, les Eſpagnols eurent le tems de ſe fortifier aſſez pour rendre tous ſes efforts inutiles. Il n'en fit même que de très foibles, & ſeulement pour déguiſer le motif de ſa conduite. La conquête de la Jamaïque lui couta d'autant moins, qu'il y porta toute ſon ardeur, comme s'il eût eſpéré de juſtifier par-là ce qui venoit de lui arriver à St. Domingue. Mais il avoit à faire à un Maître dont le foible n'étoit pas de ſe laiſſer tromper facilement, & qui, ſans connoître le fond du myſtère, lui fit payer ſa faute par la perte de ſa liberté. Cependant ſon Eſpagnole, qu'il avoit amenée en Angleterre, le conſoloit de cette diſgrace. Il

la mit pendant sa captivité entre les mains de quelques personnes de confiance, qui la lui restituérent fidélement. Etant sorti de prison, il se retira avec elle dans une maison de campagne, où elle n'étoit vue que de lui. Je ne sai si cette dangereuse créature se lassa de la contrainte, ou si elle pensoit dès-lors à se procurer les moyens de retourner dans sa patrie; mais je n'eus pas de peine à reconnoître, lorsque je la vis pour la prémière fois, que son attachement pour *Vénables* étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi, qui changea ma sentence de mort en un bannissement perpétuel. J'étois encore sous la garde d'un Messager d'Etat, mais j'avois la liberté de visiter mes connoissances. J'allai voir *Vénables* à sa campagne. Je fus charmé de sa maîtresse. Elle s'apperçut de mes sentimens, & me jugeant propre, apparemment sur la connoissance qu'elle avoit de l'état de ma fortune, à la servir dans le dessein de quiter l'Angleterre, elle ménagea si adroitement la disposi-
tion

tion où je ne lui cachai point que j'étois pour elle, qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confesser à ma honte, que j'y allois de la meilleure foi du monde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l'amour, qu'aux intrigues de l'ambition & aux exercices de la guerre, je fus flaté de la trouver si facile à m'écouter. Je devins amoureux jusqu'au transport, & je remerciai la Fortune, qui me préparoit une consolation si douce, après m'avoir si cruellement maltraité. Mon prémier dessein fut de lui proposer de me suivre à Guernesey. Mais elle eut l'adresse de me persuader, que nous serions plus agréablement & avec plus de sureté à St. Domingue. Je ne m'opposai que foiblement à ce projet. J'étois enivré d'amour. Elle me donna la commission de chercher un vaisseau pour l'Espagne. J'en trouvai un qui étoit prêt à faire voile pour Cadix. Nous nous dérobâmes tous deux si heureusement, que nous étions en mer

avant qu'on pût avoir le moindre ſoupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuſe compagne fut complaiſante pour tous mes deſirs. Nous trouvâmes aiſément à Cadix une occaſion favorable pour Hiſpaniola. Nous y arrivâmes ; & dans l'eſpèce d'enchantement où j'étois, il ne me vint pas même une fois à l'eſprit que j'euſſe la moindre défiance à concevoir. Ses parens la reçurent avec beaucoup de joie. Elle leur apprit publiquement, & en ma préſence, qu'ayant été priſe par les Anglois & menée priſonnière en Angleterre, elle m'avoit l'obligation de ſa liberté. Elle n'ajouta rien, quoique nous fuſſions convenus qu'elle me feroit paſſer pour ſon époux ; & que je continuerois de vivre avec elle ſous ce titre. Il eſt vrai que ſon ſilence ſur cet article me cauſa quelque chagrin, & que j'attendois le moment de me trouver ſeul avec elle pour lui en faire un reproche ; mais étant encore ſans défiance, je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec ſa famille, & je m'écartai exprès pour lui en donner

ner l'occasion. Elle en profita effectivement; mais ce fut pour me tromper avec la dernière perfidie. Elle confessa toute son histoire à son père & à ses frères. Ils prirent ensemble la résolution de se défaire de moi, de quelque manière que ce fût, pour enterrer avec moi les avantures de leur sœur & le deshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture, c'est d'eux-mêmes que je l'ai appris; & je dois regarder comme un miracle, le bonheur que j'ai eu d'échapper de leurs mains. Le coup se seroit sans doute exécuté la nuit suivante; mais l'un d'entre eux ayant su heureusement qu'il devoit partir le lendemain un vaisseau pour Carthagène, cette nouvelle leur fit changer de résolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer, & de m'accompagner eux-mêmes jusqu'à ce port, où il se trouve continuellement des vaisseaux pour l'Europe. Leur dessein, en m'accompagnant, étoit d'être sans cesse auprès de moi, pour me forcer au silence jusqu'à ce que j'eusse quitté

les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois, qui devoient ainsi me servir de gardes. N'ayant pu me ménager jusqu'au soir un moment pour entretenir ni même pour voir ma maîtresse, je commençai à former quelques soupçons sur cette absence affectée. La cause m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit par les trois frères; & de peur apparemment qu'il ne me prît envie de leur donner quelque embarras par ma résistance, ils me déclarérent que la grace qu'ils me faisoient de m'accorder la vie, étoit contraire à leurs prémières résolutions, & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promtitude à me rendre au vaisseau, & ma facilité à me laisser conduire. Je compris aussi-tôt que j'avois été la dupe de la sœur, & que j'allois être le jouët des frères. Cependant je fus gardé de si près, que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit sortir de la ville & gagner le port avant le jour, & l'on mit presque aussi-tôt à la voile. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de

nous

nous abîmer en sortant du port. Les trois frères m'observoient avec tant de soin, qu'il me fut impossible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour qui me tourmentoit avec cette violence, c'étoit la honte & le desespoir d'avoir été trompé si indignement. Pour comble de malheur, j'entendois à peine quelques mots d'Espagnol. Mes guides, à la vérité, savoient parfaitement l'Anglois; mais j'eusse souhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les langues, pour me donner la consolation, lorsqu'ils jugeroient à propos de me laisser libre, de publier la vérité de mon avanture, & de deshonorer à jamais l'infame créature qui s'étoit jouée de moi avec tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations, un vent d'est assez violent écarta notre vaisseau de la route. Les trois frères, qui affectoient de me traiter avec une grande apparence d'honnêteté, me firent remarquer quantité de petites Isles dont cette mer est parsemée. En me montrant celle-ci, ils me racontérent

térent l'histoire d'un certain Serrano qui y a vécu longtems dans la solitude, & ils ajoutérent à leur récit des particularités si intéressantes de la bonté de l'air & du terroir, qu'ils me firent naître tout d'un coup l'envie de m'y retirer comme dans un asyle. Je ne balançai point à leur en faire la proposition. Ils n'avoient pas d'intérêt qui pût les empêcher d'y consentir. Par leur moyen, j'obtins du Capitaine la permission d'y passer dans la chaloupe. Jamais résolution ne fut prise avec tant d'ardeur, & exécutée avec tant de courage. A peine consentis-je à recevoir quelques provisions, qui m'étoient néanmoins nécessaires jusqu'à ce que je pusse acquérir un peu de connoissance des lieux, & me mettre en état de ne devoir plus mes alimens qu'à la Nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, sans daigner les regarder & leur dire adieu. Périsse toute la race perfide des hommes, m'écriai-je vingt fois, dans le transport de haine dont j'étois animé contre le Genre-humain! périssent toutes les

partiés

parties habitées de la Terre, puisqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats! Je vivrai seul ici, je n'y serai trahi de personne. Dans quel autre lieu irai-je chercher plus de repos & de consolation? L'entrée de ma patrie m'est fermée pour toujours. L'Ile de Guernesey, dont on me permet le séjour, vaut-elle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre? Je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangère, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les Armes. Mais que de contraintes & de grimaces pour m'y concilier des amis & des protecteurs? Et puis ne trouverai-je point de tous côtés des hommes, c'est-à-dire des perfides & des scélérats, dont le commerce m'est odieux, & avec lesquels je n'ai jamais goûté de satisfaction sincère, même en marchant sur leurs traces, & en m'efforçant de leur ressembler?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été assez fortes pour me soutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la solitude & les mi-

sères de l'état où vous me voyez. Mais je confesse que ma patience n'est plus égale dans tous les momens du jour. Je ne trouve point assez de ressources en moi-même, pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour fixer cette inquiète activité qui me fait sentir sans cesse que mon cœur a quelque chose à desirer. Un heureux hazard m'a procuré des livres; mais si vous songez que la Guerre & les Affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne serez pas surpris que j'aye peu de goût pour les Sciences; & que je lise peut-être les meilleures choses du monde, sans les connoître, ou du moins sans les sentir de cette manière qui attache l'esprit & qui satisfait le cœur. Ainsi vous me ferez une extrême faveur, si vous consentez à me recevoir avec vous pour passer à la Jamaïque. J'ai dessein de me rendre de-là au lieu de mon exil. Je sai que j'y trouverai des hommes. Ils me persécuteront, ils me trahiront encore. Mais après les effets que j'ai ressentis de leur fureur,

il me ſemble que je dois moins les appréhender. Je les connois, leur malignité ne ſurpaſſera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eût point fait ce récit ſans émotion, il s'en falloit beaucoup qu'elle approchât de celle que je ſentois en l'écoutant. Son nom ſeul m'avoit d'abord glacé le ſang. Je ne ſavois que trop, qu'il avoit été un des principaux miniſtres des injuſtices de mon pére; & s'il n'étoit pas du nombre de ces parricides qui prononcérent la ſentence de notre malheureux Roi, perſonne n'ignore qu'il avoit eu beaucoup de part à ce crime, par ſes inſinuations & ſes conſeils. Loin donc de ſentir croître le prémier panchant qui m'avoit fait prendre intérêt à ſa mauvaiſe fortune, j'eus beſoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation & retenir les mouvemens de ma haine. Cependant le récit de ſes malheurs & de ſes peines cauſa enſuite dans mon cœur un combat de quelques momens. Ce que je ne me ſentois pas porté à faire par inclination, la pi-

tié l'auroit peut-être produit, si j'eusse pu m'assurer que son horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venue d'un sentiment de vertu, & de quelque goût pour le bien. Il est homme, disois-je, il est dans l'infortune; deux titres qui lui donnent droit à ma compassion & à mon secours. S'il s'est écarté longtems de son devoir, il peut arriver qu'un heureux repentir l'y ramène, & c'est un effet que les disgraces qu'il a essuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le tems même que j'étois attentif à son discours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & appliqué. Il s'en apperçut en finissant, & il me demanda avec inquiétude ce que je pensois de son sort & de son récit.

Je le regardai fixement, & je ne pris la parole qu'après avoir cherché mes expressions pendant quelques momens de silence. Lambert, lui dis-je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez soigneusement votre nom, qui n'est

propre

propre qu'à inſpirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi, il eſt de mauvaiſe grace de ſe plaindre des hommes & de les traiter de perfides, lorſqu'on a vos crimes à ſe reprocher. Ecoutez, ajoutai-je, vous ne ſavez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de déteſtation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos ſemblables, ne balanceroit peut-être pas à ſe ſervir de l'occaſion & du pouvoir que j'ai ici, de délivrer la terre d'un homme auſſi méchant que vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'eſt au Ciel maintenant à vous punir. Je ſouhaite qu'un promt repentir vous faſſe éviter ſes châtimens. Retournez en Europe, & vivez-y, s'il ſe peut, en honnête-homme. Je vous accorde volontiers le paſſage juſqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractère bruſque & violent. Cette réponſe le mit preſque en fureur, ſes yeux étinceloient. Qui que tu ſois, me dit-il avec une extrême fierté, tu es un lâche, de m'inſulter dans l'état où je ſuis. Je

suis seul & sans, armes tu es armé & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me pressa ensuite de sortir de sa cabane, en ajoutant qu'il périroit plutôt que de m'avoir obligation, & que je pouvois quitter l'Ile sans le troubler davantage. Lambert, repris-je d'un ton paisible, je n'ai pas eu dessein de vous insulter. Je vous ai dit naturellement ce que je pense de votre conduite passée; & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté, quand vous seriez encore en Angleterre avec la même puissance, & à la tête d'une Armée. Vous devriez regarder ma sincérité comme une faveur, puisqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m'a porté à faire aussi des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal à propos; & si vous vous ennuyez du séjour de cette Ile, profitez de l'occasion d'en sortir, comme vous l'avez souhaité. Son orgueil se trouva si blessé de me voir continuer à lui parler sur ce ton, qu'il paroissoit prêt à crever de rage. Il sortit

sortit brusquement de la cabane, en jurant qu'il sauroit quelque jour me rencontrer dans un autre état, & me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d'efforts pour le rappeller. Je quitai moi-même sa demeure, & je rejoignis mes compagnons. Il me sembla que j'avois assez fait pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon vaisseau, & à le conduire à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l'Ile, surtout du côté du midi, où j'étois bien aise de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu'on m'avoit rapporté à l'occasion de *Sir George Aiskew*. La nuit n'étoit pas assez obscure, pour m'empêcher d'appercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai longtems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y apperçus point de flammes, ni rien qui ressemblât à l'effrayante description qu'on m'avoit faite de cette partie de l'Ile. Seulement je vis sur le revers d'une colline,

line, un mêlange de blancheur & d'obſcurité, qui a peut-être une apparence de flammes & de fumée pour ceux qui paſſent pendant la nuit dans ces mers, ſans s'approcher de l'Ile. Quoique ce ſpectacle n'eût rien de fort extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cauſe. La blancheur nous paroiſſoit augmenter à meſure que nous avancions. Il ſe trouva à la fin, que ce n'étoit qu'un fond de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en nul endroit, & qui étoit comme diviſé d'eſpace en eſpace par des foſſes fort profondes. Quelque claire que fût la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces foſſes, & nous réſolûmes d'attendre le jour pour nous en éclaircir. Nous paſſâmes le reſte du tems à nous repoſer dans une prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes diſtinctement qu'il ſortoit de la fumée de pluſieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & ſec, comme l'eſt un lieu où le feu a paſſé. Elles avoient trop de profondeur,

pour

pour être examinées davantage; mais je conjecturai que, soit que le feu du Ciel fût tombé sur cette terre grasse & l'eût enflammée, soit que la chaleur fût venue de quelque cause intérieure, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation; ce qui servoit à expliquer, du moins en partie, l'avanture de Sir George Aiskew.

Etant retourné au vaisseau, la prémière chose que j'appris de mes gens, fut qu'il venoit de leur arriver un étranger, qui avoit demandé d'abord où j'étois, & qui, ne me trouvant point de retour, les avoit prié de le recevoir à bord pour passer à la Jamaïque. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du vaisseau, où il étoit à rêver seul d'un air chagrin; & qu'il n'y avoit parlé à personne, excepté pour s'informer en peu de mots qui j'étois, & quel dessein m'avoit amené à Serrane. Mais les Espagnols auxquels il s'étoit adressé n'étant point dans le secret de mes affaires, n'avoient pu l'éclaircir qu'en général sur ma

patrie & sur mes liaisons avec le Gouverneur de l'Ile de Cuba. Je jugeai que malgré tout son ressentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi son humeur bouillante; & qu'il aimoit mieux m'avoir l'obligation de son passage, que de manquer cette occasion de quitter sa solitude. Je résolus non seulement de ne m'y pas opposer, & de le faire traiter avec honnêteté; mais de lui épargner même la confusion de reparoître devant moi, en évitant de le voir jusqu'à Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre soin de lui, & de lui offrir toutes sortes de secours & de rafraîchissemens. Il n'accepta que le nécessaire, & il continua de garder un profond silence. Après avoir employé une partie du jour à visiter toutes les parties de l'Ile, nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduisit heureusement à la Jamaïque. Comme nous touchions à terre, & que l'équipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans

dans ma chambre. J'y consentis volontiers. Il se présenta d'un air honnête. Le service, me dit-il, que vous venez de me rendre en m'accordant le passage, me fait oublier la manière dure & offensante dont vous m'avez traité. Je ne sai quelle raison vous avez eu de le prendre sur ce ton avec moi qui ne vous connois point, & qui ne vous découvrois mon nom & mes malheurs, que pour m'attirer votre secours & votre compassion. Cependant je vous quite sans ressentiment, & je serois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnoissance. Ce discours, qu'il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain pendant quelques momens de la manière dont je devois lui répondre; mais enfin je conclus après un peu de réflexion, qu'il y avoit trop peu de fonds à faire sur un homme de son caractère, pour en attendre des sentimens constans de vertu, & par conséquent pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi, sans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'assu-

ſurer que je ne lui ſouhaitois point de mal, & que j'étois même diſ-poſé à lui continuer mes ſervices. Le ſeul que je vous demande, reprit-il, eſt de ne révéler ici mon nom à perſonne, & d'ordonner la même choſe à ceux de vos gens qui peuvent le ſavoir. Je le lui promis, & nous nous ſéparâmes. Je ne l'ai pas vu depuis ; mais j'apprens dans le tems même que j'écris ces Mémoires, qu'il eſt à Guerneſey depuis longtems, & qu'il y mène une vie douce & tranquile.

Quoique je n'euſſe point de motif particulier qui m'obligeât à repaſſer par la Jamaïque, je revis avec plaiſir Port-Royal, par cette ſeule inclination qui fait trouver de la douceur à ſe voir avec ſes compatriotes, & à s'entretenir du pays où l'on eſt né. Je n'y avois nulle habitude ; mais pluſieurs perſonnes, auxquelles j'avois eu occaſion de parler en y paſſant la prémière fois, me reçurent encore avec honnêteté. Je ne leur avois appris ni mes deſſeins, ni ma fortune. Ils me connoiſſoient ſeulement ſur le rap-

port de mes gens, pour un Anglois qui avoit épousé la fille du Gouverneur de Cuba. En s'entretenant avec moi, ils me demandérent si je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom, faillit d'abord à me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant, m'étant remis avec un peu d'effort, je jugeai à propos, avant que de m'expliquer, de savoir de celui qui m'interrogeoit, dans quelle vue il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement, qu'il n'avoit point d'autre vue que d'apprendre des nouvelles de ce Seigneur, qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant, & qui avoit disparu ensuite, sans qu'on eût pu savoir ce qu'il étoit devenu; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péri malheureusement par les mains des Sauvages; que le Roi, depuis son rétablissement, avoit donné ordre plusieurs fois qu'on le cherchât avec soin; qu'on s'y étoit employé inutilement; que depuis fort peu de tems, c'est-à-dire depuis que j'étois venu à la Jamaïque en allant

à

à l'Ile de Serrane, il avoit passé à Port-Royal un vaisseau, dont le Capitaine, qui étoit Anglois, quoique son équipage fût composé de diverses nations, s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de sa suite; & que n'en ayant pu rien apprendre de certain, il avoit remis aussi-tôt à la voile, sans s'expliquer autrement sur le dessein de son voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter, après avoir entendu ce récit, que ce ne fût Madame Lallin qui faisoit chercher Mylord, moi, & toute notre malheureuse famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le vaisseau dont on me parloit, & que ne nous trouvant point à la Jamaïque, elle auroit tourné apparemment vers l'Ile de Cuba, pour tirer quelque information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Mylord Axminster avoit épousé la fille. Je me hâtai, dans cette pensée, de quiter Port-Royal pour regagner promtement la Havana. Ce devoit être pour moi un sujet de joie in-

infinie, de revoir une Dame que j'avois de véritables raisons d'estimer. Le tems me parut long dans cette espérance. Enfin nous arrivâmes, & je trouvai que j'étois attendu sur le rivage. Mais par qui ? le devinera-t-on ? Par mon frère Bridge & son ami Gelin. Leur vue me causa une vive satisfaction. Je ne me souvins nullement de nos démêlés passés, & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me causer à l'avenir. Je me livrai au plaisir de les voir & de les embrasser.

Ils étoient arrivés huit jours avant moi, & s'étant fait connoître à mon épouse & au Gouverneur, ils en avoient été traités avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le tems, en marchant vers la ville, de me raconter la conclusion de leurs avantures. C'étoit un mêlange de peines & de plaisirs, comme il arrive dans tous les évènemens qui dépendent de la Fortune. Ils avoient découvert leur Ile, cet objet de tant de recherches & de desirs; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident

dent des plus funeſtes. Après avoir continué leurs courſes pendant pluſieurs mois depuis notre ſéparation, ils étoient retournés à Ste. Hélène, autant par le deſeſpoir de voir toutes leurs peines inutiles, que par la néceſſité de renouveller leurs proviſions, qu'ils avoient eu le tems de conſumer. Ils y avoient paſſé l'hiver, dans le deſſein de ſe remettre en mer au printems. Lorſqu'ils commençoient à s'y préparer, ils virent un jour arriver dans le port une barque de la Colonie, avec un petit nombre d'habitans qui la conduiſoient. Leur joie étant égale à leur ſurpriſe, ils s'empreſſérent de leur parler & de leur faire toutes ſortes de careſſes, bien réſolus en même tems de les obſerver avec tant de ſoin, qu'il leur ſeroit impoſſible de ſe dérober, & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent beſoin pour cela d'adreſſe ni de précautions. Ces malheureux habitans venoient volontairement découvrir leur demeure, leurs infortunes, & le beſoin qu'ils avoient de la charité & du ſecours du Gouver

ver

verneur. Une maladie contagieuse. qui s'étoit répandue l'été d'auparavant dans la Colonie, en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échappé cent personnes. Ce triste reste n'avoit pas laissé de se roidir contre la crainte & le danger; ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs compagnons, & la force du mal s'étant rallentie au commencement de l'hiver, ils avoient espéré de pouvoir se rétablir peu à peu & réparer leurs pertes. Cependant le mauvais état de leurs terres qui étoient demeurées sans culture, l'air de tristesse & de solitude qui règnoit continuellement parmi eux, mille difficultés présentes, & des craintes encore plus fâcheuses pour l'avenir, les avoient enfin porté unanimement à chercher du secours au dehors, & à souhaiter même d'abandonner tout-à-fait l'habitation. Ce desir s'étoit fort augmenté par la connoissance qu'ils avoient acquise de la situation de leur Ile. Ceux qui étoient les dépositaires de ce secret, avoient été obligés de le communiquer en mourant;

& dans le trouble continuel que la présence de la mort ne pouvoit manquer de causer à tout le monde, on n'avoit pas gardé les mesures ordinaires pour l'empêcher de se répandre. Tout ce qui restoit d'habitans en fut donc bientôt informé, & l'on vit arriver à la fin, ce que la prudence des Anciens leur avoit fait appréhender dès l'origine de l'Etablissement; c'est-à-dire, que la connoissance du lieu fit naître l'envie de le quiter.

Pour éclaircir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la description que j'ai faite de cette mystérieuse Colonie, je dois rapporter ici ce que j'en ai vu moi-même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Ile de Ste. Hélène est environnée de rochers, dont les uns sont d'une hauteur extraordinaire & bordent ce côté de l'Ile, comme autant de remparts; les autres, ne paroissant qu'à fleur d'eau, en défendent l'approche aux grands vaisseaux, & ne la permettent pas même aux plus petites barques, si ceux qui les conduisent ne connois-

sent

ſent parfaitement les détours & les paſſages. C'eſt ce qui a fait que cette côte, qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en apparence, a été négligée longtems par les habitans de l'Ile. C'étoit d'abord des Portugais. Ils étoient en petit nombre, & ils n'avoient qu'un très médiocre Etabliſſement dans la partie qui regarde le nord. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt que ces roches eſcarpées, qui bordent l'Ile au midi, renferment dans leur ſein une plaine qui n'a pas moins de cinq ou ſix lieues de longueur; & qui l'environnant auſſibien du côté de la terre que de la mer, la dérobent aux regards non ſeulement de ceux qui s'approchent par mer en venant du midi, mais de ceux mêmes qui habitent le corps de l'Ile, & auxquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux-ci, qui apperçoivent les rochers qui ſont entre eux & la plaine, s'imaginent qu'ils ſont au bout de l'Ile, & que c'eſt la mer qui ſe trouve de l'autre côté. Les autres, au contraire, croient que les rochers qu'ils apperçoivent du côté

de la mer, bornent la partie de l'Île qui est connue & habitée. Ainsi, de l'un & de l'autre côté, ce sont des rochers différens qu'on apperçoit, au milieu desquels est située la plaine dont je parle, & que leur hauteur escarpée fait prendre pour une même masse, quoique le terrein qu'ils contiennent intérieurement, ait plus de trois lieues de largeur.

Cet espace de terre, si bien caché, & défendu si heureusement par la Nature, est le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochellois, & auquel Bridge donne dans sa Rélation le nom d'*Ile de la Colonie*. On conçoit à présent comment les habitans de cette retraite paisible y avoient pu passer tant d'années sans être connus de leurs voisins, & sans savoir eux-mêmes que leur demeure faisoit partie de l'Ile de Ste. Hélène. Ce secret, après avoir été découvert par Drington, s'étoit conservé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieusement, jusqu'à ce que le desordre causé par le

mal

mal contagieux avoit servi insensiblement à le faire révéler. Les habitans que la peste avoit épargnés, ne purent savoir longtems qu'ils avoient d'autres hommes auprès d'eux, sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce ; & dans l'embarras où ils se trouvoient par la mort de leurs compagnons, l'ennui ayant bientôt succédé à la satisfaction qu'ils avoient goûtée pendant tant d'années dans leur solitude, ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Ste. Hélène par leurs députés, du besoin qu'ils avoient de son secours.

Si le prémier mouvement de mon frère & de ses deux amis les avoit portés à se réjouïr à la vue de ces députés, l'étrange nouvelle de la ruïne de la Colonie leur inspira d'autres sentimens. A peine osérent-ils s'informer si leurs épouses étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclaircissement, comme l'arrêt de sa mort. Il se trouva néanmoins, par une favorable disposition du Ciel, que la plus

grande perte tomba sur celui qui étoit le plus capable de la supporter, je veux dire que Gelin fut le seul qui eût perdu son épouse. Mon frère se fit répéter cent fois, que sa chère Angélique étoit vivante, qu'il la reverroit, qu'il la possèderoit librement. Johnston se livra au même plaisir. Leur joie ne fut troublée qu'en apprenant la mort de Madame Eliot, de l'ainée de ses filles, & de quantité d'autres personnes qui leur étoient chères. Les trois jeunes Infidèles qui avoient trahi leurs épouses & leurs compagnons, étoient morts aussi. Gelin fut d'abord affligé jusqu'au transport: mais, graces à son caractère, qui le rendoit aussi peu capable d'une longue douleur que d'une douleur modérée, il se consola assez tôt pour empêcher ses amis d'appréhender les suites de son desespoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les députés eussent fait leurs propositions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils deman-

dóient leur fut accordé. Une partie des habitans de Ste. Hélène se mit dans des barques pour les accompagner à leur retour, & la curiosité porta le Gouverneur même à les suivre. Ils trouvérent encore dans les misérables restes de la Colonie, assez d'ordre, & de traces de l'ancienne discipline, pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévue de mon frère & de Johnston combla de joie leurs épouses. Il n'y avoit plus de Ministre, ni de farouches Anciens, qui pussent s'opposer à leur bonheur. L'Amour, la Vertu, & même la Fortune s'unirent pour les récompenser, & leur faire oublier leurs peines. Heureux époux ! qui virent enfin leur tranquilité solidement établie, pour durer sans interruption jusqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les habitans de la Colonie de les faire transporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Ile, pour ne composer qu'un même corps avec ceux qui étoient sous son Gouvernement, ils y consenti-

ent, & l'on travailla auſſi-tôt à
e changement. Ils partagérent avec
galité l'argent qui étoit en dépôt
ans le Magaſin. Ce tréſor étoit
conſidérable, que chacun eut de-
uoi mener une vie douce & com-
iode. Cependant ils firent réfle-
ion, qu'étant Proteſtans, il leur
eroit peut-être difficile de vivre
ongtems en paix avec les Portugais,
ui ſont, comme on ſait, le Peuple
plus intolérant de la Communion
omaine. Une ſage prévoyance de
e qu'ils avoient à craindre pour
avenir, les porta à prier le Gou-
erneur de leur accorder à quelque
iſtance de ſon habitation, un en-
roit commode, pour en former
ux-mêmes une nouvelle. Ils s'en-
agérent à le reconnoître pour leur
hef, à condition qu'il les laiſsât
bres dans l'exercice de leur Reli-
ion, & qu'il leur accordât tous
es privilèges des autres habitans de
Ile. Cet accord fut conclu de
art & d'autre avec un ferment ſo-
emnel. Quelques Anglois, qui
toient mêlés avec les Portugais,
'unirent à leurs compatriotes pour
jet-

jetter les fondemens d'une nouvelle ville. Elle prit en peu de tems une forme régulière, & elle s'est depuis augmentée considérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiés. Mon frère y fixa sa demeure avec ses deux amis. Ils y passérent plus d'un an, pour se remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquilement à leur bonne fortune. Mais l'excellent naturel de mon cher frère ne lui permit pas d'oublier tout-à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laissé à la Havana revenoit sans cesse à sa mémoire, & troubloit son repos. Si l'intérêt de son épouse & celui de son propre bonheur lui avoit fait négliger le mien, dans un tems où il étoit en effet aussi à plaindre que moi, il revint naturellement à sentir que j'étois son frère, & que j'avois quelque droit à son secours. Ayant communiqué à Gelin la résolution où il étoit de me chercher, ou du moins d'aller jusqu'à l'Ile de Cuba pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à se faire

le compagnon de ſon voyage. Il pria Johnſton de ſe charger pendant ſon abſence du ſoin de ſon épouſe & de ſa fille, & montant ſur le même vaiſſeau dont il s'étoit ſervi ſi longtems dans ſes courſes, il ſe rendit droit à la Jamaïque, & delà à la Havana.

Sa préſence m'avoit pénétré de joie, ſon récit excita ma plus vive reconnoiſſance. Non ſeulement je retrouvois une perſonne de mon ſang, moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & ſans racine, qui ne tenoit à rien ſur la terre, du moins par les liens de la nature: mais j'acquérois, ſans m'y être attendu, ce que je deſirois avec tant d'ardeur, & ce que je venois de chercher inutilement à Serrane, un ami, un compagnon de fortune, un témoin de ma conduite & de mes ſentimens, un confident de mes plaiſirs & de mes peines. Je lui marquai toute la ſatisfaction que ces deux penſées devoient m'inſpirer. Vous ne me quiterez plus, lui dis-je en le ſerrant tendrement; ou ſi quelque né-

ceſſité vous appelle ailleurs, vous ſouffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon frère; mais je ſens que vous m'allez être encore quelque choſe de plus précieux & de plus tendre; vous ſerez mon cher & fidèle ami. La Fortune me traitera comme il lui plaîra; mais elle n'a rien que j'appréhende, ſi elle me laiſſe à préſent tout ce que je poſſède. En effet, mon cœur étoit ſi content & mon imagination ſi agréablement remplie, que je dois compter ce moment pour un des plus tranquiles & des plus heureux de ma vie. En un inſtant d'attention, je réunis dans le même point de vue toutes les circonſtances de mon bonheur, & je m'attachai avec complaiſance à les conſidérer. J'avois mon aimable frère dans mes bras, j'allois me retrouver dans ceux de mon épouſe; le ſouvenir le plus affligeant du paſſé ne pouvoit tenir contre l'émotion d'un plaiſir ſi vif & ſi préſent. Il n'y manquoit que d'avoir ma belle-ſœur à la Havana; non ſeulement pour la ſatisfaction que j'attendois de ſa pré-

fence, mais parce que je prévoyois que mon frère s'ennuyeroit bientôt de vivre sans elle, & qu'il se hâteroit de nous quiter pour retourner à Ste. Hélène. Cette réflexion me porta à lui proposer de faire partir sur le champ quelque personne de confiance, sur le vaisseau qui m'avoit apporté. Il n'eut pas de peine à se laisser persuader de changer de demeure, & de s'établir avec nous à la Havana; mais je ne pus l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son épouse. Il me témoigna qu'il étoit absolument résolu à se remettre en mer quelques jours après, & à aller chercher lui-même sa famille à Ste. Hélène.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bientôt ma belle-sœur auprès d'elle. Cependant je formai un dessein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverser les mers, me faisoit compter la distance des lieux pour rien. Mon épouse étoit en

sureté à la Havana. Quelques mois d'absence ne pouvoient servir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous sommes, nous avons besoin quelquefois de ce préservatif contre le refroidissement de l'amour. J'avois fait cette réflexion plusieurs fois. Le fond des sentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & constant; mais la familiarité avec ce qu'on aime, & l'habitude continuelle de se voir, fait perdre tôt ou tard à l'amour quelque chose de sa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir; & ce secours, qu'un homme qui pense peut tirer de son esprit pour nourrir ses sentimens, le rend plus capable que le commun des hommes d'un peu d'expérience dans ce raisonnement. Elle ne m'étoit pas venue de la moindre diminution de ma tendresse pour Fanny; mais j'avois remarqué que ces petits ménagemens, que j'appelle art dans un Amant qui raisonne, avoient servi plus d'une fois à redoubler son ardeur & la mienne; & je concluois

que ce qui pouvoit causer quelque augmentation dans une passion telle que la nôtre, devoit être capable à plus forte raison de l'empêcher de s'affoiblir.

Il m'arrivoit souvent, par exemple, de passer la plus grande partie du jour au milieu de mes livres, & de n'admettre personne dans cette solitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent fois. J'aurois souhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque chose, pour être dans une situation tranquile. J'obtenois néanmoins sur moi de me faire cette violence. Mais lorsque j'avois rempli le tems que je m'étois proposé de passer à l'étude, je retournois à elle avec tous les empressemens de l'amour, & je trouvois un goût plus délicieux que jamais à la caresser & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même chose, j'appercevois moi-même ce renouvellement. Elle se plaignoit avec une grace charmante, de la dureté que j'avois de m'éloigner d'elle, pour m'ensévelir dans mon cabinet. L'ennui qu'elle sen-

ſentoit hors de ma préſence, lui fit deſirer d'être avec moi dans le tems même que j'étois réſolu d'employer toujours aux occupations de l'eſprit. Je ſerai dans votre chambre, me dit-elle, je ne vous cauſerai pas le moindre trouble, j'y ſerai tranquile, occupée à lire un bon livre ou à faire quelque petit ouvrage de main. J'y conſentis. Mais je m'apperçus bientôt que ſa préſence n'étoit pas compatible avec l'application que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faiſoit, mes yeux ſe tournoient comme naturellement vers elle. Elle demeuroit ſans parler; mais un regard, un ſourire, me cauſoit plus de dérangement & de diſtraction, que n'auroit fait le bruit d'une compagnie nombreuſe. Quelquefois je n'étois pas le maître de demeurer aſſis ſur ma chaiſe, & d'arrêter le mouvement qui me portoit à m'aller placer auprès de la ſienne. Elle en paroiſſoit pénétrée de joie, & elle me reprochoit en riant cet excès de foibleſſe, qui deshonoroit, diſoit-elle, la Philoſophie. Le reſte du tems ſe paſſoit en-

ensuite en tendresses & en badinage.

Dans le fond, je ne pus réfléchir sérieusement sur ce mélange bizarre d'occupations graves & badines, sans en ressentir quelque honte. L'objet de mes études étoit si sérieux, qu'il méritoit d'être respecté, même par l'amour. Je priai instamment Fanny de demeurer desormais dans son appartement, & de me laisser suivre mon prémier plan de conduite. Elle ne me l'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de tems en tems dans mon cabinet, où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un instant. Mais elle s'y oublioit des heures entières, ou s'amusoit autour de moi avec mes papiers & mes livres. Enfin, j'eus assez de force pour lui dire un jour, que je voulois absolument être tranquile, & qu'elle me chagrinoit de me troubler si souvent. Je ne sai si mon air fut assez sérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal satisfait; mais ayant continué ma lecture sans lui parler davantage, elle sortit de ma chambre en silence, pour se retirer dans la sienne.

né. Je ne fis attention qu'un moment après, à la manière dont elle étoit sortie. J'en eus de l'inquiétude; & la connoissant extrêmement sensible, je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expression. Je la trouvai assise, la tête appuyée sur sa main, & les yeux tout en pleurs. Elles s'efforça de prendre une autre contenance en m'appercevant; mais lorsque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offensée qui m'amenoit, elle ne put arrêter ses larmes, qui recommencérent à couler avec abondance. Je la pressai de m'apprendre ce qui pouvoit l'émouvoir à ce point. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'elle ouvrit la bouche, en baissant les yeux, pour se plaindre de ce que j'étois tout-à-fait changé pour elle, & de ce que je l'aimois si peu, que je trouvois plus de plaisir dans un livre que dans sa présence & son entretien. Elle ajouta qu'elle ne reconnoissoit que trop, qu'en perdant son père, elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle;
&

& que si je la traitois avec cette dureté, je la rendrois la plus malheureuse de toutes les femmes.

Quoique je ne me sentisse pas assez coupable pour mériter des reproches si amers, je n'examinai point s'ils étoient justes, & je m'efforçai de la consoler par les plus tendres assurances d'amour & de fidélité. Nous fîmes la paix. Loin de lui savoir mauvais gré de cette querelle, & d'en prendre sujet d'estimer moins son caractère, je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicatesse de sentimens, qui ne devoit servir qu'à me la rendre plus chère, & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accusai même d'avoir mal conçu jusqu'alors un des principaux devoirs de la Vertu & de la Sagesse. Le but de mes études devoit être, non seulement de travailler à mon bonheur & à ma perfection, mais de me rendre utile, autant qu'il m'étoit possible, au bonheur des autres ; car ces deux obligations touchent presque également un homme raisonnable & vertueux, qui sent qu'il est fait pour la Société, & qu'il se doit par consé-

séquent aux autres presque autant qu'à lui-même. Or quel étrange fruit me proposois-je dans mes études, si l'application même que j'y apportois, produisoit un effet tout opposé à celui que la raison devoit me faire desirer? J'étudie, disois-je, pour me former à l'humanité, à la douceur, à la complaisance; & le travail par lequel je crois tendre à ce but, m'en écarte lui-même, & me fait commettre ce qu'il doit servir à me faire éviter. Il choque mon épouse; il me rend distrait, farouche, dur même & grossier, puisque j'ai été capable de la traiter si brusquement qu'elle en est touchée jusqu'aux larmes. Je ne suis donc pas dans la voie qui conduit à la Sagesse & à la Vertu; ou plutôt, j'y suis, mais j'y marche mal. Je ressemble à un homme qui chercheroit à plaire, & qui, faute d'art & de ménagemens dans ses soins & dans ses services, ne réussiroit qu'à les rendre importuns: il parviendroit ainsi à se faire haïr par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais, indépendamment de ce motif,

tif, qui n'étoit tiré que des idées de l'Ordre, & qui n'agissoit, si j'ose ainsi parler, que sur ma raison, je n'avois qu'à suivre le mouvement de mon cœur, pour me porter à tout ce qui pouvoit plaîre à ma chère épouse. Je règlai mes études, & la durée de ma solitude, de concert avec elle : j'y mis les bornes qu'elle desira ; & une des principales conditions auxquelles il fallut consentir, fut qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon cabinet, & de me faire mêler un peu d'amour dans mes occupations les plus sérieuses. Elle en abusa ; car telle étoit encore la force de sa passion, qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherai pas que ma foiblesse étoit égale pour elle, je ne l'avois jamais vue si charmante. On a dû comprendre, que les prémières années de notre mariage elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance, ses charmes étoient encore naissans. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeunesse, où il ne manque rien à la perfection de la beauté.

A-

Ajoutez, que les fatigues qu'elle avoit essuyées en Amérique l'avoient extrêmement changée, & que le repos où elle vivoit à la Havana lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ses graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chère Fanny ! Hélas ! je l'aimois plus que moi-même. Pourquoi rougirois-je d'une passion si juste, & autorisée de toute façon par le devoir ? Et comment réussirois-je d'ailleurs à exprimer bientôt l'excès de mon infortune, si je ne confessois ici celui de mon amour ?

Cependant, comme je veillois toujours assez sur moi-même pour conserver de la modération dans mes desirs, je ne me livrois pas aux sentimens de ma tendresse présente avec si peu de mesures, que je ne portasse souvent mes réflexions sur l'avenir. Le cœur de Fanny étoit tel que je le desirois ; il faloit, pour le bonheur du mien, qu'il le fût toujours. C'étoit dans cette vue que je méditois souvent sur la nature de nos inclinations & de nos attachemens, & que mettant mon propre cœur à tou-

tes les épreuves, je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'augmenter ses sentimens. Je ne faisois point de découverte, que je ne vérifiasse aussi-tôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon dessein, j'essayois sur elle, en quelque sorte, l'efficacité de mes remèdes : semblable à un Médecin qui feroit son étude continuelle de la santé d'une personne qu'il aime, & qui, sans attendre le tems de la maladie, s'attacheroit à pénétrer le fond de son tempérament, à découvrir de quel côté il peut s'altérer, à lui préparer les potions les plus salutaires, & à lui en présenter quelquefois un léger essai, soit pour s'assurer seulement de l'effet qu'elles peuvent produire au besoin, soit dans l'espérance qu'elles préviendront la naissance du mal, ce qui est encore mieux que de les réserver pour le guérir. J'employois ainsi toute mon attention & mon adresse à chercher ce qui pouvoit fixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites absences, ménagées avec art, m'avoient déja paru d'un secours admirable. J'en avois éprou-

vé

vé plus d'une fois l'effet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon frère. Quoiqu'il ne m'en coutât guères moins qu'à mon épouse pour me résoudre à ces séparations volontaires, j'étois déterminé par la raison, & soutenu par l'espoir d'un redoublement d'amour & de plaisir, sur lequel je comptois à mon retour.

Je persistai donc dans la résolution de partir avec Bridge & Gelin pour Ste. Hélène. Ils passérent environ six semaines à la Havana, au bout desquelles nous montâmes sur le vaisseau qui leur appartenoit. J'avois eu soin de la faire mettre en si bon état, qu'il n'y en avoit pas dans le port qui valût mieux. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour apprendre quelque nouvelle d'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un vaisseau parti de Londres. Je parlai au Capitaine. S'il ne m'apprit rien de fort intéressant touchant l'Angleterre, il m'entretint du sujet de son voyage; & en m'apprenant qu'il devoit faire voile au prémier jour

à

à la Virginie, il me fit naître un dessein que je dois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai pas de m'informer d'abord s'il iroit jusqu'à Powhatan. Il me dit que c'étoit le terme de sa route. Je le priai instamment de demander des nouvelles d'une Dame Françoise, nommée Madame Lallin; & s'il la trouvoit dans cette ville, de lui dire que je faisois ma demeure dans l'Ile de Cuba, chez le Gouverneur de la Havana, & que je l'invitois à profiter de la prémière occasion qui s'offriroit pour m'y venir joindre. Non seulement il se chargea volontiers de cette commission, mais il ajouta qu'il pourroit lui-même rendre service à cette Dame, en la transportant où je souhaitois de la voir. Son vaisseau étoit marchand. Il s'étoit défait à la Jamaïque d'une partie de sa cargaison, & les marchandises qu'il apportoit d'Europe n'étant que pour l'usage de notre nation, il se proposoit de vendre le reste dans nos Colonies du nord. De-là son dessein étoit de revenir, chargé des

den-

denrées du pays, dans le golfe du Mexique, pour les débiter aux Espagnols; & de prendre d'eux de nouvelles marchandises, qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit si favorable pour Madame Lallin, que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havana, même avant mon retour de Ste. Hélène. En réfléchissant sur les facilités de son voyage, il me vint à l'esprit d'accompagner moi-même le Capitaine jusqu'à Powhatan. Je devois assez de reconnoissance à Madame Lallin, pour lui faire cette civilité. Bridge & Gelin ne pouvoient s'offenser que je les abandonnasse pour remplir un dévoir si juste. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun secours, & notre séparation ne changeoit rien à la promesse qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havana. Je leur proposai mon dessein. Ils le trouvérent juste, & ils ne marquérent point d'autre peine en me quitant, que celle qu'ils alloient sentir de mon absence. Enfin, que dirai-je pour justifier ce funeste voyage? Si tous les évènemens sont conduits par la

Providence, desorte qu'il n'arrive rien que par sa direction & par son ordre, dois-je donner à mon entreprise une autre cause que sa volonté; & ne dois-je pas reconnoître qu'il n'y avoit ni réflexions ni prudence qui pussent me faire éviter ce qu'elle avoit résolu?

Je quitai mes amis, après être convenu avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour seroit infailliblement plus promt que le leur. Je me mis en mer avec joie, me faisant un plaisir extrême de l'agréable surprise que j'allois causer à Madame Lallin. Mes aveugles desirs tendoient ainsi à ma perte, car je ne faisois plus un pas qui ne m'approchât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me consumer, & causer avec ma ruïne celle de mon épouse, de mes amis, & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois haïr Madame Lallin! Horrible furie, dont je devrois détester jusqu'au souvenir! c'est elle qui m'a perdu. Sans elle, ne serois-je pas heureux? Ma fortune n'avoit-elle

elle pas repris une face riante & tranquile? Avois-je quelque autre raison de craindre qu'elle pût changer? Hélas! j'étois si satisfait de ma condition, que je commençois à perdre le souvenir de mes infortunes passées; je ne les voyois déja plus que dans l'éloignement, lorsqu'un tison fatal de haine & de discorde vint rallumer des flammes preque éteintes, rouvrir dans mon ame les sources de la douleur, & joindre à mes anciennes blessures des coups si terribles & si imprévus, qu'ils ont mis dans le même danger, mon honneur, ma vie, & ma raison. Cependant, en accusant cette Dame de tous mes maux, je dois confesser qu'elle n'en fut qu'innocemment la cause. En quelque endroit du Monde que son desespoir, & son mauvais sort l'ayent conduite, je lui dois cette justice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille, amie de la paix, & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a causés. Elle m'a perdu sans le vouloir. Mais son innocence ne met

point de changement dans ma misère.

Le vent n'ayant pas cessé de nous être favorable jusqu'à l'entrée de la rivière de Powhatan, nous arrivâmes heureusement dans cette ville. J'appris du prémier venu, que Madame Lallin y étoit toujours, & qu'elle y avoit vécu jusqu'alors fort honorablement. Je me fis conduire sur le champ à sa maison. Mon arrivée lui causa une des plus grandes joies qu'elle eût jamais ressenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, & j'augmentai beaucoup sa satisfaction, en l'assurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris le voyage. Elle accepta avec empressement l'asyle que je lui offris dans l'Ile de Cuba auprès de mon épouse; & elle me pria de la regarder, après Fanny, comme la personne du monde qui auroit toujours le plus d'affection pour moi, & qui tâcheroit le plus sincèrement de se conserver la mienne. Elle me fit un long récit de ses avantures, qui étoient assez touchantes pour intéresser beau-

coup

coup ma compaſſion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à ſa perfidie, en l'obligeant à l'épouſer, ou plutôt en lui faiſant recevoir malgré elle, du Miniſtre de ſon vaiſſeau, une bénédiction vaine & ſans effet, puiſqu'elle étoit forcée, & que ni careſſes ni menaces n'avoient pu engager cette malheureuſe Dame à y conſentir. Lui-même n'avoit jamais eu deſſein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager ſa réputation, en donnant un voile honnête à ſon infamie, & prévenir non ſeulement la honte, mais le châtiment même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorſqu'il ſeroit de retour en Angleterre. Etant le maître abſolu dans ſon vaiſſeau, il avoit fait ſubir enſuite à Madame Lallin toutes les loix que ſa paſſion l'avoit porté à lui impoſer. Il l'avoit conduit à la Jamaïque & dans la Virginie; & s'il l'avoit toujours traitée honnêtement, ç'avoit été moins ſur le pied d'une épouſe, que d'une maîtreſſe, dont il croyoit s'être ac-

quis le pouvoir de disposer. Pour elle, qui gémissoit sans cesse de l'esclavage où elle étoit retenue, il ne s'étoit pas présenté d'occasion de fuir, dont elle n'eût tâché de profiter; mais ses efforts avoient été inutiles, tant que le Capitaine avoit eu assez d'amour pour veiller sur elle avec une continuelle attention. Enfin, lorsqu'il commença à se refroidir, & que pensant à retourner en Europe il souhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laisser en Amérique, elle s'apperçut qu'elle étoit moins observée. Will étoit alors revenu à la Jamaïque, où il devoit laisser une partie de ses troupes. Il lui avoit accordé la liberté de sortir du vaisseau, pour prendre quelques jours de repos à Port-Royal. Elle fit la confidence de ses peines à un honnête homme, qui lui promit de faciliter sa fuite, & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer secrettement dans un vaisseau qui partoit pour *Lucayonèque*. Ce ne fut qu'après diverses avantures, & un nombre infini de peines, qu'elle gagna

la Virginie, où elle espéroit de trouver Mylord Axminster, & moi peut-être avec lui. Ayant conservé les sommes d'argent qu'elle avoit apportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, & elle s'y mit en si bonne réputation par son honnêteté & sa sagesse, qu'elle inspira assez d'estime pour elle à quelques Anglois des plus considérables de cette ville, pour leur faire naître l'envie de l'épouser.

Elle fut si satisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle, & de l'espérance que je lui donnois de vivre tranquilement dans ma famille, où elle se promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon épouse, qu'elle marqua une impatience extrême de quiter Powhatan. Les affaires du Capitaine ne nous arrêtérent pas plus de quinze jours. Nous partîmes avec un bon vent. J'eus le plaisir, en quitant cette ville, de voir tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens marquer à ma compagne le regret qu'ils avoient

de ſon départ, & la combler des témoignages de leur eſtime.

Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle, que ſon eſprit & ſon cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ſes chagrins avoient fortifié ſa raiſon, & je l'en eſtimai davantage, d'avoir ſu tirer un ſi excellent fruit de l'adverſité. Elle penſoit juſte, elle s'exprimoit avec grace, & tout ce qu'elle diſoit avoit quelque choſe de réfléchi, qui flatoit extrêmement le panchant que j'avois moi-même à méditer. Je ne lui cachai pas la ſatisfaction que j'avois de la trouver dans un ſi bon goût. Je gagne bien plus que vous, lui dis-je, à vous avoir rencontré. Vous allez ſervir au bonheur de ma vie. Ce que j'ai cru vous devoir par reconnoiſſance, je vai le faire à préſent par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre converſation ſera pour moi une charmante eſpèce d'étude, dont je ſuis ſûr de recueillir plus de fruit que de mes livres. Je lui appris là-deſſus, que j'attendois à la Havana

vana mon frère Bridge, dont le caractère avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur, continuai-je, ne trouverons-nous pas dans la manière dont nous allons vivre? Notre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon épouse elle-même n'est pas incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux; car, ajoutai-je, il n'y a plus d'apparence que nous ayons rien à démêler desormais avec la Fortune. Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions appréhender ses coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j'eusse jamais été menacé. J'y touchois sans le moindre pressentiment qui pût m'en avertir, & tout servit à me confirmer longtems dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havana. Quelques ordres que j'eus à donner pour le service du Capitaine qui

nous avoit amenés, m'ayant retenu longtems dans le port, le bruit de mon retour fut si promt à se répandre, que mon épouse en fut assez tôt informée pour venir au-devant de moi avec Dom Pédro d'Arpez. Je fus surpris de voir paroître le carosse du Gouverneur, & me doutant qu'il y étoit avec Fanny, j'offris la main à Madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d'abord pour ma belle-sœur, avec laquelle elle s'imaginoit que j'arrivois de Ste. Hélène. Mais je m'expliquai aussi-tôt, & je lui appris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les Abaquis, qui étoit partie de France avec moi, qui m'avoit donné dans mille occasions des marques d'amitié & de générosité; enfin, que c'étoit Madame Lallin, & que je la lui offrois comme une amie & une compagne, dont elle goûteroit bientôt l'esprit & le mérite. Je continuai à lui raconter en peu de mots, par quel hazard j'avois eu occasion d'aller moi-même à Powhatan, pour offrir à cette Dame une retraite

au-

auprès de nous, suivant le projet qui l'avoit amené en Amérique. C'est une autre Madame Riding, ajoutai-je; que je vous présente, & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on se rappelle tout ce que j'ai rapporté, dans plus d'une occasion, du caractère de Fanny, & de cette délicatesse inquiète qui la portoit naturellement à la jalousie, on entrera sans peine dans le sens de tout ce qui me reste à raconter. Qu'on se souvienne de cette profonde tristesse dans laquelle elle s'étoit comme obstinée chez les Abaquis; de ces allarmes qu'elle n'avoit pu cacher, même dans les prémiers jours de notre engagement; de ses distractions, de ses pleurs mêmes & de ses soupirs; & quiconque lira cette funeste partie de mon histoire, sera bien mieux instruit de la cause de mon malheur, que je ne l'étois moi-même dans le tems qu'il m'est arrivé. Qui le comprendroit sans cette clé? Mais après le soin que j'ai pris de préparer de si loin mes lecteurs à ce récit, ils ne trouveront

rien d'obſcur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils jouïront clairement du ſpectacle de mes peines. Hélas! que n'avois-je alors pour les éviter, les lumières que je donne ici pour les faire entendre!

Eloigné comme j'étois de toute ombre de défiance, je n'obſervai pas même de quel air mon épouſe écoutoit mon diſcours; je n'étois occupé que du plaiſir de la revoir, & de lui procurer une amie. Cependant, ſi j'y euſſe fait réflexion, dès ce prémier moment j'aurois pu découvrir, comme je l'ai ſu trop certainement dans la ſuite, quelque altération ſur ſon viſage, & beaucoup de contrainte dans ſes manières. L'opinion qu'elle avoit priſe de mes ſentimens pour Madame Lallin, depuis qu'elle avoit ſu que cette Dame avoit quité ſon pays pour m'accompagner juſqu'en Amérique, & la confirmation qu'elle croyoit en avoir eue dans le ſoin avec lequel je lui avois caché longtems cette circonſtance de mon voyage, ces deux raiſons, dis-je, euſſent ſuffi ſeules pour lui rendre Madame Lallin

lin odieuse, & sa présence desagréable. Lorsqu'elle vit non seulement que c'étoit moi-même qui souhaitois de l'avoir avec nous, mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de Virginie pour l'amener à la Havana & pour lui offrir une retraite auprès de moi, elle se crut trop assurée qu'il entroit de la passion dans une civilité si excessive, & que je l'avois par conséquent trompée elle-même dès le commencement de notre mariage, ou abandonnée dans le cœur depuis que j'avois retrouvé sa rivale. Quels progrès cette pensée ne fit-elle pas tout d'un coup dans un caractère tel que celui de mon épouse! tendre au-delà de mes expressions, timide & facile à s'allarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas assez aimée; possédée avec cela d'une mélancolie douce qui lui faisoit chercher la solitude, pour s'y livrer à la rêverie dans tous les momens qu'elle ne passoit pas avec moi. Hélas! l'instant de mon arrivée fut le dernier de son repos. Cette chère épouse n'eut plus que des joies feintes,

tes, qu'elle eut la constance d'affecter pour sauver les apparences; & sa disposition habituelle fut la douleur, avec tous les tristes effets qui l'accompagnent.

Je m'apperçus si peu de ce changement, que je me crus au contraire dans une des plus agréables circonstances de ma vie. Il ne me manquoit que mon frère & son Angélique, pour me persuader absolument que je n'avois plus rien à desirer. Je témoignai ces sentimens à mon épouse. Elle y répondit avec sa tendresse ordinaire. Je l'excitai à marquer de l'amitié à Madame Lallin, & cette Dame m'ayant paru tout-à-fait revenue de la foiblesse qu'elle avoit eue longtems pour moi, je ne fis pas difficulté dans toutes les occasions de lui prodiguer mille caresses innocentes, qu'elle recevoit comme autant de marques de la sincère affection que j'avois pour elle. Fanny se faisoit assez de violence, pour lui donner de tems en tems quelques démonstrations extérieures de son estime. Mais il est facile de juger qu'el-

les

les n'étoient pas sincères. Elle souffroit mortellement, lorsqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un supplice pour elle, que de me voir entretenir quelquefois son ennemie en particulier, ou faire avec elle un tour de promenade dans le jardin du Gouverneur. Elle venoit souvent nous interrompre; & quoiqu'elle tâchât de prendre alors un visage riant, j'ai fait réflexion dans la suite, qu'il m'eût été aisé d'y remarquer de l'agitation, si je n'eusse été accoutumé à regarder ses petites inégalités comme un effet ordinaire de sa mélancolie.

Deux mois se passérent, sans qu'il lui fût encore rien échappé qui pût me faire connoître son trouble & me causer de l'inquiétude. L'arrivée de mon frère, avec son épouse & Gelin, devint bientôt pour elle & pour moi une nouvelle source de maux irréparables. Dom Pédro, qui étoit attentif à prévenir tous nos desirs, jugea, par la satisfaction que nous eûmes de les voir arriver, qu'il ne pouvoit nous obliger davantage, qu'en leur offrant sa maison

pour

pour demeure. Je les fis consentir par mes instances à l'accepter. Bridge aimoit inséparablement Gelin; ainsi c'étoit les retenir tous deux, que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté, que la maison, ou plutôt le palais du Gouverneur, étoit d'une si vaste étendue, que nous pouvions y occuper chacun nôtre appartement sans y causer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logés sous le même toit.

Lorsque nous fûmes un peu revenus du prémier mouvement qu'inspire la joie de revoir des personnes qu'on aime, chacun pensa à se faire des occupations de son goût, pour remplir les momens que nous ne pouvions pas toujours passer ensemble. Mon choix étoit fait, c'étoit l'étude. Bridge, qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination, prit le même parti. Madame Lallin se détermina aussi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture; & comme j'avois formé dans mon cabinet

une bibliothèque, de tout ce que j'avois pu découvrir de bons livres à la Havana, elle s'accoutuma à venir souvent m'y trouver, soit pour choisir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, soit pour se procurer avec moi quelques momens de conversation. J'avois compté que mon épouse choisiroit aussi ce genre sérieux d'amusement, pour lequel elle avoit toujours eu du goût. Cependant elle déclara ouvertement, que son dessein étoit de tenir sans cesse compagnie à ma belle-sœur, pour s'occuper avec elle de quelque ouvrage de main. Ce fut son desespoir secret, & son aversion pour Madame Lallin, qui lui fit prendre cette résolution, sur-tout lorsqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit souvent dans mon cabinet. Pour elle, il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ardeur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entretenir, parut s'éteindre tout-à-fait. Si elle quitoit quelquefois ma belle-sœur, c'étoit pour se retirer seule dans une allée écartée du jardin, & pour s'y livrer à tou-

tes

tes les agitations de son ame. Je ne pus manquer de faire quelque réflexion sur le changement de sa conduite. Mais quelle raison aurois-je eu de l'attribuer à une si cruelle cause, & comment l'aurois-je soupçonnée de se défier de mon cœur, lorsque je n'y sentois pour elle que les mouvemens les plus tendres de l'amour, & le témoignage assuré d'une constance immortelle?

Gelin, qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude, s'attacha à la compagnie de ma belle-sœur & de Fanny. Dans les idées de politesse & de galanterie qui sont communes à tous les François, il auroit cru blesser l'honneur de sa nation, s'il eût abandonné ces deux Dames lorsqu'il pouvoit les amuser par son entretien. Sa vivacité, soutenue de beaucoup de facilité à s'exprimer, ne laissoit guères de vuide dans la plus longue conversation; & je suis obligé, malgré le mal qu'il m'a fait, de confesser qu'il étoit d'un commerce agréable. Il passoit donc une partie du jour au-

près

près de mon épouse & d'Angélique. Je veux croire qu'il n'eut pas d'abord d'autre vue que de satisfaire sa politesse, ou tout au plus de se procurer un plaisir plein d'innocence, dans la compagnie de deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe pas dans cette opinion, je dois le plaindre: je connois la tyrannie des passions, & je puis me persuader encore, même en détestant sa mémoire, qu'il fut peut-être plus malheureux que coupable. Mais si c'est volontairement qu'il se jetta dans le crime, c'est de dessein formé qu'il conjura ma perte; & sur ces principes trop ordinaires aux François, qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage, se trouvera-t-il quelqu'un qui ne le haïsse pas avec moi comme un monstre, qui viola les droits les plus saints, & qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes?

Il devint amoureux de mon épouse. Dans un caractère comme le sien, il n'y avoit pas de passion qui pût être foible & modérée. On

a vu dans la rélation de ſon avanture de Ste. Hélène, qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute ſon étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer ſa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ſes yeux perçans pénétrérent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'obſerver continuellement, ſans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque paſſion violente. Il la ſuivit de ſi près, & il examina toutes ſes démarches avec tant d'adreſſe & de perſévérance; qu'il ſaiſit enfin le ſecret de ſon cœur. Ce fut ſur cette connoiſſance, qu'il établit tout l'eſpoir de ſes amoureux ſuccès. J'entre ici dans un détail, dont on s'étonnera de me voir ſi parfaitement informé. Mais demanderai-je trop à mes lecteurs, ſi je les prie de ſuſpendre leur jugement & leur attention?

Le cruel Gelin ne tarda guères, après cette découverte, à mettre en uſage tous les ſecours qu'il put tirer de ſon eſprit artificieux. Le pré-

prémier dessein qu'il forma, fut de se servir de ses lumières pour s'insinuer dans la confidence de mon épouse. Il prit l'occasion d'une promenade qu'elle faisoit seule au jardin, pour avoir avec elle un entretien particulier. Là, après mille protestations de respect & de sincère estime, il lui fit entendre, non pas qu'il se fût apperçu de sa tristesse, mais qu'il avoit découvert quelque chose qui pourroit lui en causer beaucoup. Il lui fit même des excuses d'avoir différé peut-être trop longtems à lui faire cette ouverture; &, pressé qu'il en eût été, lui dit-il, par la reconnoissance dont il se croyoit redevable à notre famille, il avoit été retenu par la crainte d'y causer du trouble, ou du moins quelque refroidissement d'amitié. Mais le mal paroissant croître de jour en jour, & les conséquences n'en pouvant être que très fâcheuses, il se croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit passionnée pour moi, & qu'elle gardoit si peu de mesures, qu'elle en donnoit des marques scan-

ſcandaleuſes; qu'elle étoit ſeule avec moi dans mon cabinet, à toutes les heures du jour; qu'il avoit entendu des choſes qu'il ne jugeoit pas à propos de répéter; qu'à la vérité il ignoroit abſolument ſi je répondois à cette paſſion, mais que c'étoit cette raiſon même qui l'obligeoit à rompre le ſilence, afin que mon épouſe pût rémédier au mal, s'il étoit encore tems de l'arrêter.

Un diſcours ſi adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y apperçut que l'avis d'un ami fidèle & desintéreſſé, qui s'accordoit parfaitement avec ſes propres idées, & qui confirmoit toutes les préventions de ſa jalouſie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruiſſeau de larmes, & par des plaintes de ſa mauvaiſe fortune. Gelin affecta de la vouloir conſoler; mais ce fut d'une manière qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ſes peines. Elle lui confeſſa qu'elle n'avoit rien entendu de lui, dont elle ne fût bien inſtruite depuis longtems. Elle eut même l'imprudence

dence de lui avouer qu'elle croyoit que je la trahiſſois, & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de le rendre en quelque ſorte néceſſaire à mon épouſe, ſous prétexte de la ſervir ou de la conſoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur, pour qu'il oſât ſe flater que ſon cœur fût une conquête aiſée; mais il eſpéra que dans la rélation étroite qu'il ſe promettoit d'avoir avec elle, il trouveroit par degrés le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de cœur, les communications de ſentimens, l'air myſtérieux de confiance, ſont autant de ſymptomes qui appartiennent à l'amour, & qui ne manquent guères d'en être la cauſe, quand ils n'en ſont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny; & s'il n'obtint pas ſa tendreſſe, il eut du moins le prémier rang dans ſon eſtime & dans ſon amitié.

Ce ne fut plus entre elle & lui que rendez-vous secrets, rapports, mystères, signes particuliers d'intelligence. Il n'échappoit plus à Madame Lallin de me dire un mot, ni de me jetter un regard, qui ne fût interprété dans le sens le plus malin. Gelin avoit l'œil sur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact, qu'il ne manquoit pas de rendre tous les jours à mon épouse. S'il n'appercevoit rien qui fût susceptible d'un mauvais sens, sa malignité suppléoit au défaut de la matière. Il portoit l'impudence jusqu'à se glisser dans mon appartement, & prêter l'oreille à la porte de mon cabinet, pour recueillir quelque chose de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expressions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance, prenoient dans sa bouche un tour corrompu & empoisonné. Cet indigne confident achevoit ainsi de perdre de plus en plus ma malheureuse épouse. Il est vrai que les fruits qu'il en tiroit, n'étoient guères favorables à sa passion. Il vouloit lui inspirer de l'amour, & il ne fai-

faisoit entrer dans son cœur que du trouble & de la tristesse. Trop certaine de son malheur, & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins, qu'elle ne languissoit dans un continuel desespoir. Elle n'avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funestes & violentes; l'une, de se livrer à la douleur lorsqu'elle étoit seule & qu'elle pouvoit éviter d'être observée; l'autre, de faire des efforts infinis pour la cacher, lorsqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Aussi sa santé ne put-elle résister longtems contre des agitations de cette nature. Elle s'affoiblissoit à vue d'œil. Sa couleur & son embonpoint diminuoient tous les jours. Le poison, qu'elle avoit eu la force de tenir si longtems renfermé, gagnoit peu à peu les dehors, & commençoit à corrompre son sang & ses forces, après avoir infecté toutes les facultés de son ame.

Je vivois pendant ce tems-là dans une confiance & une sécurité, qui

rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre soupçon contraire à mon repos, s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion sur le changement que j'appercevois dans la conduite de Fanny, c'étoit pour m'en réjouir, comme d'une chose que j'avois souhaitée, & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginois qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma belle-sœur & de Gelin un amusement si agréable, qu'il triomphoit de sa mélancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu'elle étoit tranquile & satisfaite. Je lui marquois même souvent la joie que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angélique d'avoir eu le secret de changer ainsi son humeur. C'étoit souffler sur les flammes, & attiser le feu qui la dévoroit; car elle ne manquoit pas d'expliquer ces marques de satisfaction comme une preuve manifeste de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle

le

le me laiſſât libre avec Madame Lallin. Sa préſence m'étoit devenue odieuſe & importune. Tels étoient les triſtes raiſonnemens de ſon cœur malade, & de ſon eſprit troublé. Nous ne laiſſions pas de nous voir pluſieurs fois le jour; mais c'étoit en public. Le ſoir, il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorſqu'on ſe retiroit. J'attribuois ſa peſanteur & ſon abattement au ſommeil. Elle ne ſe refuſoit pas à mes careſſes, mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faiſoit ſemblant de s'aſſoupir preſque auſſi-tôt. Je paſſois néanmoins la nuit délicieuſement auprès d'elle: heureux de cette ſeule penſée, que je régnois dans ſon cœur, & qu'il étoit auſſi tranquile que le mien.

Cependant, ſa ſanté continuant à s'altérer tous les jours, il parut viſiblement ſur ſon viſage qu'elle ſouffroit quelque douleur dont elle ne ſe plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confeſſa qu'elle ſe trouvoit mal, & elle en prit occaſion de ſe faire pré-

 parer

parer un lit différent du mien. Allarmé de ses moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études, pour demeurer plus régulièrement auprès d'elle. Je remarquai, en l'observant, qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient quelquefois languissamment sur moi, & malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, il lui échappoit souvent des soupirs. Ma belle-sœur me dit en confidence, qu'elle croyoit s'être apperçue que la source du mal étoit moins dans le corps que dans le cœur & l'esprit, & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque sujet considérable de chagrin. Je me ménageai un moment de solitude avec elle. Je la conjurai de s'expliquer, & de m'ouvrir son cœur, à moi qui étois son cher époux, qui l'adorois, qui ne pouvois vivre un instant tranquille, s'il manquoit quelque chose à son repos & à son honheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens, comme si l'ardeur de mes expressions l'eût émue, & qu'elle eût été prête à me communi-

muniquer le secret de ses peines. Hélas! j'en suis sûr, ce fatal secret vint jusqu'au bord de ses lèvres, & nous pouvions encore être heureux s'il en fût sorti tout-à-fait. Mais quelque réflexion funeste, qui étoit l'effet des malignes inspirations de Gelin, le fit rentrer dans des ténèbres que mes yeux ne purent pénétrer. Elle me répondit en soupirant, qu'elle n'étoit pas toujours la maîtresse de son imagination; que malgré elle, les tragiques avantures de son père & de sa mère lui revenoient souvent à l'esprit; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir aux cruels désastres qui avoient détruit sa famille; que n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la ménageât davantage, elle s'attendoit à quelque fin funeste, qui répondroit aux malheureux commencement de sa vie. Elle ne put retenir ses larmes en finissant ses paroles; & son cœur, qui étoit serré de tristesse, se soulagea en poussant une infinité de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir

 dans

dans cet état, que pour peu qu'elle eût conservé de liberté d'esprit & de raison, il eût été impossible que des marques si sincères de ma tendresse & de ma douleur ne lui eussent point fait ouvrir les yeux sur son injustice & sur mon innocence. Je pris une de ses mains, que je serrai contre mon visage. O chère Fanny ! lui dis-je avec un sentiment de cœur inexprimable; ô charme tout-puissant de ma vie & de mes peines! comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes, & par des souvenirs que vous devriez avoir effacés ? Le passé n'est point en notre pouvoir. Mais où voyez-vous dequoi trembler pour l'avenir ? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre ? Tout le pouvoir de la Nature empêchera-t-il que je ne vous adore, que vous ne m'aimiez, que vous ne soyez à moi pour toujours? Et si cela est aussi sûr qu'il doit vous le paroître, qu'y a-t-il à présent dans la vie qui puisse être un malheur pour vous & pour moi? Non, non, ajoutai-je en l'embrassant, ce n'est

pas

pas sentir le prix du bonheur dont on jouit, que d'être troublé continuellement par la crainte de la perdre. Votre cœur est trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le rassurer; c'est que la place de la crainte y soit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul sujet de me défier de sa sincérité, je pris la réponse qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ses véritables peines, & je ne pensai qu'à lui procurer des amusemens qui pussent écarter les pensées qui l'affligeoient Je fis prier les principales Dames de la Havana de se rendre chez nous tous les jours après dîner, & de former dans sa chambre des parties de jeu & de plaisir. J'y assistois moi-même constamment. Soit par un effet de cette dissipation, soit que ma présence continuelle servît à la tranquiliser, elle se rétablit en peu de tems, & nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la servir pendant sa maladie; mais il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y entrer

autre chose que de la générosité & de l'amitié.

Je fus obligé quelques mois après, pour faire plaisir au Gouverneur, de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Véra-Crus. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux, que pénible. Je trouvai à mon retour, ma famille & mes amis dans une santé parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c'est-à-dire, qu'il continuoit à l'empoisonner par ses insinuations & ses conseils. Il ne manqua pas de lui faire appercevoir, qu'une absence de plusieurs mois n'avoit rien diminué de ma passion prétendue pour Madame Lallin. Si je n'avois à donner, dans la suite, des preuves claires & sans replique de la vertu inébranlable de mon épouse, il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin, elle eût pu se défendre si longtems contre ses séductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de son esprit, qu'elle ne faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Il n'étoit plus à lui fai-

faire l'aveu de sa passion ; mais il s'y étoit pris avec tant d'adresse, qu'elle n'avoit pu s'en offenser. Cependant, la manière dont elle avoit reçu sa déclaration lui ayant ôté la hardiesse de la renouveller, & ce qu'il appercevoit tous les jours de son caractère ayant presque achevé de lui faire perdre l'espérance, il s'étoit réduit à son premier dessein, qui étoit d'allumer de plus en plus sa jalousie ; sûr que sa tendresse pour moi s'éteindroit tôt ou tard avec son estime, & qu'il lui deviendroit plus facile de s'insinuer dans son cœur après m'en avoir chassé. Il affectoit donc d'éviter ce qui sentoit l'amour, & de lui marquer en tout une envie desintéressée de la servir. Elle, qui étoit la douceur même, & qui n'avoit jamais eu cette sorte d'expérience qui apprend à son sexe à se défier du nôtre, ne croyoit rien risquer en accordant son estime & sa confiance à une personne qui lui témoignoit tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon frère se louer mille fois de la générosité de

 son

son ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié; & pour lui rendre justice, il ne lui manquoit aucune des qualités qui forment, dans l'opinion commune, l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel! comment puis je parler avec cette modération, d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du desespoir & de la misère!

Le tems de ma ruïne approchoit. Dom Pédro d'Arpez, cassé de vieillesse, & se sentant proche de sa fin, fit un testament par lequel il me laissoit tout son bien. Il ne survécut pas longtems à cette dernière disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Aussitôt que notre reconnoissance se fut acquitée, en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs, je ne pensai plus qu'à recueillir son héritage & à retourner en Europe. Mon dessein étoit d'équiper exprès un vaisseau, pour être absolument le maître de ma route. Les biens que Dom Pédro m'avoit laissés étoient si considérables, que cette dépense me paroissoit légère; & dans la réso-

solution où j'étois de me rendre droit en Angleterre avec mes richesses, ma famille & mes amis, je n'étois pas d'avis de m'exposer à la discrétion d'un Capitaine Espagnol. Mon frère avoit renvoyé à Ste. Hélène le vaisseau qui l'avoit apporté avec son épouse & Gelin. Je pris donc le parti d'en acheter un qui avoit été construit peu de tems avant la mort du Gouverneur, & je donnai des ordres si pressans, qu'il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais comme nous nous disposions à nous mettre en mer, j'entendis un jour Bridge qui se plaignoit avec Gelin de la nécessité où ils étoient en retournant en Angleterre, de laisser après eux leur ami Johnston à Ste. Hélène. J'aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m'avoir pas fait connoître plutôt qu'il prît assez d'intérêt à Johnston, pour souhaiter de l'avoir avec lui. Vous deviez l'amener, lui dis-je, lorsque vous vintes ici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous est cher, ne sauroit manquer de me l'être

beaucoup. Mais j'y ſai un remède, ajoutai-je; c'eſt de prendre notre route par Ste. Hélène. Le détour n'eſt pas infini; & avec le plaiſir de rejoindre Johnſton & ſon épouſe, qui ſera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle campagne où votre Angélique eſt née, & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette propoſition cauſa une joie extrême à mon frère. Nous ne tardâmes pas à partir, & ce fut pour Ste. Hélène que nous mîmes à la voile.

Notre route fut heureuſe, mais nous ne l'achevâmes pas ſans crainte. La guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la Hollande. *Holms*, à la tête d'une Eſcadre Angloiſe, s'étoit emparé des Iles du Cap-Verd, & de quelques Forts que les Hollandois ont ſur les côtes de Guinée. J'avois été informé avant mon départ de la Havana, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces Mers leur Amiral *de Ruiter* avec une Flotte conſidérable; & dans l'ardeur qui

qui lui faisoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très dangereux pour moi de tomber entre ses mains. Ce n'est pas que nous dussions appréhender naturellement sa rencontre; mais on sait que sur mer un coup de vent rapproche quelquefois tout d'un coup des vaisseaux bien éloignés. Cette crainte m'avoit porté à prendre Pavillon Espagnol, & à prier tous les Anglois qui étoient dans mon vaisseau, de ne pas s'exprimer dans leur langue, s'il nous arrivoit malheureusement de tomber dans la Flotte de *de Ruiter*. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu sauver autrement; car nous rencontrâmes en effet *de Ruiter* dans la Mer d'Ethiopie, & nous ne dûmes notre salut qu'aux apparences & au nom d'Espagnols.

Après m'être échappé si heureusement d'un tel péril, ce n'étoit pas dans le sein de la paix & de la confiance, ni par la main d'un ami, que je m'attendois de périr. J'avois essuyé dans toute ma vie des infor-

 tunes

tunes & des pertes, & je n'avois déja que trop bien acquis la qualité de malheureux : mais j'avois toujours eu du moins quelque raison de m'attendre à mes peines, j'avois eu quelque pressentiment qui les avoit précédé. D'ailleurs, en perdant quelque chose de cher & de précieux, il m'étoit toujours resté quelque chose de plus cher encore, qui pouvoit servir à me consoler par cette seule pensée, que le Ciel, en m'ôtant le bien que je regretois, m'en avoit du moins laissé d'autres, dont la perte m'eût rendu infiniment plus misérable. Ici, sans pressentiment, sans réflexion, & presque sans le moindre intervalle, la fortune en deux tours de roue me précipite au fond de l'abîme. Elle m'y fixe sans retour. Elle m'ôte l'espoir, le remède, les consolations ; enfin elle me rendit tel qu'on va le voir, & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Ste. Hélène. Un Vaisseau François qui venoit des Indes, y entroit dans le port au moment de notre arrivée. Nous abor-

abordons ensemble. Les prémières nouvelles dont mon frère est informé, sont la mort de Johnston & celle de son épouse. Cette perte lui causant beaucoup de chagrin, je m'emploie pendant quelques jours à le consoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Ste. Hélène, après que nous eûmes vu la campagne de la Colonie ; & il nous fut aisé de nous procurer cette satisfaction, parce que les Portugais ayant fait sauter à force de poudre quelque partie des rochers qui la séparoient du reste de l'Ile, la communication par terre étoit devenue libre & facile. Nous pensions donc à nous remettre en mer, & n'ayant plus d'autres ports à gagner que ceux d'Angleterre, je fais un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoient François, sur la satisfaction que je ressentois de pouvoir leur assurer une retraite tranquile dans ma patrie. Signal funeste de ma ruïne. Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre, si j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de

Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire résolution: & voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui, elle y consentit lorsqu'elle se vit assurée que je ne pensois pas à me séparer de sa rivale. La nuit suivante fut prise pour le départ; &, ce qui est horrible à raconter, Fanny se leva pendant mon sommeil, du lit où elle étoit avec moi; elle quita mon côté, pour suivre un infame, qui rioit peut-être de sa foiblesse, au moment qu'il l'enlevoit comme sa proie, & qu'il se croyoit prêt à triompher de son honneur & de sa vertu.

On ne sut cette nouvelle que le lendemain, & il étoit même fort tard avant qu'on en fût assuré parfaitement. Le Vaisseau François étoit parti, Fanny & Gelin ne paroissoient pas. On les chercha d'abord, on s'informa avec soin si personne ne les avoit vus; & lorsque toutes les recherches eurent été inutiles, on ne balança point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je le seul de tous les habitans de l'Ile, qui n'en

n'en étois pas encore instruit. Je demandai plusieurs fois où étoit mon épouse. Tant qu'on l'ignora, on me répondit d'une manière qui me causa de l'inquiétude; & lorsqu'on fut pleinement assuré de mon malheur, on eut l'adresse de me rendre tranquile en me le déguisant. Cependant, comme il étoit impossible de me le cacher que jusqu'à la fin du jour, Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher frère, qui m'aimoit avec la dernière tendresse, & qui étoit lui-même si consterné de mon malheur, qu'il avoit presque autant besoin que moi de consolation, se trouva dans un embarras extrême lorsqu'il lui falut ouvrir la bouche & trouver des expressions pour se faire entendre. Il savoit, par l'aveu que je lui en avois fait mille fois, qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au-dessus de Fanny. Il connoissoit mes sentimens jusqu'au fond, par les tendres & sincères confidences que je lui en faisois tous les jours. Toutes mes passions se réduisoient en effet à celle-là. Sans cesse attentif

tif à veiller sur les mouvemens de mon cœur, & à règler ses inclinations, je ne lui laissois que la liberté d'être tendre & de se livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie, le charme de mes peines, & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres desirs. Raison, devoir, panchant naturel d'un cœur infiniment sensible, tout s'accordoit à rendre l'amour nécessaire à mon bonheur. Aussi m'en étois-je fait une si douce habitude, que de-même qu'il faut respirer pour vivre, il me faloit aimer Fanny & être aimé d'elle, pour être heureux. Bridge le savoit; il n'étoit que trop certain par conséquent qu'il alloit me donner le coup mortel, en m'apprenant ce que j'avois perdu.

J'étois seul dans une chambre, occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir, en me faisant connoître tout d'un coup une partie de ses agitations. Mais quelle apparence d'en pouvoir deviner la cause? Je le crus attaqué de quelque maladie subite; ou si j'entrevis dans

ses

ſes yeux quelque choſe de plus funeſte, ce fut d'abord ſur lui que tombérent mes craintes & ma compaſſion. Il ne me laiſſa pas longtems dans cette erreur. Je me levois. Demeurez, demeurez, me dit-il en me faiſant remettre ſur ma chaiſe, ne quitez pas une poſture dont vous aurez beſoin pour m'entendre. Il s'aſſit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante, & ſon viſage ſi changé, que ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois, je demeurai interdit, en tenant les yeux attachés ſur lui. O pauvre Cléveland ! reprit-il auſſi-tôt, comment dois-je te préparer au coup que je te vai porter ? Ton cœur ne ſaigne-t-il pas déja ? O mon malheureux frère ! n'entendez-vous pas du moins à demi, ce que je n'ai pas la force de vous raconter ? Ces quatre mots, prononcés du ton le plus paſſionné & le plus tragique, me pénétrérent d'horreur & de ſaiſiſſement. Malgré la multitude d'idées affreuſes qui ſe préſentérent ſur le champ à mon eſprit, je crus démêler auſſi-tôt le plus cruel mal-

heur

heur que j'eusse à redouter. Fanny est morte! m'écriai-je d'une voix douloureuse, Fanny est morte! Non, interrompit-il, ce que j'ai à vous apprendre est plus terrible que la mort de Fanny! Ah! Bridge, achevez donc, & ôtez-moi la vie tout d'un coup. Hélas! c'est ce que je crains, reprit-il en s'attendrissant jusqu'aux larmes. Trop malheureux Cléveland! je sens que je te vai percer le cœur, & je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiser. Mais mon cher frère, ajouta-t-il en m'embrassant, vous avez de la force d'esprit & de la constance; recevez le coup que je vai vous porter, comme vous en avez déja reçu quantité d'autres. Songez que nous ne sommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi; & que le Ciel nous ayant fait naître pour être misérables, il faut que notre triste destinée se remplisse. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien, parlez cher Bridge, ne me ménagez pas, je suis prêt à tout entendre: si Fanny n'est pas morte, je me crois assez

de

de fermeté pour supporter toute autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le souhaitoit, mais que je cesserois bientôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m'arriver, il m'apprit la nouvelle funeste de sa fuite avec Gelin, & toutes les circonstances qu'il avoit pu découvrir. Ils étoient sortis ensemble pendant la nuit, sans autre suite que le valet de Gelin & une femme-de-chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits, mais ils s'étoient pourvus d'une grosse somme d'argent. Gelin n'avoit eu sans doute nulle peine à obtenir du Capitaine François, d'être reçu à bord avec sa proie; & selon les apparences, il n'avoit pas attendu le dernier moment pour se ménager son amitié. Le vaisseau avoit mis à la voile avant le jour, ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Bridge, en finissant ce récit, accabla le perfide Gelin de malédictions; & soit pour flater ma douleur par le témoignage de la sienne, soit que l'ex-

l'excellence de son caractère lui fit prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine, il me fit voir par mille marques qu'il en étoit inconsolable.

Pour moi, qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur, je ne laissai pas de résister pendant quelques momens aux assauts du plus horrible desespoir. Je me fis même une violence incroyable, pour prendre cet air de constance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon frère. Il est clair, lui dis-je d'une voix basse, que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je le suis au-delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entens est plus triste sans doute que la mort de Fanny, & mille fois plus terrible & plus insupportable que la mienne. Votre rapport, ajoutai-je en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme, est apparemment certain, il ne me reste pas le moindre lieu à l'espérance. Il me répondit, que je devois bien juger que le mal étoit sans remède, puisqu'il

avoit

avoit cru impossible de me le cacher, & nécessaire de me l'apprendre. Il ajouta à cette confirmation, quelques raisonnemens sur le parti qu'il croyoit à propos que nous prissions; comme, de nous mettre promtement en mer, & de poursuivre le Vaisseau François, qu'il ne nous seroit peut-être pas impossible de rejoindre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juste à ses propositions. Mais si mon ame avoit encore assez d'empire sur elle-même pour se contraindre jusqu'à cet excès, elle n'en avoit pas assez sur mes sens pour en arrêter plus longtems le trouble & le desordre. Les mouvemens cruels qui me déchiroient le cœur, se communiquérent en un moment au cerveau; je sentis que ma raison s'obscurcissoit tout d'un coup, j'étendis les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous mes pieds, & que j'eusse cherché à me tenir à quelque chose. O mon frère! lui dis-je, je me meurs. En effet je tombai sur lui, sans le moin-

moindre reste de sentiment & de connoissance.

Il fit venir du secours, & l'on prit longtems des soins inutiles pour me les rappeller. Madame Lallin & ma belle-sœur s'y employérent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réussirent à la fin. Mais il s'étoit fait un si étrange épuisement dans mes forces, que je demeurai plus d'une heure sans en retrouver assez pour répondre à leurs questions, & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les yeux fermés, & la tête appuyée languissamment contre le dos de ma chaise. Ma respiration étoit haute & convulsive. J'entendois tout ce qui se disoit autour de moi, mais je ne me sentois ni le pouvoir ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on se figure une victime étendue au pied de l'autel, après avoir reçu le coup du sacrifice : j'étois dans le même état, sans autre mouvement que celui d'une palpitation violente, qui se communiquoit du cœur à toutes les parties de mon

mon corps, & qui causoit un tremblement visible dans tous mes membres.

Cependant, étant revenu tout-à-fait à force de soins & de secours, j'embrassai ceux qui m'avoient rendu leurs services avec tant de zèle. Je leur dis: Hélas! votre amitié s'est trompée en me rappellant à la vie. Vous saviez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vu la nature sé déclarer par mon évanouïssement & ma longue défaillance. Pourquoi l'avez-vous ranimée? N'est-ce pas un signe qu'elle est trop foible pour soutenir longtems des maux, dont elle n'a pu même supporter le prémier sentiment? Ils me répondirent, qu'ils étoient certains que mon courage seroit plus fort qu'elle. Je pris cette occasion pour les prier de me laisser seul: Si vous le croyez, leur dis-je, je vous demande en grace de m'abandonner pour quelque tems à moi-même, & de me laisses faire tous mes efforts pour le rappeller. Quoique je n'eusse réussi qu'imparfaitement à leur cacher

mon defespoir, ils connoissoient si bien mon caractère, qu'ils se reposérent sur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeste. J'obtins d'être seul, comme je le souhaitois. Mon frère me demanda si je n'approuvois point la proposition qu'il m'avoit faite, de nous mettre promptement à la poursuite du Vaisseau François. Je me reposai de tout sur son affection & sur sa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s'imagine bien sans doute, que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainsi à sa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes sentimens; & c'étoit cette raison même qui me portoit à me remettre de mes soins les plus importans, sur un frère dont je connoissois la sagesse, & le zèle pour mes intérêts. Je dois confesser que je n'étois point capable alors de

de prendre par choix la moindre résolution. Dans le trouble d'esprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impossible, après deux heures de solitude & de méditation, de me répondre nettement à moi-même, lorsque je me demandai si je détestois mon épouse, ou si je l'adorois encore ; si je souhaitois de pouvoir l'enlever à son perfide Amant, ou s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur, & même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la justice du Ciel & à leur mauvais sort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux instans de suite à cet examen, J'avois encore moins celle de me représenter Fanny disposée à fuir avec Gelin, résolue volontairement à abandonner son époux & ses enfans, quittant mon lit pour suivre une Adultère, occupée peut-être à recevoir ses caresses. Dieux! tous mes esprits se confondoient à la seule approche de cette idée ; & ne me sentant point capable d'en soutenir

un moment la préſence, j'en détournois mon attention, pour me réduire à plaindre mon ſort, ſans oſer preſque penſer à cette foible & malheureuſe créature.

Cette diſpoſition, que je retrace ici en peu de mots, fut pendant longtems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le diminuer par mes réflexions, qu'à me faire une illuſion continuelle pour m'en dérober la vue. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main ſe ſeroit retirée d'un fer brulant auquel elle auroit touché ſans réflexion. Cependant, tout ſervoit à m'y rappeller: mes enfans, qui étoient ſans ceſſe devant mes yeux lorſque nous nous fûmes remis en mer; ma belle-ſœur, qui pleuroit continuellement la honte de ſon amie, & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec déteſtation; Madame Lallin même, qui augmentoit mes peines, & qui les renouvelloit à chaque inſtant, en me diſant mille choſes qu'el-

qu'elle croyoit propres à me consoler. Pour Bridge, qui fut le seul à qui je ne craignis point de me laisser voir à découvert, il eût contribué sans doute plus que personne à ma guérison, si j'eusse été capable de goûter quelque remède. C'eût été dans la sagesse de ce cher frère, dans sa douceur, dans sa tendre & sincère affection, que j'eusse trouvé mes consolations les plus solides. Mais, loin de recueillir les fruits que j'avois lieu d'espérer quelque jour de son amitié, telle fut la barbarie de mon sort, qu'il servit lui-même de catastrophe à mes tristes avantures d'Amérique. On va voir par son exemple, si c'est ici-bas que la Vertu doit s'attendre d'être récompensée; & par le mien, qu'il peut y avoir un progrès sans fin dans l'infortune, puisqu'on peut devenir plus malheureux qu'on n'étoit lorsqu'on croyoit déja l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Ste. Hélène, les vents furent si contraires, que nous n'avançâmes pas beaucoup

dans notre route. Mon frère étoit desespéré de ce retardement, qui détruisoit toute l'espérance qu'il avoit eu de joindre le Vaisseau François. Pour moi, dont les sentimens étoient toujours si incertains que je ne savois ce que je devois craindre ou desirer, je m'occupois moins à réfléchir & à raisonner, qu'à gémir. Nous fûmes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Espagne. J'avois reçu sur mon Vaisseau, à la Havana, quelques Espagnols de considération, qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne. J'obligeai mon frère de faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureusement : mais comme notre dessein n'étoit pas de nous y arrêter, nous n'entrâmes point dans le port. Mon frère fit mouiller l'ancre à quelque distance, & se mettant dans la plus grande de nos chaloupes, avec les Espagnols & trois Anglois de notre suite, il se rendit à terre en un moment. La curiosité étoit son unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes instances à lui

lui tenir compagnie, pour dissiper un peu mes chagrins par cet amusement; mais rien n'étant capable de me divertir & de m'amuser, je refusai d'avoir pour lui cette complaisance. Hélas! je le refusai: mon dessein étoit d'éviter un plaisir, que je n'étois point capable de goûter; & le Ciel, qui vouloit épuiser sur moi toute sa colère avant mon retour en Europe, prit cette occasion pour consommer ma ruïne & rendre ma misère accomplie.

Mon malheureux frère entra donc dans le port de la Corogne. C'est de lui-même que j'appris bientôt les circonstances que je vai raconter. En abordant, il quitta les Espagnols, qui devoient prendre la poste pour Madrid, & ne s'étant proposé que le plaisir d'y visiter la ville, il y employa la plus grande partie du jour, dans le dessein de retourner au Vaisseau avant la nuit. Il revenoit au port vers le soir, pour s'embarquer à l'instant. Comme il étoit prêt à metre le pied dans la chaloupe, il se sent arrêté

 par

par le bras ; & tournant la tête aussi-tôt, il reconnoit Gelin. Quelle surprise! A peine en crut-il d'abord ses yeux, & dans la prémière confusion de ses mouvemens, il demeura interdit jusqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant, ce perfide se jette à son col, l'embrasse étroitement, & marquant une joie infinie de le revoir, il lui confesse que venant de l'appercevoir sur le port, il n'avoit pu résister à l'envie d'accourir à lui, pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus sincère de tous ses amis. Mon ami? lui dit Bridge, qui n'étoit revenu de son étonnement que pour se livrer à l'indignation & à le colère : Quoi traître! n'est-ce pas toi qui as deshonoré mon frère, & violé les droits les plus saints de l'honneur & de l'amitié? De quel front oses-tu te présenter à moi, & comment crois-tu pouvoir éviter ici le châtiment de tes crimes? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable, il parut extrêmement embarassé de cette réponse. Il faudroit

droit avoir connu son caractère, pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'avanture que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualités excellentes. Il avoit de l'esprit, de la générosité, de la tendresse de cœur; & tout autre motif qu'une passion amoureuse ne l'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit sur ses réflexions, il n'auroit fait attention à rien, pour se satisfaire du côté de l'amour. Quelque furieuse que fût sa passion pour mon épouse, & quelques crimes qu'il eût à se reprocher, il ne put voir mon frère, qu'il aimoit passionnément, sans se sentir pressé du desir de l'embrasser. Peut-être sa légèreté l'empêcha-t-elle même de penser qu'il devoit craindre sa colère, & qu'il ne pouvoit plus prétendre d'en être traité comme un ami. Quoi qu'il en soit, il fit paroître plus de douleur que de ressentiment, après avoir écouté ses reproches; & s'attendrissant même jusqu'aux pleurs, il le conjura de lui accor-

der un moment d'entretien particulier.

Bridge balança, si le parti qu'il devoit prendre d'abord n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur si bon qu'il ne le put voir touché jusqu'à ce point sans l'être un peu lui-même, & sans sentir quelques retours de son ancienne amitié, il consentit à l'entendre. Ses pleurs, & sa hardiesse même à se présenter, pouvoient être l'effet de quelque repentir. Bridge se flata de cette pensée; & s'écartant avec lui sur le sable, au côté le plus désert du port, ils commencérent un entretien dont on pourroit juger par la conclusion, quand je me dispenserois d'en rapporter la prémière partie. Gelin confessa nettement qu'il étoit coupable. Mais rejettant son crime sur la violence d'une passion sans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon frère, & de lui persuader qu'il ne méritoit point sa haine. Eh! quels sentimens faut-il donc que j'aye pour vous, lui dit Bridge, lorsque vous trahissez mon amitié & ma confian-

ce,

ce, que vous mettez le poignard dans le sein d'un frère qui m'est aussi cher que moi-même? Perfide Gelin! que vous avions-nous fait? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes amis? Mon malheureux frère n'avoit-il pas cette opinion de vous; & ne vous a-t-il pas traité lui-même, à ma prière, avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendresse? Ne vous a-t-il pas offert sa maison, une part à ses biens & à sa fortune? Auroit-il eu plus de bonté pour vous, si vous lui aviez appartenu d'aussi près que moi par le sang? Et pour récompense, vous le couvrez d'infamie! vous l'assassinez cruellement, en lui enlevant tout ce que son cœur aimoit! Dites après cela que vous méritez ma compassion, & que je ne dois point vous détester plus que Cléveland. Car n'est-ce pas sur moi que retombent toutes vos perfidies? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison? N'est-ce pas sur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'estime & de la

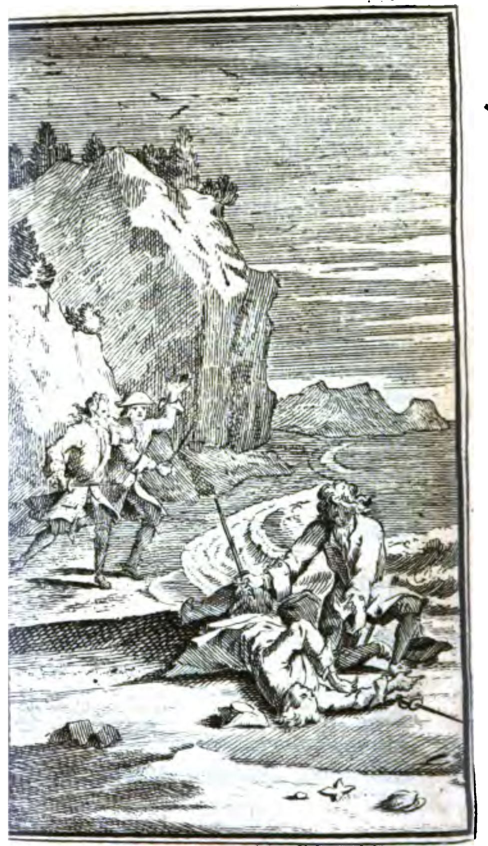
confiance ? Lorſque je vous reproche ici nos malheurs communs, n'a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les ſiens ? Mais qu'avez-vous fait de ſon épouſe ? continua Bridge. Vous êtes-vous hâté de combler bientôt notre honte ? Vos infames deſirs ont ils tardé bien longtems à ſe ſatisfaire? C'eſt ſans doute de concert avec elle, que vous nous avez trahi ; & vous avez inſulté enſemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines ?

Malgré l'obſtination de Gelin dans ſon crime, j'ai ſu de mon frère, que ces reproches l'avoient pénétré juſqu'au fond du cœur. Il ne ſe défendit que par quelques paroles confuſes & embaraſſées. Cependant, étant preſſé de nouveau, & ſans doute avec trop peu de ménagement, de s'expliquer ſur le lieu où il avoit laiſſé Fanny, & ſur la manière dont il vivoit avec elle, il répondit fièrement, qu'elle étoit en ſureté, & qu'il auroit toujours pour elle plus de conſidération que je n'en avois eu. Ces derniers mots pi-

piquérent Bridge. Comment perfide, reprit-il, tu prétens donc la garder ! Auffi longtems, lui dit l'autre, qu'elle fera contente de mes fervices, & qu'elle aura befoin de mon fecours. Peut-être mon frère eut-il tort de ne pas lui demander l'éclairciffement de ces paroles. Quoique je n'y viffe pas plus clair que lui lorfqu'il me les rapporta, j'ai conçu longtems après, qu'avec un peu plus d'explication, elles euffent peut-être fervi à me faire pénétrer dans ce fatal myftère; & fi cette connoiffance n'avoit rien changé à mes malheurs, elle auroit pu me donner un peu plus de force pour le fupporter. Peut-être que Gelin, par un refte d'honneur & d'amitié, alloit lui découvrir non feulement la retraite de mon époufe, mais encore le motif de fa fuite, & les circonftances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'apparence qu'avec un peu plus de modération, Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout à la fois par

l'ascendant de son mauvais sort, & du mien; & lui, qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes, se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eut de se voir insulté par un ami perfide. Aussi longtems, s'écria-t-il, qu'elle aura besoin de tes services! Loin de marquer du repentir, comme je me l'étois figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude, & l'outrage à la trahison? Va, nous prendrons des voies plus sures pour tirer raison de tes perfidies. Et en même tems qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s'efforça de le saisir au colet & de l'arrêter, pour le conduire ensuite à mon Vaisseau, où nous aurions tenu conseil sur la manière dont nous devions en user avec lui.

Gelin étoit vigoureux. Il s'échappa des mains de mon frère, & il prit la fuite. Cependant, étant poursuivi de près, & se voyant dans la nécessité de repasser auprès de la chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos Anglois, qui paroissoient même l'avoir déja ap-



apperçu & venir à sa rencontre, il ne ménagea plus rien pour sauver sa liberté. Il mit l'épée à la main, & se tournant tout d'un coup vers mon frère, il fondit si impétueusement sur lui, que quoiqu'il eût eu le tems de tirer aussi la sienne & de se mettre en défense, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. L'infortuné Bridge tomba sans forces. Gelin, en retirant son épée du sein de son ami, en vit sortir un ruisseau de sang. Ce spectacle l'émut jusqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de sa liberté & de sa vie; & la tendresse de l'amitié prenant le dessus sur toutes les autres passions, il se jetta par terre à corps perdu, pour embrasser mille fois celui qu'il venoit de massacrer.

Pendant qu'il le serroit de toute sa force, en lui demandant pardon, & en poussant des cris pitoyables, les trois Anglois, qui avoient redoublé leur course en voyant de loin le combat, s'approchérent du lieu où couloit le sang de leur Maître.

tre. Dans la fureur qu'ils sentirent à cette vue, ils ne s'arrêtérent point à distinguer si c'étoit haine, ou amitié, qui tenoit Gelin attaché sur son cadavre. Ils le percérent de plusieurs coups, sans que ce malheureux garçon jettât une plainte, ni qu'il fît le moindre mouvement pour se défendre. Mon frére respiroit encore, mais il avoit perdu tout à fait la connoissance. Ils tinrent conseil ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des Espagnols, s'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroissoient sans vie, ils conclurent que le plus sûr pour eux étoit de regagner promptement le Vaisseau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la châloupe vis à vis du lieu du combat, qui étoit le rivage même de la mer; & s'embarquant aussitôt, ils arrivérent à bord à l'entrée de la nuit.

Un si funeste accident se répandit en un instant par tout le Vaisseau. Bridge étoit chéri de tout le monde.

de. Sa mort, qui passa d'abord pour certaine, fit pousser des cris aux plus insensibles. Quelque peu de part que j'eusse pris, depuis notre départ de Ste. Hélène, à ce qui se passoit autour de moi, je fus frappé d'entendre un bruit que je n'y avois jamais entendu. Je craignis que dans l'absence de mon frère, qui faisoit l'office de mon Lieutenant, il ne se fût élevé quelque desordre parmi les matelots, & j'envoyai pour s'en informer, un valet qui étoit toujours dans ma famille. Le bruit cessa, mais mon valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raison qui faisoit que ma chambre étoit le seul endroit du Vaisseau où notre perte ne fût point encore connue; c'est-à-dire pour ménager ma belle-sœur, sa fille, & moi, dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette intention. C'étoit rendre eu effet un service considérable à ma belle-sœur & à sa fille, que de leur épargner les vifs transports que cause presque toujours une douleur

leur subite & imprévue, & de prendre des mesures pour les y préparer. Mais pour moi, qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un évènement au prémier coup d'œil, & à le dépouiller de toutes les circonstances pour l'envisager en lui-même, il importoit peu de quelle manière le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois, la mort de mon frère étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeste. Peut-être n'en aurois-je pas porté le même jugement avant qu'elle fût arrivée: mais c'est qu'il ne me feroit pas tombé alors dans l'esprit qu'elle fût possible, ou du moins qu'elle pût être si prochaine; & qu'occupé comme j'étois de l'infidélité de mon épouse, je n'avois rien de plus terrible devant les yeux, que le sujet présent de mes peines.

J'attendois le retour de mon valet, ou plutôt, mon inquiétude & ma curiosité avoient cessé avec le bruit; lorsque ce même garçon que j'avois envoyé, étant rentré dans ma chambre, me pria à l'oreille d'en sortir un moment. Un des trois An-

glois

glois qui avoient accompagné mon frère à la Corogne, étoit dehors à m'attendre. Il m'apprit en peu de mots, non que son Maître fût mort ou mourant, mais qu'ayant été blessé à terre, il l'avoit ramené heureusement avec ses compagnons; & qu'avant que de m'informer de cette nouvelle, ils avoient eu soin de le mettre dans un endroit commode, pour lui faire rappeller ses esprits & pour panser sa blessure. Il ajouta, que c'étoit la crainte de m'allarmer trop, qui leur avoit fait prendre cette précaution; & qu'ils s'étoient même crus obligés de m'avertir encore avant ma belle-sœur, afin que je pusse régler moi-même de quelle manière je souhaitois qu'on lui communiquât cette triste avanture. Je le louai de sa sagesse & de sa discrétion, & je me fis mener aussi-tôt dans la chambre où ils avoient mis mon frère. Je donnai ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames, jusqu'à mon retour. Quoique je ne fusse point sans inquiétude, en allant, j'étois si éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir, que je n'avois pas même conçu

que

que sa blessure vînt d'une autre cause qu'une chute, ou de quelque autre accident ordinaire. Cependant, l'air de langueur & le profond silence avec lequel il me tendit les bras au moment qu'il me vit paroître, me fit naître tout d'un coup d'étranges soupçons. J'approchai pour l'embrasser. Il étoit pâle, sans force, presque hors d'état de prononcer une parole; en un mot, tel qu'il devoit être après avoir perdu presque tout son sang par sa blessure, & après un évanouissement de deux heures dont il ne faisoit que revenir. Je lui demandai à lui-même, par quelle funeste avanture il se trouvoit réduit à cette extrémité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche, sa réponse me fit pressentir toute l'horreur du sort qui m'attendoit, en réunissant à mes peines présentes, l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'apprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin, l'entretien qu'il avoit eu avec lui, le peu de lumières qu'il en avoit tirées, mais qu'il jugeoit suffisantes, me dit-il, pour confirmer la honte de mon épouse, & pour me faire oublier éter-

éternellement cette misérable. Il me parla de son combat, & de l'action de Gelin, qui s'étoit jetté sur lui pour l'embrasser après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour sa mort, il ne put m'en apprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter lui-même par ses gens, depuis qu'il étoit revenu de son évanouïssement. Il demeura quelques momens en silence après ce discours, comme pour reprendre haleine, & il me regardoit d'un œil aussi abattu par la douleur que par l'épuisement de ses forces. Voilà, mon cher Cléveland, reprit-il l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage sur vous, que je touche au moment où l'on perd le sentiment des plaisirs & des peines, & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant en faisant réflexion, ajouta-t-il, sur ce qui se passe actuellement dans mon cœur, j'ai peine à comprendre que je puisse être aussi insensible qu'on le prétend, lorsque j'aurai perdu le peu de vie qui me reste. C'est de quoi je m'entretenois lorsque vous êtes entré dans cette chambre. Je sai dans

quelle ſituation je vous laiſſe ; troublé, languiſſant, accablé de douleur, & privé de la conſolation que vous étiez ſûr de trouver toujours dans un frère qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laiſſe dans le même état mon épouſe & ma fille. O Dieu ! ſerai-je tranquille dans votre ſein même, avec de ſi triſtes ſouvenirs !

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'aſſurât, autant que ſon diſcours, de l'extrême péril où étoit ſa vie, je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien eſpérer de la bonté de ſon tempérament & de la force des remèdes ; & malgré les incroyables agitations de ma douleur, je me rendis maître de tous mes mouvemens. Les efforts que je fis pour étouffer juſqu'à mes ſoupirs, furent ſi violens, que je ſentis plus d'une fois cette eſpèce de frémiſſement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorſqu'elle eſt prête à ſe ſéparer du corps. Cependant, un moment de réflexion ſur la néceſſité dont il étoit pour l'intérêt de mon frère, de ma belle-ſœur, de mes enfans,

fans, & pour le mien même, de conserver toute la liberté de mon esprit, me fit trouver assez de force pour suspendre ainsi les effets du plus vif & du plus invincible desespoir. Qu'on ne s'imagine point qu'en faisant étalage de ma fermeté, j'aye ici en vue cette fumée qu'on appelle Gloire, & l'estime de ceux qui apprendront mes malheurs & ma constance. Hélas! si je ne l'ai point dit assez, je veux le répéter encore; je ne demande que leur compassion.

Le Chirurgien du Vaisseau, à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il pensoit de la blessure, me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle est si mortelle, me dit-il, que je ne conçois point comment il a pu vivre un moment après l'avoir reçue. Tous les intestins sont percés, & vous ne devez espérer à présent de le conserver, qu'aussi longtems que le Ciel voudra faire un miracle. Je me rapprochai du malade, après cette sentence. Il prévint ce que j'avois dessein de lui dire, en me priant instamment de lui procurer la vue de

son

ſon épouſe & de ſa fille. Je trouvai cette demande ſi juſte, & je craignis ſi fort qu'il ne fût privé de la conſolation de les embraſſer pour la dernière fois, que je le quittai ſur le champ, pour aller préparer ma belle-ſœur à cette viſite. Mes gens, qui me virent paſſer, me propoſérent de mettre à la voile avant la fin de la nuit, de peur que nous ne fuſſions expoſés le lendemain, de la part des Eſpagnols, à quelques recherches qui pourroient nous cauſer de l'embarras. J'y conſentis. On leva l'ancre auſſi-tôt. Je ne m'arrêtai point un inſtant à donner cet ordre; & je ne fus guères plus longtems à déclarer à ma belle-ſœur qu'il faloit s'armer de courage & de réſolution, pour voir ſon époux dans un état auquel elle ne s'attendoit point. Cette courte abſence m'ôta néanmoins la ſatisfaction de recevoir les derniers ſoupirs de mon cher frère. Il expira avant que je puſſe être de retour dans ſa chambre, c'eſt-à-dire quatre minutes après que j'en fus ſorti.

Quelque habitude que j'euſſe priſe

se de dépouiller, comme je l'ai dit, tous mes malheurs de leurs circonstances, pour n'y considérer que ce qu'ils avoient de réel. J'avoue que c'en fut une bien terrible & bien insupportable que cette tromperie du sort, qui sembloit ne m'avoir éloigné de mon frère pendant un instant, que pour saisir aussi-tôt cette occasion de me le ravir. A peine lui avois-je dit quatre mots, depuis que j'avois été averti de sa blessure. Mille sentimens tendres, que la douleur & l'amitié avoient fait naître en confusion dans mon cœur, s'y trouvoient resserrés sans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l'état où je l'avois vu; & je me trouvai obligé en apprenant sa mort, de me faire encore plus de violence pour ménager ma belle-sœur & sa fille, & pour les porter à la modération par mon exemple. Je sortois de ma chambre avec elles, lorsqu'un valet vint au-devant de moi. Il est trop tard Monsieur, me dit-il la larme à l'œil, mon Maître vient d'expirer. Ma belle-sœur & sa fille l'entendi-

rent. Leurs cris, & leurs efforts pour courir, l'une à son époux, l'autre à son père, surpassent toutes mes expressions. J'eus une peine infinie à les arrêter, avec le secours de quelques-uns de mes gens, & à les faire retourner à ma chambre, où je les laissai gémir en liberté. Madame Lallin, & leurs femmes, y étoient pour s'opposer à leurs transports. Je les priai de prendre ce soin, tandis que je me retirai dans un coin opposé, & que je m'y livrai à cette sorte de douleur qui est le plus mortel poison de l'ame, parce que rien ne s'en répand au dehors, & qu'elle s'enivre en quelque sorte en le dévorant tout entier.

Cependant, après avoir passé quelque tems dans cette triste occupation, je ne pus refuser de répondre à quelques-uns de mes gens, qui entrérent brusquement dans ma chambre, en demandant à me parler. Drink, l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité, me dit d'un air effrayé, qu'on appercevoit sur mer un spectacle épouvantable, & qu'il étoit à propos que je sortisse un moment pour en juger moi-même. Je montai

sur

sur le pont. Il étoit encore nuit, mais l'obscurité ne servit qu'à me faire découvrir plus aisément ce qui se présenta à mes yeux. C'étoit un globe de flammes qui paroissoit assez éloigné, & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir considéré longtems sans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui servir d'aliment au milieu des eaux, je me figurai à la fin que ce devoit être quelque vaisseau où le feu avoit pris, & qui étoit par conséquent dans le dernier péril. Je donnai ordre aussitôt qu'on tournât la voile de ce côté-là, pour lui porter du secours. Je fis même tirer quelques coups de canon, & allumer plusieurs flambeaux, pour avertir l'équipage de notre approche. Cette précaution ne fut pas inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux chaloupes, remplies chacune de quinze ou seize personnes qui nous tendoient les bras, en demandant d'un ton pitoyable d'être reçues à bord, & d'être secourues. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le vaisseau. Ils me racontérent leur infor-

tune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur bâtiment, & ils avoient couru risque d'être consumés par les flammes. C'étoit des François qui venoient de la Martinique, & qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nés presque tous. J'ordonnai qu'ils fussent traités avec humanité. Ils me demandérent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi-même, nous n'étions pas encore bien éloignés de la côte d'Espagne. Malgré le trouble de ma douleur, & l'image présente de la mort de mon frère, je ne pouvois oublier que mon épouse étoit sans doute à la Corogne, & qu'il dépendoit peut-être de moi de me saisir d'elle. L'embarras où me jettoit cette pensée, achevoit de me déchirer le cœur, & je fus longtems avant que d'en venir même à la délibération. J'avois honte de sentir que l'amour m'intéressât encore pour elle à ce point. Je soupirois, je prenois intérieurement le Ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me résoudre à quiter un lieu où j'avois raison de croire qu'elle étoit. Cependant, les dernières paroles de

mon

mon frère s'étant présentées à mon esprit dans toute leur force, le sentiment de ma honte se réveilla tellement, que je pris mon parti tout d'un coup. Eloignons-nous, dis-je brusquement à mes gens; fuyons cette malheureuse côte à force de voiles; gagnons Nantes, puisque la charité m'oblige, après avoir reçu ces honnêtes François, de les remettre dans leur pays. C'est notre route pour l'Angleterre; & il m'est indifférent d'ailleurs en quel endroit du Monde j'aille achever ma triste vie. Quoique cette résolution n'eût pas été l'effet d'un raisonnement tranquile, je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent, qui continua de nous être contraire, rendit notre voyage extrêmement long & pénible. Je le passai dans un abattement si profond, que je ne fis pas même usage de mon esprit pour méditer & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame, si j'ose parler ainsi, étoit employée en sentiment. Il se trouva parmi les François que j'avois à bord, quelques personnes de mérite, qui étant

bientôt informés de mes pertes, s'offrirent officieusement à me consoler par leur compagnie & par leur entretien. Je les priai de rendre ce service à ma belle-sœur, & ils s'y prirent avec tant d'esprit & de politesse, que leurs soins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi, qui étois aussi peu capable de desirer de la consolation que d'en recevoir, je me tenois renfermé du matin au soir dans le cabinet qui touchoit à ma chambre, & je n'y voulois même souffrir la présence de personne. J'étois sans livres. J'avois toujours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amériqne; & quoiqu'ils eussent servi pendant longtems à m'occuper, je les comptois presque pour rien; desorte qu'espérant d'être bientôt en Europe, j'avois négligé d'en prendre sur le vaisseau, en partant de la Havana. Je n'avois donc, pour me soutenir contre le poison qui me rongeoit le cœur, que le secours invisible du Ciel, & la force de mon tempérament.

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux ha-

habitans de cette ville en recevant leurs concitoyens dans mon vaisseau, m'y procura un accueil honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes sortes de plaisirs & de divertissemens; mais je ne tardai guères à déclarer que les marques de joie m'importunoient; & que dans la disposition où j'étois, la plus grande faveur qu'on pût me faire étoit de me laisser seul & en liberté. J'employai les prémiers jours à faire ensévelir honorablement mon cher frère. Hélas! que je lui portai d'envie, en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l'asyle du tombeau!

La misère où la plupart des François que j'avois amenés, se trouvoient réduits par la perte de leur vaisseau, me fit naître une envie, que j'exécutai avec l'applaudissement & l'admiration de tous les Nantois. Ce fut de leur faire présent du mien. J'étois riche, peu attaché à mes richesses, & extrêmement sensible à la compassion. C'étoit me satisfaire moi-même, que de leur accorder cette faveur. Elle fut regardée néanmoins

moins comme un effet inouï de générosité. Rien ne me pressoit de me rendre en Angleterre; je pouvois toujours y passer facilement de France, où les occasions s'en présentent à tous momens dans tous les ports. Je récompensai aussi fort libéralement les matelots qui m'avoient servi depuis la Havana, & je ne retins que six domestiques, avec les femmes de ma belle-sœur & de Madame Lallin.

FIN DU TOME III.



